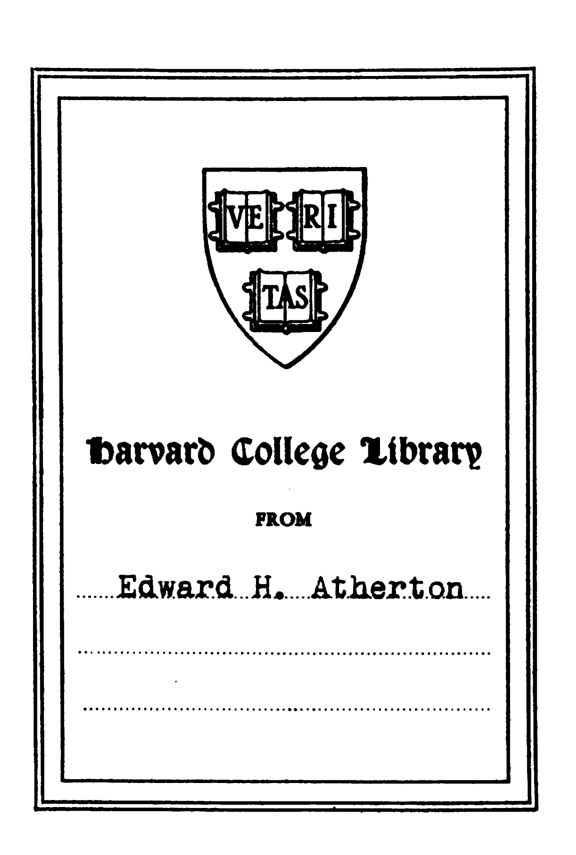
C Fontaine


VE RI TAS

HISTORIETTES MODERNES

HISTORIETTES MODERNES

RECUEILLIES ET ANNOTÉES

PAR

C. FONTAINE, B.L., L.D.

PROFESSEUR DE FRANÇAIS À WASHINGTON, D.C., ET À L'ÉCOLE D'ÉTÉ D'AMHERST, MASS.

QUATRIÈME ÉDITION

TOME I

BOSTON, MASS., U.S.A.

D. C. HEATH AND CO., PUBLISHERS

1891

Edward H. Atherton

PREFACE.

IN publishing this series of MODERN FRENCH TEXTS, I have two objects in view; first, to give to students interesting reading matter, and second, to familiarize them with modern French Literature. All the "Historiettes" here reprinted were first published in France during the year 1887, and are, therefore, among the latest productions in that class of literature.

In my choice of selections I have always been influenced by a desire to procure such as dealt with the every-day occurrences of life, thus affording to teachers as well as to students the best possible material for eliciting varied topics of conversation.

I also desire to state that the present volume is the first of a series to be continued in the near future.

It affords me pleasure to acknowledge my indebtedness to Prof. O. B. SUPER of Dickinson College, to Dr. FRANK LANE, Principal of the Washington High School, to Dr. A. N. VAN DAELL, and to Prof. E. S. JOYNES, of the University of South Carolina, for reading the proofs and giving valuable suggestions.

C. FONTAINE.

WASHINGTON, D.C.,
September 1, 1888.



CONTENTS.

PAGE

I. LE TENEUR DE LIVRES 1
II. 013.028 7
III. CENDRINE 19
IV. LES VIEUX 26
V. AVEUGLE! 33
VI. PRIX DE GYMNASTIQUE 41
VII. LE PIN 50
VIII. LA MAISON-BLEUE 59
IX. FLEUR-DE-PÊCHER 67
X. TORTILLON 77
XI. LES COMPAGNONS D'HÔPITAL 85
XII. LE VIEUX SONNEUR 90
XIII. LE CHANTEUR FLORENTIN 98

NOTES 117

HISTORIETTES.

I.

LE TENEUR DE LIVRES.[1]

ASSIS devant une table chargée de gros livres, le dos tourné à la cheminée, des demi-manches[2] en lustrine montant jusqu'aux coudes, préservant les manches râpées d'un vieil habit, Jacques Ferlac travaille; pauvre rond de cuir[3] condamné à aligner des chiffres depuis le matin jusqu' au soir!

Voilà un an qu'il tient les livres de la maison Durand, aux appointements de cent vingt-cinq francs par mois; c'est maigre, d'autant plus que Jacques Ferlac a une fille à élever. Que de privations ne doit-il pas s'imposer pour que la petite ait toujours tout ce qu'il lui faut. Ayant par semaine quelques jours de libres, il a songé à les employer et a cherché une autre maison dont il pourrait[4] tenir les comptes, mais il n'a pas trouvé; d'autres avaient sans doute passé avant lui, ou bien, peut-être, avec sa redingote démodée,[5] son air malheureux, n'a-t-il pas inspiré de sympathie.

Dans le bureau, la pendule sonne lentement les six coups de sa délivrance. Jacques se lève, frotte ses yeux, que la lumière rouge du gaz a fatigués; puis il ôte ses fausses manches, les range soigneusement dans un tiroir, endosse

un pardessus, prend son chapeau, et, posant sa main sur un bouton de verre, ouvre la porte qui le sépare du magasin.

Celui-ci est grand, spacieux ; des commis flânent[1] à droite, à gauche, de tous côtés ; les uns lisent des journaux, d'autres font, en bâillant, des cocottes en papier,[2] qu'ils alignent par rang de taille sur une banquette.

Soudain, tout rentre dans l'ordre ; en un clin d'œil, journaux et cocottes ont disparu, les commis affairés plient des pièces d'étoffes traînant un peu partout, et que dans la journée on a dépliées pour la vente.

D'où vient ce brusque changement ? Simplement de ce qu'ils ont entendu dans l'escalier quelqu'un se moucher bruyamment, et qui n'est autre, ils le savent bien, que M. Durand, le patron. Ils sont habitués à ce coup de trompe qui, pour eux, est devenu un signal.

M. Durand a ouvert la porte. C'est un grand homme sec au regard d'aigle.

En entrant, il jette autour de lui un coup d'œil circulaire,[3] puis apercevant Jacques qui tourne timidement son chapeau entre ses doigts :

— Eh bien ! ça va, la comptabilité ?

— Mais oui, monsieur !

Et Jacques reste là, hésitant, ayant quelque chose à dire, mais n'osant pas. Tout à coup, prenant son courage à deux mains :

— Monsieur, fait-il bien bas, comme s'il avouait un crime, vous savez, je ne suis pas riche, pourriez-vous m'avancer quelque chose sur mon mois ?

Le patron a froncé le sourcil,[4] mais au fond, c'est un brave homme. Voyant l'air désolé de Jacques :

— D'ordinaire, nous ne faisons pas d'avances ; mais je comprends, c'est demain la Noël, vous pouvez avoir besoin

d'argent ; passez à la caisse, on vous donnera, sur votre mois, un acompte de 50 francs, le reste vous sera payé le 31 décembre.

Jacques se confond en remerciements et s'avance au guichet[1] où l'on aligne devant lui trois pièces d'or. Il les prend, les glisse avec précaution dans un porte-monnaie un peu vieux, puis, lentement, il sort du magasin après avoir salué le patron et les employés, ne remarquant pas les sourires ironiques que ces derniers lui adressent.

Arrivé dans la rue, un froid saisissant le pénètre. Il remonte jusqu'à ses oreilles le collet de son pardessus et, le chapeau bien enfoncé sur la tête, les mains dans les poches, serrant amoureusement entre ses doigts le bienheureux porte-monnaie, il s'éloigne à grands pas, jetant de temps à autre un regard sur les belles choses que les magasins étalent sous ses yeux.

Les jouets l'attirent, un surtout. Car, dans une vitrine[2] inondée de lumière, et où des jeux de mille sortes sont réunis, une belle poupée blonde et bouclée, aux longs yeux d'émail, lui sourit, tendant vers lui ses mains pleines de fossettes.[3]

Une hallucination le prend ; mais, oui, cette poupée ressemble à sa petite Blanche ! Oubliant qu'il est pauvre, une envie folle lui prend d'acheter cette poupée, de l'offrir à son enfant.

— Elle doit coûter cher, se dit Jacques à lui-même. Il demeure là, incertain, se demandant s'il va entrer.

La marchande paraît sur le seuil ; c'est une vieille dame à la figure respectable et sympathique.

Jacques s'avance, et, timidement, désignant la poupée :

— Pourriez-vous, madame, me dire le prix de ce jouet ?

— Entrez, monsieur, je vais vous renseigner.[4]

Jacques pénètre dans le magasin après la marchande; celle-ci ouvre la vitrine, et, prenant la jolie blonde, consulte une étiquette [1] verte pendue à son doigt.

— Vingt francs, dit-elle !

Puis comme la figure du pauvre homme exprime la surprise :

— Ce n'est pas cher ! Voyez comme elle est belle, elle tourne la tête, ferme les yeux, et la couchant dans ses bras, elle montre à Jacques ses paupières baissées.

Il regarde, et il lui semble voir sa fille endormie.

Sa main presse désespérément le porte-monnaie.

— Non, fait-il enfin, je ne peux pas, c'est trop cher !

Une telle douleur se lit sur son visage que la vieille dame émue lui demande :

— C'était pour votre fille?

— Oui, madame, et malheureusement je ne suis pas riche. Je suis teneur de livres; n'ayant qu'une maison, j'ai bien du temps à moi. J'en ai bien cherché d'autres, mais voilà, je n'ai jamais eu de chance,[2] je n'ai pas trouvé. Ce que je gagne est peu de chose. Aussi, pour que la petite ne manque de rien, je porte longtemps le même habit et l'on sourit en me voyant passer; mais cela m'est égal. Une caresse de ma fille me fait oublier ces petites misères. Et, pourvu qu'elle soit heureuse, je suis heureux aussi. C'est demain la Noël. Elle aime les jouets, je le sais, ses yeux parlent pour elle, quand nous sortons promener, car elle ne me dit rien, la chère mignonne. Elle est bien raisonnable, allez, pour ses huit ans. Elle se rend bien compte de notre situation.[3]

En passant, j'ai vu cette poupée; elle ressemble à ma Blanchette. Tout d'un coup, sans que je sache comment, j'ai pris envie de l'acheter. Ah ! madame, si vous pouviez

diminuer quelque chose, eh bien ! je l'achèterais tout de même, ne voulant pas vous avoir inutilement dérangée.

La marchande l'écoutait, attendrie.

— Prenez-la, dit-elle la voix mal affermie ; je vous la cède à prix de revient,[1] pour douze francs, mais ne le dites pas.

Puis cela se trouve à merveille.[2] Vous êtes teneur de livres, et justement j'en cherchais un. Jusqu'à présent, je m'occupais moi-même des écritures de la maison ; mais je me fais vieille,[3] j'ai besoin de quelqu'un. Venez quand vous voudrez, et amenez-moi votre fille ; j'adore les enfants, je serai heureuse de la connaître.... Ah ! j'oubliais ; vous aurez cent cinquante francs par mois !

— Cent cinquante francs ! mon Dieu, avec ce que je gagne déjà, c'est la richesse ! Oh ! madame, que vous êtes bonne !

Et Jacques Ferlac se mit à pleurer comme un enfant. Le magasin s'emplissait de monde,[4] il partit emportant la poupée ; et, peu d'instants après, la joie au cœur, il pénétrait chez lui.

A son arrivée, une charmante fillette de huit ans vint se jeter dans ses bras.

— Comme tu rentres tard ! fit-elle.

Soudain ses grands yeux sérieux se fixèrent sur le paquet que tenait son père.

— Tiens ! ma Blanchette, fit Jacques en souriant, voici ce que petit Noël m'a remis pour toi !

Elle déplia le paquet ; couchée dans une boîte garnie de dentelles, la poupée apparut.

— Ah ! père !

Elle n'en dit pas plus long, mais dans son œil attendri, perlait une larme.[5] On voyait que la fillette comprenait.

Entourant le cou de Jacques de ses deux bras, avec mille inflexions de voix plus tendres les unes que les autres :

— Comme tu m'aimes ! fit-elle. Mais je t'aime bien aussi, va !

Devant la joie de son enfant, Jacques Ferlac oubliait. Soudain, il se souvint.

— Tu ne sais pas, fit-il, nous allons être riches.

Alors, s'asseyant et la prenant sur ses genoux, il lui apprit comment le petit Noël avait pensé à lui.

EUGÈNE SEYMUR.

II.

013.028.

— VOILÀ mes quatre-vingts centimes,[1] messieurs ! Mais je vous jure sur l'honneur que je ne toucherai plus un domino de ma vie !

Puis, M. Moulinier sortit dignement du café du Commerce.

Ce café était, — et est probablement encore, — situé à Rouen, rue Saint-Sever.

M. Théophile Moulinier, propriétaire d'un magasin de confiseries de ladite ville, à l'enseigne du Bon Bonbon,[2] avait contracté, depuis une vingtaine d'années, l'habitude de faire, chaque soir, sa partie de domino à quatre avec M. Rigaudon, le chapelier, M. Florent, le bonnetier,[3] et M. Briançois, le marchand de drap.

Pendant de longues années, M. Moulinier avait eu, à ce jeu, une chance de pendu.[4]

Presque chaque jour, il gagnait une soixantaine de centimes. Et, c'était heureux, car Mme Eudoxie Moulinier, son épouse, ne lui permettait de se livrer à sa passion favorite qu'à la condition que cela ne lui coûterait rien.

— N'oubliez pas, monsieur Moulinier, lui avait-elle dit sévèrement, que la seule excuse du jeu est d'y gagner toujours.

Mais rien n'est éternel ici-bas !

Et un beau jour, — un vilain jour plutôt, — la guigne,[1] — ne pas confondre avec la petite cerise noire qui porte le même nom, — était venue fondre sur l'infortuné confiseur, et il lui avait fallu des prodiges d'habileté pour cacher à son acariâtre[2] moitié le déficit creusé dans son porte-monnaie.

Une fois sorti du café du Commerce, M. Moulinier, la gorge serrée, se disait, à part lui :

— Quatre-vingts centimes ! Cela fait plus de 13 francs que je perds depuis le premier. Et nous ne sommes qu'au 18. Il faudra finir par tout avouer à Eudoxie !

Ah ! c'est qu'elle n'était pas commode, Eudoxie !

Dès le lendemain de son mariage avec M. Moulinier, jugeant bien de quelle pâte était fait le confiseur,[3] elle s'était hâtée de décrocher du clou du vestiaire conjugal la culotte qu'elle allait désormais porter dans le ménage. Si son trop débonnaire époux avait voulu reconquérir l'autorité, il aurait eu, à ce moment, besoin d'une heure de courage ou de volonté. Mais le suprême mouvement d'énergie nécessaire lui fit défaut.[4] Aussi, Mme Moulinier devint-elle promptement la maîtresse absolue de la maison, de la boutique, et de la caisse !

Ces choses dites, l'on comprendra facilement à quelles angoisses se trouvait en proie le propriétaire du Bon Bonbon.

Il regagnait donc à pas lents son logis. Presque machinalement, il s'arrêta sur la place du Marché-Vieux, devant la vitrine d'un bureau de tabac.[5] Ne fumant pas, il n'avait jamais mis les pieds dans cette boutique.

A cette vitrine, on pouvait lire, intérieurement collée avec des pains à cacheter,[6] une affiche de moyenne dimension, ainsi conçue :

LOTERIE DE MÉZIDON

200,000 FRANCS DE LOTS

Un gros lot de 100,000 *francs*
Deux lots de . . 10,000 *francs*
Les autres lots variant de 5,000 *à* 100 *fr.*

PRIX DU BILLET : 1 FRANC

TIRAGE LE 15 JUIN PROCHAIN
(sans aucune remise)[1]

N. B. — *Tous les lots seront payés en espèces.*

Au dessous de cette allèchante affiche, sur une planchette de verre,[2] au milieu d'un amas de pipes, de blagues[3] et de bouts d'ambre,[4] on apercevait une liasse des billets de la susdite loterie.

Dix heures du soir sonnaient en ce moment à toutes les horloges du quartier ... sauf, bien entendu, à celles qui n'allaient pas exactement. Et l'on entendait sortir vaguement des lèvres du confiseur ces paroles entrecoupées :

— Cent mille francs !...cela n'est pas probable...mais c'est possible, après tout. ... Et puis, sinon cent mille francs ... pourquoi pas dix mille ! ...

D'ordinaire, quand on venait à parler devant Mme Moulinier de la loterie, cette porte ouverte par le hasard sur la fortune, Eudoxie disait invariablement :

— Oui, oui ... je sais que l'on peut gagner à la loterie. Ainsi, moi qui vous parle, j'ai trouvé le moyen d'y gagner à coup sûr ![5]

— Comment faites-vous, madame ? lui demandait quelquefois un interlocuteur naïf.

— Je ne prends jamais de billet ! Et je gagne les vingt sous que je n'ai pas dépensés pour en avoir un.

Aussi, jusqu'alors, jamais M. Moulinier n'avait eu la pensée de risquer un franc dans une entreprise de ce genre.

Mais, ce soir-là, en songeant à la situation terrible que ses pertes au domino lui avaient créée, l'affiche de la loterie de Mézidon exerçait sur lui une fascination indéniable. Et il continuait à monologuer de la sorte :

— Avec vingt sous que je puis centupler,[1] dix mille tupler, cent mille tupler peut-être, avant un mois d'ici, mes pertes seront largement comblées, sans que j'aie rien à redouter de la colère d'Eudoxie.

A part lui toujours, Moulinier ajoutait encore :

— Est-il assez séduisant, le titre de cette loterie ; Mézidon ! Ne dirait-on pas que le sort me crie : mets-y donc, mets-y donc !

Bref, après cette tempête sous un crâne,[2] M. Théophile Moulinier franchit le seuil du bureau de tabac !

Clorinde, la demoiselle de confiance de Mme Valmondois, la débitante, souvent absente le soir par suite de ses brillantes relations, était assise devant le comptoir sur une banquette de velours rouge élimé [3] et blanchi aux angles.

En apercevant le confiseur, la jeune personne, une assez piquante brunette, fit un geste de surprise.

— M. Moulinier ! s'écria-t-elle, qui peut me procurer le plaisir de vous voir ?[4]

Intérieurement flatté de la notoriété dont il jouissait dans le chef-lieu[5] de la Seine-Inférieure, le propriétaire du Bon Bonbon, d'un air gracieux, répondit à son interlocutrice :

— Mon Dieu, mademoiselle, je désirerais...

Il hésitait encore...

— Un londrès, un trabucos ?[6]

— Non, mademoiselle, un billet de cette loterie.

Et sa main désignait l'affiche tentatrice.

— Volontiers, monsieur.

Ouvrant la glace de la devanture, Clorinde prit un paquet de billets, en détacha un et le tendit au confiseur, en ajoutant :

— Et avec ça ? [1]

— Avec ça, répliqua spirituellement M. Moulinier, je serais enchanté de gagner les cent mille francs !

Puis, déposant une pièce d'un franc sur le comptoir, il s'empara du billet et, après avoir lu tout haut le numéro 013.028, il le serra précieusement dans un recoin [2] de son portefeuille

— Mademoiselle, je vous salue… fit-il ensuite.

— Bonne chance, M. Moulinier.

Sur le seuil, s'étant retourné, Théophile regarda l'heure à un cartel [3] placé au-dessus de la glace.

— Bientôt dix heures et demie… s'écria-t-il, Eudoxie va être furieuse !

Et, doublant le pas, il rentra chez lui de toute la vitesse de ses petites jambes.

Le Bon Bonbon fermait chaque soir à neuf heures. Une seconde après, Mme Moulinier montait se coucher, attendant le retour de son époux.

Dès que celui-ci pénétra dans la chambre, Eudoxie se dressa sur son séant.[4]

— Tu es joliment en retard, monsieur Moulinier, fit-elle d'un air rogue ! [5] Que vous est-il donc arrivé, je vous prie ?

— Mais, rien du tout, chère amie !… c'est ma montre qui ne va pas bien …

— As-tu gagné aux dominos ?

— J'avais d'abord perdu vingt-cinq centimes … mais je les ai rattrapés ! Et avec dix en plus, chère amie !

— A la bonne heure ! ...

Puis Eudoxie tendit le front[1] à son époux qui s'empressa d'y déposer le baiser qu'il y plaçait chaque soir.

Quelques instants après, deux ronflements sonores semblaient indiquer que les époux étaient plongés dans les délices du sommeil.

C'est à dessein que nous disons "semblaient." En effet, Eudoxie seule dormait réellement ; Théophile, lui, se contentait d'imiter la musique nasale de son épouse, afin de lui donner le change en cas de réveil inopiné.[2] Il ne pouvait arriver à s'endormir, poursuivi par un chiffre fatidique[3] qui dansait devant ses yeux grands ouverts.

Ce chiffre était celui de son billet de la loterie de Mézidon : 013.028 !

Le lendemain de ce jour mémorable, fidèle à sa parole, M. Moulinier ne retourna pas au café du Commerce. Il avait bien d'autres pensées en tête.

Disons d'abord que, grâce à[4] une légère indisposition d'Eudoxie, il fut possible au confiseur, qui se trouva tout le jour seul dans son magasin, d'encaisser le prix de quelques bâtons de sucre de pommes[5] et de trois livres de dragées,[6] sans les faire figurer sur le livre de vente.

Et le fameux déficit fut comblé, grâce à ce stratagème qui bourrela légèrement de remords[7] la conscience de M. Moulinier.

Ce n'était donc plus dans ce but que le propriétaire du Bon Bonbon attendait anxieusement cette date du 15 juin où devait se tirer la fameuse loterie.

Un autre désir lui trottait dans la cervelle,[8] celui de pouvoir, si le sort le favorisait, reprendre sa parole et se livrer librement à sa passion pour les dominos. Aussi, le 16 juin, M. Moulinier descendit-il, vers cinq heures du matin, ouvrir

lui-même le magasin, guettant le crieur du *Petit Rouennais*,[1] afin de parcourir la liste du tirage de la veille.

— Demandez le *Petit Rouennais*, les nouvelles de Paris... la séance de la Chambre ... l'assassinat de la cour des Fontaines ... la loterie de Mézidon ! cria une voix enrouée.[2]

Enfin ! il la possédait, cette liste si impatiemment attendue ! Et, le cœur battant à se rompre,[3] Théophile lut à la troisième page du journal :

PAR DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

TIRAGE DE LA LOTERIE DE MÉZIDON

Le gros lot de 100,000 *fr. est échu au n°* 221,527

Lots de 10,000 francs :

291.376
013.028

Il poussa un cri étouffé !

— 013.028 ... 10,000 francs !

Et, craignant de perdre connaissance,[4] le confiseur se retint au comptoir, faisant tomber dans ce mouvement une coupe de cristal qui contenait les caramels assortis. La coupe se brisa sur le parquet.[5]

— Eh bien, monsieur Moulinier ! cria de sa chambre la sévère Eudoxie ... Qu'est-ce que tu fais donc ?

— Chère amie, répondit Théophile, ce n'est qu'un léger accident. Une coupe qui est tombée, je ne sais comment... Dépêche-toi de te lever et de descendre, je vais aller acheter une autre coupe ...

— Tu peux bien attendre un moment, ce me semble.

— Je préfère y aller de suite... je ne serai pas longtemps ... j'enlève le bec de cane de la serrure[1]...

Et, sans même prendre le temps de remplacer par son chapeau haut de forme,[2] le bonnet de velours qui lui couvrait l'occiput, M. Moulinier courut aux bureaux du *Petit Rouennais*. Là, il demanda si l'on voulait bien lui donner communication de la dépêche relatant les bienheureux numéros. On la lui montra.

Le 013.028 figurait bien en seconde ligne parmi les gagnants des lots de 10,000 francs.

Après avoir adressé quelques paroles de remerciements à l'employé, M. Moulinier, redevenu maître de lui,[3] sortit du bureau du *Petit Rouennais*, s'en retournant à son magasin. Il réfléchissait profondément.

Certes, il y avait de quoi réfléchir! Avoir gagné 10,000 francs... Ce n'était pas tout! Une nouvelle angoisse torturait l'âme du fortuné confiseur. Il allait donc falloir[4] avouer à Eudoxie que, sans lui en avoir dit un seul mot, il avait osé prendre un billet de loterie! Evidemment le gain des 10.000 francs calmerait tôt la colère de son épouse... Mais n'importe... Il aurait certainement tout d'abord à subir une scène épouvantable![5]

Puis, en outre, M. Moulinier pensait:

— S'il y avait un moyen de ne rien dire à ma femme... qui ne se douterait même pas de cette bonne aubaine.[6]

Et alors un horizon illimité de parties de dominos apparaissait à ses yeux éblouis.

— Oui, finit-il par conclure... l'indispensable est qu'elle ne sache rien!... Mais comment faire?

Quelques instants auparavant, en traversant la place du Vieux-Marché, il avait, d'un œil réconnaissant, regardé le bureau de tabac dont les volets[7] étaient clos.

En retraversant ladite place, M. Moulinier aperçut la sémillante Clorinde[1] sur le pas de sa porte ; les cheveux embroussaillés,[2] et tenant à la main un numéro du *Petit Rouennais*.

En levant les yeux, Clorinde poussa un cri. Elle venait de voir M. Moulinier.

— Eh bien? Vous savez la nouvelle ! Quelle chance, mon bon M. Moulinier... Quelle chance ! 10,000 francs.

— En effet, ne put s'empêcher de répondre Théophile assez contrarié[3]... Mais comment savez-vous que mon numéro ?

— Parbleu ! 013.028 ! C'est celui que je vous ai vendu ... Je me le rappelle bien, je l'ai inscrit sur mon livre ... avec votre nom à la suite ... dans l'idée que si vous veniez à gagner ...

— Eh bien?

— Vous ne manqueriez pas de me faire un petit cadeau[4] ... pour me remercier de vous avoir choisi ce billet-là ... Ah ! monsieur Moulinier ! j'ai justement vu, hier, chez le bijoutier, en face du théâtre des Arts, un petit bracelet avec un œil de tigre au milieu ... Un amour ! Il est pour rien, ce bracelet ! Vingt-cinq louis seulement !

— Vingt-cinq louis, vingt-cinq louis ... Mais ça fait cinq cents francs, vingt-cinq louis, grognonna[5] M. Moulinier ... Tiens ... mais, au fait ...

Une idée subite venait d'illuminer son cerveau.

— Soit ... vous aurez votre bracelet ... reprit-il. A une condition, c'est que vous ne direz à personne que c'est moi qui ai gagné ces 10,000 francs. Voici mon billet; vous toucherez vous-même le montant du lot[6]... Vous garderez 500 francs pour votre bijou et vous me remettrez ensuite les 9,500 francs restants. Est-ce convenu ?

— Je crois bien ! Seulement, je vais l'acheter tout de suite, mon bracelet ... Je prendrai l'argent dans la caisse. Ça n'a pas d'importance ... puisque d'ici à deux ou trois jours je toucherai l'argent.

— Attendez au moins de l'avoir touché.

— Non ... non ! J'en ai trop envie, de mon œil de tigre !

— Comme il vous plaira.

Puis, M. Moulinier, s'applaudissant de la malice qu'il venait d'inventer,[1] rentra chez lui en murmurant :

— Tout est arrangé. Décidément, je ne suis pas tout à fait une bête !

Le lendemain matin, notre confiseur ouvrait le Bon Bonbon. ... Mme Moulinier n'était pas encore descendue au magasin. Tout à coup M. Moulinier, regardant au dehors, aperçut Clorinde qui se dirigeait vers la boutique ..., la figure bouleversée.

Une sueur froide inonda le front du négociant.

— Que vient-elle faire ici ? se dit-il.

Clorinde entra brusquement.

— Monsieur Moulinier ... avez-vous lu le journal ce matin ?

— Non ... pas encore ... Mais quelle imprudence vous commettez ... si Mme Moulinier venait à descendre ! [2]

— Lisez, fit Clorinde, lui tendant le *Petit Rouennais*.

M. Moulinier lut :

" Une erreur s'est glissée dans la dépêche que nous avons insérée hier, au sujet de la loterie de Mézidon. C'est le numéro 103.028, et non le 013.028 qui a gagné l'un des deux lots de 10,000 fr."

Stupide, l'œil hagard [3]..., pâle, M. Moulinier laissa tomber [4] le journal.

— Et moi qui ai acheté mon bracelet, continua Clorinde ... Il faut que je remette immédiatement dans la

caisse les 500 francs... Donnez-les moi vite, monsieur Moulinier !

— Vous donner 500 francs ! Jamais de la vie,[1] s'écria le confiseur. C'était bon quand je croyais avoir gagné 10,000 francs ! ... Mais du moment que ce n'est pas le 013.028 qui est sorti ...

— Il faut que vous me les donniez, pourtant. Autrement, ma patronne m'accusera d'être une voleuse...

— Au nom du ciel ! allez-vous-en, mademoiselle ... J'irai vous voir tantôt ... Nous aviserons au moyen d'arranger la chose, mais allez-vous-en ! Si Mme Moulinier descendait ... Si elle entendait ...

A cet instant, une voix fulgurante éclata derrière le confiseur. Il se retourna. Eudoxie, en peignoir du matin, était au bas de l'escalier qui communiquait avec l'appartement des deux époux.

— Elle est descendue, Mme Moulinier ! Elle a entendu, Mme Moulinier..., s'écria l'épouse en furie. Ah ! vous mettez à la loterie, monsieur Moulinier ...

Ah ! vous payez des bracelets de cinq cents francs à des péronnelles[2]...

— Madame ! fit Clorinde en se regimbant.[3]

— Je ne vous parle pas, à vous ... continua Eudoxie. Puis, rouge comme une pivoine, les yeux injectés de sang, elle marcha droit sur son époux, qui reculait effaré ...

Brusquement, Mme Moulinier, sans pousser même un cri, tomba comme une masse sur le parquet.

Une attaque d'apoplexie venait de la foudroyer.[4]

Théophile était veuf !

Trois jours après, le confiseur, maître désormais de la caisse du Bon Bonbon, apportait à Clorinde les 500 francs du bracelet.

— C'est dur, tout de même, ne put-il s'empêcher de dire en lui remettant le billet de banque, c'est dur, quand on n'a rien gagné ...

Puis, se ravisant : [1]

— Au fait... Est-ce que vraiment je n'ai rien gagné ?...

WILLIAM BUSNACH.

III.

CENDRINE.

C'EST l'heure où Cendrine vient chaque jour cueillir les fraises des bois que son père va vendre à la ville. Cendrine pénètre dans la forêt.

UNE CLOCHETTE BLEUE. — Silence ! Voilà quelqu'un.

Le bavardage intime des herbes, des fleurs et des oiseaux s'arrête brusquement; mais le silence est de courte durée.

LES VIOLETTES. — Cette clochette est folle de nous faire des peurs pareilles ! Ce n'est pas quelqu'un, c'est notre amie Cendrine.

LES FRAISES. — C'est Cendrine, la cueilleuse.[1] Elle va nous voir. Quel malheur pour nous d'être rouges. C'est si voyant.[2] Cachons-nous vite sous nos chapeaux de feuilles.

LES VIOLETTES. — Bonjour, amie Cendrine. Tu es belle, tu es douce, tu es bonne comme nous; aussi nous t'aimons. Mais tu ne nous écoutes pas? Tu parais triste et préoccupée?

CENDRINE. — Hélas !

LES VIOLETTES. — Tu soupires. Tu pleures. Qu'a-t-elle donc, la pauvre petite?

LA ROSE. — Ça se devine.[3]

LE CHÈVREFEUILLE. — A seize ans...

LA CLÉMATITE. — Avec ses jolis cheveux cendrés[4] et ses yeux de velours noir...

Le Linot. — Parbleu ! C'est un chagrin d'amour !

Le Muguet. — Je sais bien comment cela finira.

Cendrine. — Non. Ce n'est pas un chagrin d'amour. Je suis vraiment bien malheureuse.

Les Violettes. — Conte-nous tes peines.

Cendrine. — Ma mère est morte il y a deux ans et elle a emporté avec elle le bonheur de la maison. Dans ma douleur, j'avais une consolation. J'essayais de la remplacer auprès de ma petite sœur Madeleine et de mon petit frère Henri. J'éprouvais des joies maternelles à recevoir leurs caresses. Mais, voilà que mon père s'est remarié. Il y a un mois, il a épousé une méchante femme...

L'Ortie. — Je la connais.

Cendrine. — Cette femme s'est emparée de son cœur, et elle nous tyrannise. Je suis maintenant comme une étrangère dans la maison de mon père. Les servantes sont moins à plaindre que moi. Quand on les maltraite, elles peuvent briser le contrat qui les lie. Moi, je ne le peux pas. Ce qui rend ma condition plus misérable encore, c'est que la marâtre [1] m'a enlevé la garde de Madeleine et d'Henri pour m'attacher exclusivement au service d'un fils qu'elle a eu d'un premier mariage. Ce fils n'a rien d'humain, ni au moral, ni au physique. Il porte une tête monstrueusement grosse sur un corps rachitique de bossu.[2] Ses bras et ses jambes sont noués.[3] On éprouve, en le voyant, une invincible répulsion tant il y a de cruauté dans son regard. On dirait une araignée humaine. Incapable de se mouvoir, il a sans cesse besoin de mes soins. Je les lui donne et il ne m'en récompense qu'en me mordant ou en me griffant dès que je suis à sa portée.[4] Cette déchirure que j'ai au bras, c'est lui qui me l'a faite hier, et ce bleu [5] aussi.

La Ronce. — Tu as des ongles, venge-toi !

LE GENÊT. — Je voudrais le fouetter. Veux-tu que je t'offre un paquet de verges?

CENDRINE. — Battre un infirme, jamais!

LES VIOLETTES. — Bon petit cœur!

CENDRINE. — Quand j'ai été égratignée par le monstre, la marâtre me bat en prétendant que j'ai dû être méchante avec lui.

LE CHAMPIGNON. — Voilà une belle-mère que j'empoisonnerais bien volontiers!

CENDRINE. — Mon père me gronde sans cesse, mon père ne m'aime plus! Je souffre bien de tout cela; mais je souffre plus encore quand je vois dans quel état on laisse les deux petits depuis qu'il ne m'est plus permis de m'occuper d'eux. A la dérobée,[1] quand je crois qu'on ne me verra pas, je les embrasse derrière la porte. Hier, j'ai été presque heureuse. J'ai eu dix minutes à moi et j'ai débarbouillé la frimousse[2] de Madeleine. Elle était noire comme une charbonnière; je l'ai rendue belle et éclatante comme une rose. Elle m'a remerciée avec un baiser en m'appelant "petite maman." J'en ai pleuré de joie. Mais ce bonheur a été court. La marâtre nous a surprises et j'ai été chassée et poursuivie à coups de balai[3] jusqu'à mon poste, près du monstre. Quand je viens ici, à la cueillette, je trouve un semblant de liberté. Alors, seulement, il m'est permis de penser. Cette vie-là ne peut pas durer. Il faut que je prenne une résolution.

LA ROSE. — Prends le premier sentier à gauche.

CENDRINE. — Pourquoi?

LA ROSE. — Le fils Morissot est au bout de ce chemin. Il te guette.

LE CHÈVREFEUILLE. — Il est très gentil, le fils Morissot.

LA CLÉMATITE. — Je suis folle de sa petite moustache brune.

LA ROSE. — Tu sais ce qu'il t'a dit, Cendrine. Si tu veux aller avec lui à Paris, il te donnera de belles toilettes, de beaux bijoux, une voiture. Il est riche, le fils Morissot. L'usine de son père ne chôme[1] jamais.

CENDRINE. — Je sais tout cela.

LE LIERRE. — Tu l'aimes ; avoue-le ?

CENDRINE. — Eh bien, oui.

LA ROSE. — Il t'aime aussi.

CENDRINE. — Le fils Morissot ne m'aime pas. S'il m'aimait, il irait demander ma main à mon père.

LA ROSE. — Tu serais bien plus belle, si tu avais des diamants et des robes de satin.

CENDRINE. — La Rose, vous êtes une mauvaise conseillère ; je ne vous écoute plus.

LES VIOLETTES. — Bravo.

CENDRINE. — Que faire ?

LA PERVENCHE. — Pleurer.

LA DOUCE AMÈRE. — Souffrir.

LE LYS SAUVAGE. — Prier.

CENDRINE. — J'ai pleuré, j'ai souffert, j'ai prié.

LA CIGUË. — Tu as donc rempli le triple but de la vie. Tu peux mourir.

CENDRINE. — Mourir !

LE CHÊNE. — Si tu veux te pendre, pense à moi. Mes branches sont fortes.

LA MARE.[2] — Si tu veux te noyer, je suis prête à te recevoir. Je te cacherai dans mes eaux rouillées,[3] et j'étendrai sur toi un manteau de lentilles vertes[4] pour que nul regard ne souille ton corps virginal.

CENDRINE. — Mourir ! ne plus être ! La paix des morts me tente. Cette mare est douce avec les pleurs de ses saules, avec ses eaux que rien ne trouble.

Le Nénuphar.[1] — Je serai le bouquet blanc dont on pare les jeunes mortes.

Cendrine. — Petite mare, tu m'attires... Mais il me reste un devoir à remplir, avant de me confier à toi.

Elle sort de la forêt. Sur la lisière, s'ouvre la porte du cimetière.

Le Cyprès. — Voici Cendrine qui vient rendre visite à la tombe de sa mère.

La Primevère. — Autrefois, elle venait ici tous les jours. Tout à coup, elle a cessé. Il y a bien un mois que je ne l'ai vue.

La Mauve. — Elle était malade sans doute. Regarde comme elle est pâle.

Cendrine. — Depuis un mois, on ne me permet plus de venir pleurer sur cette tombe. Tout m'accable.[2] C'est trop de malheur ; je veux mourir.

L'Immortelle. — Que dis-tu là ? Ne parle pas si haut. Si ta mère t'entendait, elle pleurerait. Veux-tu lui causer cette peine ?

Cendrine. — Les morts pleurent donc ?

L'Immortelle. — Les liens invisibles du cœur, qui unissent ceux qui ne sont plus à ceux qui restent, ne se brisent jamais.

Cendrine. — Bonne Immortelle, tu as de l'expérience, conseille-moi. Que dois-je faire ?

L'Immortelle. — Etre forte.

Cendrine. — Que devenir ?

L'Immortelle. — Deviens meilleure. On n'est malheureux que parce que l'on n'est plus assez bon. Si tu avais plus d'amour et plus de pitié, tu ne souffrirais plus.

Cendrine. — De l'amour pour ma marâtre !

L'Immortelle. — Non ; mais pour Madeleine et pour

Henri. Toi partie, que deviendront-ils? On les livrera au monstre à ta place et tu auras ainsi causé leur martyre.

CENDRINE. — Les pauvres petits!... Et le monstre, faut-il aussi que je l'aime?

L'IMMORTELLE. — Oui.

CENDRINE. — Ce sera dur.

L'IMMORTELLE. — Ce sera sublime et simple à la fois, si tu considères qu'il est une victime lui-même. Tordu, bancal, repoussant,[1] il est plus malheureux que toi. Echangerais-tu ta situation contre la sienne?

CENDRINE. — Non.

L'IMMORTELLE. — Tu vois bien. Et ton devoir n'est pas là seulement. Tu dois vivre pour consoler plus tard ton père en proie à une méchante femme. Rentre dans ta maison. Rappelle au souvenir de tous celle qui n'est plus et qui fut si bonne. Protège les petits. Sois l'ange du bien luttant contre l'ange du mal. Espère. J'ai beaucoup duré et j'ai vu bien des choses. Quand j'ai pu regarder assez longtemps, toujours j'ai vu que le bien l'a emporté sur le mal.[2]

CENDRINE. — Dis-moi? Les bonnes actions des vivants rendent-elles les morts joyeux?

L'IMMORTELLE. — Oui.

CENDRINE. — Alors je subirai patiemment mon supplice. Mais je te quitte. Je suis en retard. Mon panier est vide.

Elle rentre dans la forêt.

PREMIÈRE FRAISE. — Tu as entendu ce que Cendrine a dit à l'Immortelle?

SECONDE FRAISE. — Je n'en ai pas perdu un mot. Le vent soufflait par ici.

PREMIÈRE FRAISE. — Elle est trop gentille! Je veux faire

quelque chose pour elle. Je me montre. Hé ! Cendrine, dépêche-toi de me cueillir.

SECONDE FRAISE. — Moi aussi, Cendrine.

TOUTES LES FRAISES. — Par ici, par ici, ne nous oublie pas.

En quelques instants, Cendrine a rempli son panier. Elle se retire.

LA MARE. — Eh bien ! tu t'en vas !... Ce n'est pas pour aujourd'hui ?

CENDRINE. — Non, merci.

A peine Cendrine est-elle sortie du bois qu'un papillon arrive à toute vitesse.[1]

LE PAPILLON. — Grande nouvelle !

LA ROSE. — Quoi donc ?

LE PAPILLON. — Le fils Morissot, las [2] d'attendre en vain, a pris le bon parti. Voyant que Cendrine est une honnête fille, il se décide à la demander en mariage.

LA CLÉMATITE. — Pas possible !

LE PAPILLON. — Je l'ai entendu. Il parlait tout seul. Il disait : " Je l'aime trop. Je ne peux pas vivre sans elle. Pour l'avoir, il faudra [3] que je prenne aussi Madeleine et Henri ; car elle ne les abandonnera certainement pas. Deux enfants, pour entrer en ménage, c'est peut-être beaucoup ; mais, plus tard, il n'y paraîtra pas ; ils se perdront dans le nombre ! "

SAINT-JUIRS.

IV.

LES VIEUX.

PAUVRES vieux !

Ils ont passé la soirée, presque mornes, dans leur salon, rangeant les cadeaux qu'ils feront demain ; puis, ils ont regagné leur chambre, — cette chambre, solidement meublée, avec son lit d'acajou ; l'armoire à glace [1] un peu lourde, les rideaux défraîchis, la chambre qu'ils achetèrent autrefois, peu à peu, quand ils se mirent en ménage ; [2] car ce sont d'anciens travailleurs, aujourd'hui des rentiers,[3] dont la fortune a grossi d'année en année.

Au temps où cette chambre formait tout leur mobilier, ils se nommaient " mon petit homme " et " ma petite femme ; " mais l'enfant qui leur vint leur donna leurs vrais noms : " maman " et " petit père." Et ils ont beau devenir vieux,[4] et les cheveux de la vieille ont beau grisonner,[5] ils sont toujours " maman " et " petit père." Ils ne changeront de noms désormais que plus tard, lorsqu'un babillage d'enfant les fera revivre.

D'habitude, ces deux vieux sont gais quand arrive la nouvelle année : leur fortune bien équilibrée leur permet de faire tant d'heureux au jour des étrennes ! ... Mais, ce soir, ils sont tristes ; oh ! ... je vais vous dire : c'est une faiblesse ...

C'est la première fois, depuis vingt ans, que leur fils ne passera pas avec eux les derniers moments de l'année qui

s'envole. Il est bien loin, là-bas, au pays du soleil: il fait son volontariat[1] au 104e de ligne; et le colonel n'a accordé que quarante-huit heures de congé aux "quinze cents francs."[2] Leur petit leur a demandé de quelle façon il emploierait ces deux jours; ils ont bien eu la tentation de lui écrire: "Viens nous embrasser, ne fût-ce qu'une heure"... Mais ils ont su résister; ils lui ont même défendu de venir à Paris. Passer deux jours sur la dure banquette des pauvres gens et des soldats,[3] pour ne donner que quelques heures à ses vieux, c'eût été trop fatigant...

Ils causent de cela, en tournant dans leur chambre; et, très sérieusement, la voix bien ferme, père dit:

— Allons!... Décidément, il vaut mieux que notre petit soit resté là-bas.

Là-bas, il a de bons camarades, des familles qui l'ont accueilli; sa bourse est garnie. Le jour de l'An lui semblera moins dur. Il est vrai qu'eux auraient eu tant de joie, s'il était venu... Mais eux ne comptent pas. Le petit d'abord!

Et, tout en causant, ils se regardent à peine, parce qu'ils regardent le portrait qui est en face d'eux, dans un cadre d'or. Personne ne reconnaîtrait, dans ce pastel fané,[4] le beau garçon qui fait son volontariat au 104e de ligne; mais les vieux le reconnaissent bien, eux, mieux que dans les photographies qu'on a faites depuis; et, pendant les deux premiers mois de cette absence, ils ont pris l'habitude de sourire à ce portrait; cela les consolait. Seulement, pour la veille du jour de l'An, c'est un peu plus triste... Voilà tout.

Les vieux se sont couchés; mais ils ne dorment pas. Ils sentent que, demain, leur cœur sera serré[5] lorsque le jour luira et que leur enfant ne se précipitera pas dans leur chambre en criant:

— Bonne année! bonne année!

Alors, machinalement, ils se soulèvent à demi et recommencent à bavarder, évoquant les vieilles images.[1]

— Te souviens-tu ?...

Les souvenirs arrivent en foule.

— Te souviens-tu de ce jour de l'An où j'avais acheté pour lui un alphabet ? Tu lui avais appris en cachette [2] à lire les grosses lettres... Je le plaçai sur mes genoux, ce drôle ... Il épelait les lettres en les suivant du doigt ...

Puis, à l'époque des jouets, le grand cheval sur lequel bébé se hissait et criait en brandissant son sabre :

— Je serai soldat !

Soldat ! Il l'est aujourd'hui.

Et le temps du collège ... Quand mère, à la veille du nouvel An, — les congés n'étaient pas alors aussi longs, — allait chercher le petit au collège Henri IV. Dans l'omnibus bondé, qui cahotait,[3] ils préparaient la longue phrase que l'enfant réciterait à son père. Et, aussitôt à la maison, l'enfant, oubliant le travail fait en omnibus, ne savait dire que :

— Bonne année ! bonne année !

C'était une fête charmante : petite mère était encore assez jeune pour que son mari la prît sur ses genoux avec le petit ; et tous trois s'embrassaient dans une même caresse. Et quelle joie c'était de courir, avec lui, les boutiques du boulevard ! On l'autorisait à choisir deux jouets, deux de ces bibelots où les camelots [4] mettent plus d'industrie que de marchandises ; pour choisir les deux bibelots, on passait en revue toutes les boutiques ; et, toutes les boutiques passées en revue, bébé hésitait encore ...

Ce soir, les deux vieux ont essayé de parcourir les boulevards, comme jadis, mais ils les ont vite quittés : les cris de bonheur, les exclamations qui retentissaient à leurs oreilles, leur faisaient mal.

Soudain, la mère dit :

— N'as-tu pas entendu ?

— Quoi donc ?

— Il m'avait semblé que la porte de la rue ... Mais je suis folle !

Elle ne peut pas s'imaginer qu'il est si loin ; ils ne s'étaient jamais quittés, pas même un jour. Et c'est une manie dont elle ne se défera pas[1] que de l'attendre, de devenir anxieuse au moindre pas qui fait craquer l'escalier.[2] Que de fois, après une nuit de fête, elle s'est relevée pour aller l'embrasser dans son lit, pour être certaine qu'aucun chagrin n'agitait son sommeil !

Et les vieux se disent qu'il est tard, qu'il faut dormir.

— As-tu bien envoyé son argent pour qu'il l'ait eu ce matin ? demande le père.

— Mais oui, mais oui ...

Et les heures passent ; les vieux, de loin en loin,[3] remuent dans leur lit, très doucement, faisant leur respiration légère, craignant chacun d'éveiller l'autre ; mais ils ne ferment pas les yeux. Tous deux ont eu la même pensée, et chacun d'eux, pour ne pas donner à l'autre de fausse joie, a gardé cette pensée secrète.

Ce matin, mère a fait prendre l'air à la chambre de son fils ;[4] puis elle y a allumé du feu ; elle a brossé son costume d'hiver, son paletot, elle a fait elle-même son lit,[5] rangé sa toilette et mis un savon neuf, et, sur la table de nuit, posé des cigarettes.

Père l'a surprise au milieu de sa besogne :

— Pourquoi tout cela ?... Est-ce que ?...

— Que veux-tu dire ?

— Est-ce que tu aurais reçu une lettre de lui?

— Moi? Non. Tu te fais des idées[1] ...

— C'est que vous avez toujours des secrets ensemble ....

Non, elle n'a rien reçu; mais elle s'est dit que si, par hasard, il allait venir, il fallait bien que tout fût préparé pour le recevoir.

Si elle allait pouvoir le caresser, le dorloter,[2] lui porter demain son déjeuner, en l'accablant de ces questions de mère où les baisers tiennent la plus grande place!

Elle n'a rien dit de tout cela à père, craignant d'être grondée; mais elle a bien décidé qu'elle ne s'endormirait qu'après cinq heures, — le train du Midi arrive à quatre heures et demie. Et elle écoute les bruits de la rue.

Il faut avoir habité Paris pour connaître vraiment les angoisses de l'attente, avec la porte d'entrée qui bat à tous moments,[3] les voitures qui s'arrêtent devant votre maison ou devant la maison d'en face, les voix qu'on croit reconnaître au milieu d'une conversation, l'heure qui sonne à toutes les horloges du quartier...

Cette angoisse, les deux vieux l'éprouvent, et sans que rien puisse en adoucir la cruauté.[4] Puisqu'ils ne veulent pas se communiquer leur secret, il leur est interdit de courir à la fenêtre pour voir les voitures; et ils ne peuvent aller écouter à leur porte. Et ils calculent. Si leur fils a pu venir, il n'avait pas de bagage... Il aura sauté dans une voiture... Cinq heures vont sonner;[5] la gare n'est pas trop éloignée; c'est maintenant que sa voiture devrait tourner le coin de la rue... Et cependant, rien encore... Il est vrai que les chevaux sont fatigués le matin.

Soudain, les deux vieux se redressent.[6] Cette fois, c'est bien devant leur maison qu'une voiture s'est arrêtée; et c'est

leur porte qui, en se refermant, a ébranlé les murs. Seraitce lui?... Son nom sort de leurs bouches :

— Georges !

Père prononce gravement :

— Mais c'est impossible, mon amie ... Je lui ai écrit ...

Il doute encore ou fait semblant de douter, dans la crainte qu'une désillusion ne brise sa femme ; mais elle ne doute pas, elle ! Elle a reconnu ces pas qui l'ont fait tressaillir tant de fois les nuits de fête ... Puis ce cliquetis de fer contre la rampe [1] ...

Père est à peine hors du lit, que petite mère s'est déjà enveloppée de sa robe de chambre, a relevé la lampe qu'elle n'avait que baissée hier, et, se penchant sur l'escalier, éclaire son petit. Mais c'est trop fort pour elle ; elle pose la lampe et descend un étage. Ils se rencontrent là.

— Je t'attendais !

— Tu avais donc deviné ?

Est-ce qu'elles ne devinent pas tout, les mères ?

Et ils remontent en s'embrassant. Père aussi est venu ; il tend les bras à son fils :

— Je t'avais pourtant défendu ...

— Tu sais bien que j'ai toujours été désobéissant !

— Un si dur voyage pour ne passer que quelques heures avec nous !

— C'est vrai, cela aurait paru dur autrefois ; mais quand on a couché deux mois à la caserne,[2] on ne craint plus la rude banquette des wagons de troisième classe.

Mère l'embrasse encore, le tâte :

— Mon Dieu ! Tu n'es pas trop maigre ... Tu n'as pas trop mauvaise mine [3] ...

Père se mit à rire :

— Tu vois bien ... je te le disais ... tu exagères toujours ...

Mais, au fond, il est tout fier que son fils soit beau et bien portant ; il le questionne sur les détails de sa nouvelle vie.

... J'ai lu qu'autrefois, les parents attendaient solennellement, dans leur salon, les hommages de leurs enfants. Qu'on a bien fait de changer tout cela ! Et qu'il est bon, après vingt-six heures de voyage, de trouver ses deux vieux vous attendant sur leur porte pour vous souhaiter la bienvenue.[1]

Et Georges, qui a préparé de longues phrases, comme au temps du collège, ne sait dire qu'une chose, en rendant leurs caresses aux deux êtres qui vivent pour lui :

— Bonne, bonne année !

PIERRE SALES.

V.

AVEUGLE!

CE soir-là s'appesantissait sur Paris une de ces chaleurs de plomb[1] qui précèdent les violents orages de juillet. Déjà les grondements sourds du tonnerre, pareils aux rugissements lointains du lion dans le désert, se rapprochaient, fréquents au point de se confondre, et les déchirements saccadés de la nue crépitaient capricieusement avec des fracas de plancher qui s'effondre.

Bientôt de larges gouttes commencèrent à cingler la figure des passants[2] et à moucheter de flaques grises le granit poudreux des trottoirs.[3]

Une jolie brunette de vingt ans, surprise par l'averse indiscrète, s'empressa de se réfugier sous une porte hospitalière. Sa toilette, à vrai dire, n'était pas de celles qui ne puissent sans démériter subir l'injure de quelques intempéries. La plus stricte économie et la plus grande simplicité régnaient dans toute sa mise :[4] une robe unie de mérinos noir coquettement ajustée et un chapeau de paille garni de coquelicots indiquaient une de ces petites ouvrières que l'honnêteté oblige à confectionner elles-mêmes leurs modestes parures.

Marthe Duflou, — c'était le nom de la jeune fille, — n'en brillait pas moins par une propreté irréprochable ; la blancheur de ses mains nues et le miroitement parfait de ses souliers décolletés témoignaient du soin rigoureux qu'elle apportait à sa personne.

Dix heures étaient sonnées. Déjà la rue se trouvait presque déserte. Seul, un jeune homme, renonçant, malgré son parapluie, à continuer sa route, venait de se blottir sous la porte cochère[1] avec Marthe. Vivement impressionné par la force extraordinaire de l'orage, il avait à peine pris garde à sa compagne de rencontre,[2] lorsqu'un cri strident fendit les airs, en même temps qu'un éclair éblouissant, immédiatement suivi d'un effroyable éclat de tonnerre, illuminait le ciel. La foudre était tombée à deux pas.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille. Je ne vois plus rien !... Est-ce la nuit?... Mais non, cette douleur que j'ai ressentie... Ah ! l'éclair m'a brûlé les yeux... je suis aveugle !

Ce prodigieux effet de la foudre, quoique relativement rare, n'est pas sans exemples connus dans l'histoire de la médecine. Il est attribué, soit à une cataracte, soit à une paralysie du nerf optique. Si dans le premier cas sa guérison s'obtient par une opération qui réussit couramment aujourd'hui, dans le second, la moindre amélioration est très problématique.

Un flot de doléances,[3] entrecoupées de soupirs et de gémissements, s'exhala de la poitrine haletante de la malheureuse enfant.

Qu'allait-elle devenir?... Impossible de travailler maintenant !... Elle ne pourrait même pas rentrer chez elle !... Qui voudrait la soigner et la nourrir?... Lui faudrait-il mendier? ... C'était épouvantable !

Bertrand Camusard était un de ces commis de magasin[4] habitués aux mille roueries parisiennes,[5] dont le scepticisme gouailleur[6] flaire volontiers une farce même dans une infortune. Il examina d'un regard curieux celle qui prétendait

ne plus voir. Il ne la trouva point défigurée le moins du monde. Deux grands yeux noirs limpides continuaient à briller dans leurs orbites ; un léger incarnat relevait la pâleur naturelle d'un visage parfaitement régulier, — et des plus séduisants, ma foi. Il pensa que, pour être réellement aveugle, la brunette était restée trop belle et crut qu'il avait affaire à une de ces petites vagabondes, toujours en quête de quelque aventure.

— Personne ne viendra donc à mon secours ! disait en se désolant la pauvre Marthe.

— Ne pleurez pas, mademoiselle ! fit Bertrand d'une voix doucereuse. Si vous le permettez, je vous servirai de caniche.[1]

— Oh ! merci, monsieur !

— Où demeurez-vous ?

— 126, rue de Lacondamine.

— Tout près de chez moi, se dit Camusard. Et il ajouta, s'adressant à l'ouvrière :

— Voici justement l'averse terminée, voulez-vous accepter mon bras ?

Chemin faisant, le commis fut bien obligé de s'avouer que si Marthe jouait la comédie, elle la jouait étonnamment. Elle lui contait, en s'appuyant sur lui avec un abandon[2] qu'il trouvait délicieux, qu'elle était sans parents, qu'elle arrivait tout récemment de province,[3] sans autre bagage qu'une lettre de recommandation pour une grande maison de couture,[4] où elle travaillait depuis un mois.

Lui, écoutait l'histoire d'un air distrait, tâchant d'en égayer[5] la tristesse par des plaisanteries de mauvais goût : cela avait-il le sens commun de faire travailler les jolies filles pour leur abîmer les mains !... Encore si elles gagnaient de quoi se payer de belles toilettes !

Au fond, il persistait à croire que l'ouvrière lui forgeait un conte bleu.[1] Aussi, fatigué déjà d'une idylle trop bourgeoise, pensa-t-il se montrer Parisien fieffé,[2] en opérant, pour prouver qu'il n'était pas dans les naïfs qu'on dupe, une diversion triviale.[3]

— Venez-vous à la brasserie prendre un bock? dit-il.

Marthe quitta subitement son guide et répondit tout émotionnée et toute confuse :

— Oh ! monsieur, c'est mal ce que vous me proposez là !

Mais Camusard n'entendait pas se laisser intimider par celle qu'il considérait comme une farceuse.

— Allons ! reprit-il, ne faites donc pas la fière.[4]

Et il chercha sans façons à ressaisir le bras de l'ouvrière pour l'entraîner.

— A moi ! cria Marthe effrayée, au secours !

Un grand gaillard solidement membré accourut à l'appel de la jeune fille alarmée.

— Voulez-vous la lâcher,[5] vous !

Et, sans attendre la réplique, il bouscula le commis, de façon à lui ôter toute envie de continuer la lutte.

Le libérateur de l'ouvrière fut bien vite au courant de la situation. Une fois débarrassée du mauvais plaisant qui ne voulait pas croire à son malheur, Marthe dut recommencer le récit de ses misères. Son nouveau guide lui confia de son côté qu'il se nommait Pierre Carlier, qu'il avait trente six ans et qu'il était employé au chemin de fer de l'Ouest.

Ce qu'il ne lui avoua point, ce fut qu'une horrible blessure, reçue pendant la guerre de 1870, balafrait atrocement[6] son visage.

Un sentiment tout naturel avait attiré dès l'abord ce brave

garçon, rebuté de toutes les femmes, vers la jolie abandonnée qui l'écoutait sans le voir.

En laissant Marthe Duffou à sa porte, Pierre lui offrit de revenir après la nuit prendre de ses nouvelles[1] et se mettre à sa disposition pour faire les démarches nécessaires.

Heureuse de rencontrer cette fois un ami honnête, l'ouvrière accepta avec reconnaissance. Les manières discrètes et la voix sincèrement émue de l'employé la touchaient jusqu'au fond de l'âme et lui inspiraient confiance.

Le lendemain matin, un médecin accompagnait Carlier dans sa visite. Il ne cacha point à Marthe qu'il lui restait peu d'espoir de guérison et qu'en tout cas un long traitement serait indispensable.

L'infortunée se demandait avec anxiété qui, pendant ce temps-là, subviendrait à ses besoins.[2] Pierre alla au-devant de sa pensée.[3]

— Ne doutez pas, mademoiselle, que votre patron n'ait pitié de votre état.[4] Je suis convaincu que, suivant l'usage, en attendant votre guérison, il vous continuera vos gages. Je vais aller le voir, et je vous rapporterai sa décision.

Une heure après, Carlier annonçait à sa protégée qu'elle n'avait rien à craindre ; la maison de couture lui conserverait sa place et payerait les frais de sa maladie.

En effet, régulièrement, le jeune homme apporta depuis lors à la jolie aveugle le montant des journées qu'elle était censée gagner.[5] Naturellement les visites ne se faisaient point sans d'interminables causeries. Ne connaissant personne, Marthe ne recevait âme qui vive ;[6] elle était bien aise de trouver à qui parler de ses chagrins. Pierre la consolait et jetait sur ses plaies morales le baume souverain de l'espérance. Peu à peu, la vive sympathie qui unissait ces deux déshérités faits pour s'entendre, l'aveugle et le défiguré, se

transforma en un amour sincère et réciproque. Si Pierre était d'une laideur navrante, il possédait toutes les qualités du cœur, la bonté, la douceur, la générosité ! Son dévouement avait produit sur l'ouvrière une impression profonde, ineffaçable.

Trois mois s'étaient déjà écoulés depuis le terrible accident, et, malgré les assurances optimistes du docteur, Marthe ne gúerissait pas. Elle commença à trouver singulier que son patron continuât à payer un travail qu'elle ne fournissait pas, surtout sans s'informer de la vérité par lui-même. Un soupçon lui traversa l'esprit et, afin de l'éclaircir, elle pria sa concierge, une brave femme qui la soignait et s'intéressait à elle, de pousser une reconnaissance jusqu'à son magasin.

Ce soir-là, Pierre trouva la malade en larmes.

— Je sais tout ! lui dit-elle... Comme c'est noble et généreux, ce que vous avez fait, de me laisser croire que l'argent apporté par vous provenait d'un patron qui n'a pas de cœur !... Mais aussi, comme c'est mal à vous de m'avoir imposé, sans me consulter, une si lourde dette de reconnaissance ! C'est maintenant qu'il faut absolument que je recouvre la vue pour vous rendre ce que vous m'avez prêté !

— Si vous vouliez, ma chère Marthe, vous ne me devriez rien !

— Comment cela ?

— Acceptez-moi pour mari !

— Quoi ! dit la jeune aveugle en pleurant de joie, vous consentiriez à m'épouser !

— C'est mon plus vif désir.

— Eh bien ! soit. Je ne connais pas vos traits, mais, sans nul doute, ils reflètent la franchise et la pureté de votre âme. Je ne mets à l'accomplissement de ce projet qu'une condition, c'est que je guérirai avant la noce.

Loin de plaire à l'employé, cette réponse le rendit sombre et taciturne.[1] Il pensait que, si sa fiancée le voyait, elle se séparerait de lui, et cette idée le consternait. Sans oser se l'avouer, il en arrivait presque à souhaiter que Marthe restât aveugle.

— Pourquoi ne voulez-vous pas tout de suite? dit-il à plus de vingt reprises différentes. Nous serions si heureux comme cela !

Mais Marthe demeurait inflexible.

— Non, répliquait-elle, je ne vous ai déjà été que trop à charge.[2] Je ne dois pas me river comme un boulet à toute votre existence. Si je ne recouvre pas la vue, je disparaîtrai et vous n'entendrez plus parler de la pauvre infirme. La société n'a que faire de membres inutiles et gênants.

— Un suicide !... Vous voulez donc que, moi aussi, je meure de désespoir?

Rien ne put persuader l'ouvrière. Elle nourrissait toujours la conviction secrète d'une guérison miraculeuse et se créait d'avance une joie pure d'en réserver la surprise à son fiancé.

C'était le premier dimanche de mai. Le printemps venait de rendre aux arbrisseaux souriants leur verdoyante parure et les champs renaissaient aux ardeurs du soleil. Marthe avait promis à Pierre d'aller à la campagne avec lui ce jour-là.

— Quel malheur, s'était écrié Carlier, que vous ne puissiez pas, comme moi, admirer la nature !... Cela vous aurait décidée à ne pas reculer davantage notre bonheur.

— J'écouterai les oiseaux, avait répondu l'aveugle, je respirerai les parfums des fleurs.

L'employé vint chercher sa fiancée à l'heure convenue.

Il fut tout étonné de ne plus voir aucun pansement sur les yeux de la malade et il se figura surprendre un mouvement involontaire chez la jeune fille à son entrée.

— Est-ce qu'elle serait guérie? se demanda-t-il en pâlissant.

—Qu'avez-vous, mon ami? fit aussitôt Marthe, avec un redoublement d'aménité ... Ah ! je devine. Cela vous étonne que, par coquetterie, j'aie cessé mon traitement ... Que voulez-vous? ... Le médecin ne peut plus rien pour moi, j'y renonce. Aussi, je ne vous ferai plus languir :[1] quand il vous plaira, je deviendrai votre femme.

Dans sa joie, Pierre s'imagina que les yeux de la malade lui souriaient.

— Fou que je suis ! pensa-t-il, l'excès du bonheur me trouble la cervelle ... Si elle me voyait, est-ce qu'elle voudrait de moi !

Notre amoureux, transporté de la bonne nouvelle, ne se la fit pas dire deux fois. Le mariage eut lieu trois semaines plus tard.

Quand il s'agit de conclure à la mairie, le mari voulut indiquer à Marthe la place où elle devait apposer sa signature après la sienne.

— Laissez ! dit la jeune femme, je trouverai bien toute seule.

Et elle s'avança lestement vers le registre.

— Quoi ! s'écria Pierre, vous y voyez donc ! ... Et ma balafre ! ...

— Je la connais depuis un mois ! répondit la mariée en signant ... Es-tu convaincu à présent que je t'aime?

EUGÈNE HUBERT.

VI.

PRIX DE GYMNASTIQUE.

ANDRÉ DELCOUR avait à peu près dix ans lorsqu'il entra au collège de Rouen. Il y arriva, vêtu d'habits de paysan, hâlé par le soleil,[1] l'air gauche, rude d'écorce et de manières.[2]

“ Bon ! pensèrent ses excellents camarades. Voilà un nigaud[3] dont nous allons nous amuser.”

Tout aussitôt, on organisa contre lui une série de brimades[4] plus ou moins cruelles, qu'il supporta sans trop broncher, et dont on riait à se tordre,[5] en dépit des éclairs qui jaillissaient de ses grands yeux bleus.

Décidément, c'était un petit sauvage. On aurait vite fait de l'apprivoiser.

On connaissait, en effet, son histoire. André était le fils unique d'un modeste fermier des environs d'Elbeuf,[6] qui faisait sur son étroit domaine juste assez d'élevage et de culture pour nourrir chichement sa femme et son enfant.[7] On évaluait à une soixantaine de mille francs les terres qu'il exploitait et qui constituaient tout son avoir.

Néanmoins, il ne devait rien à personne et faisait même des économies, puisqu'un beau jour, une obligation de la ville de Paris, dont il était porteur, gagna le gros lot de 150,000 francs.

Delcour n'avait été dévoré, jusque-là, d'aucune ambition personnelle ; mais, du jour où cette fortune inespérée lui

tomba du ciel, la chimère qu'il avait parfois caressée dans ses rêves de grandeur germa tout à coup dans son cerveau.

"Enfin ! André sera notaire !" s'écria-t-il.

Et sa femme approuva d'un long geste d'admiration.

Depuis quatre ans, André allait à l'école. Il savait à peu près lire et écrire quand il entra au collège.

Aux regards dédaigneux que ses camarades avaient jetés sur lui, aux sourires moqueurs qui l'avaient accueilli, il devina que ces enfants lui étaient hostiles. Il se ramassa sur lui-même, comme un hérisson qui flaire le danger,[1] supportant avec une impatience mal contenue les mille et une misères qu'on lui faisait subir.

"Il rage, mais il a peur," se disaient ses camarades enchantés.

Enhardis par cette conviction, ne s'avisèrent-ils pas un jour de vouloir le passer à la savate ?[2]

Pour le coup, André se regimba[3] et, comme c'était un gas vigoureux et bien planté,[4] il administra aux deux ou trois imprudents qui le serraient de trop près une épouvantable volée.[5]

Ah ! la place fut bientôt vide autour de lui !

Comme par enchantement, cessèrent les brimades dont on l'avait abreuvé. Il put se mettre tranquillement au travail. Il en avait besoin, il le sentait. L'extrême liberté dans laquelle il avait vécu avait bien développé ses forces, mais non pas son intelligence. Aussi, il avait beau piocher, son esprit inculte ne s'ouvrait que lentement à la lumière.

D'abord le dernier de sa classe, il en arriva peu à peu à conquérir une place plus honorable, se maintint dans la moyenne, mais ne fut jamais un de ces prodiges, tels qu'en surmènent certains marchands de soupe,[6] pour s'en faire une réclame aux solennités des grands concours.

Il obtenait cependant son prix tous les ans, — toujours le même, par exemple : le prix de gymnastique.

En grandissant, son corps avait acquis une force, une souplesse et une élégance qu'il entretenait par la pratique de tous les exercices violents. Il y était d'une habileté qui déconcertait ses professeurs eux-mêmes.

Ses camarades le plaisantaient à ce sujet. L'un d'eux, Henri Monval, — un fort en thème,[2] celui-là, et qui ployait régulièrement sous le faix des couronnes, — ne l'appelait jamais autrement que " Prix de gymnastique." Et il fallait entendre de quel air d'écrasante supériorité il prononçait ces trois mots.

Au bout de neuf ans, André sortit du collège et passa sans encombre, mais sans éclat, son examen de bachelier, tandis que Monval, le lauréat, la fleur du palmarès,[3] échouait[4] piteusement devant les questions d'histoire, de chimie et de géographie qu'on lui posait.

Depuis deux ans, André avait perdu sa mère, lorsqu'il acheva ses études. Quant à son père, il avait son idée fixe, dont il ne démordait pas :[5] il voulait que son fils fût notaire. Il n'avait cessé de le répéter à André depuis le jour où il l'avait mis au collège.

Quoique les aridités du droit[6] ne fussent pas de son goût et que la perspective de croupir toute sa vie sur un rond de cuir ne le séduisît guère, le pauvre garçon se résigna par reconnaissance.

Trois ans après, il avait conquis son diplôme de licencié et paperassé pendant le même temps dans une étude[7] sombre et enfumée, quand le bonhomme Delcour, qui, depuis sa nouvelle fortune ne se ménageait guère plus qu'au temps de sa médiocrité, mourut en trois jours d'une fluxion de poitrine.[8]

André avait alors vingt-deux ans. Qu'allait-il faire? Vivre à la campagne des quinze mille francs de revenus que lui laissait son père? Continuer une carrière qui ne lui plaisait pas? En commencer une nouvelle?

Il hésita longtemps. Enfin, se trouvant assez jeune et assez courageux pour aborder le commerce, vers lequel il se sentait depuis longtemps entraîné, il se décida à accepter la place qu'on lui offrait chez un armateur[1] du Havre.

Le jour où il vint prendre possession du poste qu'il allait occuper, la première personne qu'il rencontra dans les bureaux fut Henri Monval.

Le lauréat d'antan[2] y était employé depuis trois ans aux écritures et gagnait 2,400 francs, tandis que, en raison de ses études spéciales, André y entrait en qualité de secrétaire de la direction, aux appointements de 3,000 francs.

Comme situation financière, la différence n'était pas énorme; mais, comme influence et comme considération, il y avait déjà un abîme entre les deux camarades de classe.

"Tiens, tiens! pensa Monval. Mais il va bien, Prix de gymnastique!"

Quant à André, toujours dévoré du même besoin d'activité, il se garda bien de prendre un logement dans la ville même, tout auprès de son bureau. Il loua à Sainte-Adresse[3] une petite maison, dans laquelle il s'installa. Matin et soir, souvent deux ou trois fois par jour, il dégringolait et escaladait ce chemin pittoresque.[4]

En outre, comme il avait en horreur l'atmosphère empestée des cafés, il s'était remis avec ardeur à l'escrime et à la gymnastique, réagissant ainsi contre l'immobilité à laquelle le condamnaient ses heures de présence au bureau.

Le soir, pendant l'hiver surtout, quand le temps était trop

mauvais, il lisait et achevait patiemment l'éducation que le collège avait ébauchée.[1]

Par son caractère énergique, par ses connaissances profondes, par son jugement sain et prompt, il s'était fait remarquer à plusieurs reprises de son patron, qui daignait maintenant le consulter dans certaines opérations difficiles.

Au bout de quatre ans, il était le bras droit de la maison Dufferin et gagnait 12,000 francs, alors que Monval, régulièrement augmenté de 150 francs par an, en gagnait 3,000 à peine.

Enfin, deux ans plus tard, le bruit se répandit que M. Dufferin, désireux de prendre quelque repos, avait offert à André de l'intéresser dans sa maison,[2] et que celui-ci y avait versé 200,000 francs.

C'était vrai, André l'avait dit lui-même à Monval, à qui il n'avait cessé de témoigner une grande amitié. Henri s'en était défendu d'abord par jalousie, puis, vaincu par la franche bonhomie d'André, il avait fini par se livrer[3] et par l'inviter à venir le voir.[4]

Or Monval habitait avec sa mère et sa sœur. Martha était une adorable jeune fille de dix-huit ans, blonde comme la moisson, simple et bonne, élevée dans les idées de sage économie dont la province a conservé les traditions.

Elle n'était pas riche, mais quelle jolie petite femme et quelle excellente ménagère elle aurait fait ! Et, sans le vouloir, André qui se sentait moins seul au milieu de cette honnête famille, avait fini par multiplier ses visites au point que Mme Monval se proposait de lui demander une explication, lorsqu'un événement imprévu trancha brusquement la question.[5]

Par un beau dimanche de juin, André se promenait sur la falaise,[6] et allait atteindre le phare de la Hève,[7] quand il aper-

çut un groupe de curieux qui se montraient avec des gestes d'effroi un objet qui avait attiré leur attention.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il en s'approchant.

— Sans doute des promeneurs qui ont voulu suivre le bord de la mer et se proposaient de remonter par l'escalier de la falaise, répondit un matelot; mais ils ont compté sans la grande marée.[1] La mer les a surpris et ils se sont réfugiés sur un rocher...

— Où donc? fit avidement André.

— Là, au-dessous de nous, un homme et deux femmes... Ne les voyez-vous pas?

En disant ces mots, le matelot les désigna du doigt au jeune promeneur.

— Mais ils sont perdus! s'écria André. Dans un quart d'heure, ils seront submergés.

— Hélas! c'est fort à craindre, monsieur. Mais, du haut de cette falaise à pic, comment leur porter secours?

— Attendez-moi tous, dit André.

Il courut jusqu'au phare et en revint avec une longue corde, dont il amarra solidement l'extrémité à un pieu[2] qui se trouvait là; puis il la déroula en entier et la jeta dans le vide.

— Qu'allez-vous donc faire? interrogea le matelot effrayé.

— Vous allez le voir, répondit-il. Vous tous, maintenez bien la corde et, quand j'aurais donné trois secousses successives, halez en douceur.[3]

En même temps il jeta bas sa jaquette et son gilet; retroussa les manches de sa chemise, se glissa à plat ventre jusqu'au bord de la falaise,[4] puis saisissant la corde, il descendit doucement, sans secousse, à la force du poignet.

Une hauteur de quinze mètres au moins le séparait des malheureux dont la mer commençait à envahir l'étroit refuge.

Confondus dans un suprême embrassement, ils se préparaient à mourir et jetaient autour d'eux des regards démesurément agrandis par la terreur.

Tout d'abord, ils avaient vu tomber à leurs pieds la corde qu'André avait déroulée et une lueur d'espoir les avait ranimés. Presque aussitôt, au-dessus de leurs têtes, le corps d'un homme se lança dans l'espace. Enfin ! on venait donc à leur secours ! Mais cet homme arriverait-il jusqu'à eux ? Et, s'il arrivait, comment les arracherait-il à cette mort horrible qui les menaçait ?

Pendant ce temps, André descendait toujours et, après quelques oscillations terribles, parvenait à prendre pied sur le rocher[1] qui servait d'asile aux infortunés.

— Vous c'est vous ! s'écrièrent-ils tous les quatre en se reconnaissant.

C'était, en effet, Monval, Marthe et leur mère, qu'André venait disputer à la mort !

André devint très pâle et son cœur se serra ; mais la vue de celle qu'il aimait lui rendit tout son courage.

— Vite ! dit-il brièvement. Nous n'avons pas un instant à perdre !

Il disait vrai. L'eau commençait à leur mouiller les genoux. Vivement, il attacha Mme Monval sous les épaules et tira par trois fois sur la corde. Aussitôt vingt bras vigoureux la halèrent et ramenèrent sur la falaise le corps inanimé de la pauvre dame.

En bas, l'eau montait toujours. André avait saisi Marthe dans ses bras et la serrait avec force contre sa poitrine, pour qu'elle ne fût pas emportée par les vagues,[2] dont l'écume commençait à les inonder.

La pauvre enfant ne songeait guère à se défendre contre l'étreinte passionnée dans laquelle elle se sentait enlacée.

Pour ne pas voir le danger, elle avait renversé sur l'épaule d'André son adorable visage et tournait vers lui ses regards, à la fois pénétrés d'amour et de reconnaissance.

Fort heureusement la corde redescendit.

André y attacha la jeune fille.

— Tenez-vous bien des deux mains et surtout ne lâchez pas prise ! [1] recommanda-t-il d'une voix tremblante.

Sur un nouveau signal, on hala sur la corde et Marthe parvint toute meurtrie sur la falaise.

Restait Henri, plus épouvanté que jamais, car il était dans l'eau jusqu'à la ceinture et ne savait pas nager. Pour ne pas être englouti, il se cramponnait à son sauveur de toutes les forces du désespoir.[2]

Pour la troisième fois, la corde redescendit, remonta, et Monval foula bientôt cet humble plancher des vaches,[3] qu'il croyait bien ne revoir jamais.

Quant à André, la marée le gagnait avec une telle rapidité qu'il fut obligé de se jeter à la nage et de se maintenir à distance, pour ne pas être broyé sur les rochers, jusqu'à ce qu'on lui eût renvoyé la corde libératrice.

Le dernier, il atteignit le faîte,[4] salué par les acclamations enthousiastes des braves gens qui lui étaient venus en aide. Tant de courage, d'adresse et de présence d'esprit les avait émerveillés.

Mais lui, tout ruisselant d'écume, il s'avança vers Henri, tandis qu'un sourire railleur glissait sur ses lèvres.

— Eh bien ! lui dit-il. Trouves-tu que cela serve parfois à quelque chose un prix de gymnastique ?

— Ah ! cher ami ! s'écria Monval. Comment reconnaîtrons-nous jamais ?...

— Donnez-moi Marthe et je vous tiens quittes,[5] répondit André à demi voix.

— Quittes, quand tu fais quatre heureux à la fois ! répliqua Henri, en lui serrant vivement la main.

Non, c'est trop, mon cher André, c'est trop !

— Chut ! fit André en posant un doigt sur ses lèvres. Allons nous sécher d'abord à la maison. Ce soir, à dîner, nous en reparlerons ...

Trois semaines après, le mariage était célébré.

Prix de gymnastique est aujourd'hui l'un des plus gros négociants du Havre. Quant à Fort-en-Thème, il est son premier commis.

PAUL SAUNIÈRE.

VII.

LE PIN.

I.

LÀ-BAS, au pays cher que les Pyrénées bordent au sud comme une barrière de marbre bleu, presque toutes les maisons, invariablement tournées vers le soleil, ont près d'elles un arbre tutélaire,[1] tantôt figuier,[2] tantôt pin, tantôt chêne, qui pousse, vénéré, près de la porte, et qui, étendant ses lourdes branches sur le toit, semble un grand être de protection gardant la maisonnée[3] des influences néfastes et des esprits pernicieux qui grouillent,[4] au dire des paysans pensifs, dans les nappes mystérieuses de l'air.

Devant une de ces maisons blanches, qu'habite un laboureur simple nommé Luc Laborde, c'est un pin parasol immense qui verdoie et qui, se haussant tout d'un jet jusqu'à une altitude de vingt-cinq mètres au-dessus du sol, éploie[5] majestueusement, sous les nuages, l'ombrelle énorme de ses ramures,[6] comme une gigantesque fleur d'hortensia.

Le pin a donné son nom à la maison. Et la demeure des Laborde a reçu l'enseigne : *Au Parasol.* On le voit de tous les points de la commune, et les grands oiseaux qui émigrent en automne daignent parfois faire halte sur lui, car ils se savent en sûreté sur cet arbre hautain dont les branches planent[7] si loin des hommes.

Et le Pin a porté bonheur[1] à la maison. Luc Laborde, le jeune héritier encore célibataire, est presque riche; ses champs sont prospères, ses greniers[2] lourds de moissons, ses bestiaux dociles et gras, et jamais, dans sa demeure, aucune maladie contagieuse n'a pénétré, grâce à la vigilance patriarcale du Pin, dont les branches purificatrices, incessamment, répandent dans les airs de vagues brassées[3] de parfums.

II.

— Tu as là un fameux arbre ! lui dit un jour Cazade, le charpentier nouvellement installé dans la maison voisine. Je t'en donne cent francs.

Il n'était pas du pays, cet homme. Il parlait français.[4] Venu d'une ville lointaine, il ignorait le respect qu'on doit à l'arbre gardien de la maison.

Luc lui pardonna.

III.

— C'est insupportable ! vint lui dire le même charpentier, un an plus tard. Ton pin fait de l'ombre sur mon verger. Tous les pommiers que j'y plante meurent. De plus, les racines de cet arbre ridicule renversent le mur de clôture. Je te préviens, mon garçon, que si tu ne veux pas me le vendre, j'y flanque le feu !

Luc retroussa ses manches, cracha énergiquement dans ses mains, à la manière gascone, et s'apprêta à remettre chez lui, à tour de bras,[5] ce voisin blasphémateur.

Il allait l'abîmer sérieusement, quand une voix très fâchée, — oh ! une voix qui entrait quand même dans les oreilles d'une façon si onctueuse ![6] — cria tout à coup :

— Au secours ! à l'assassin ! il tue mon père !

C'est d'une jeune fille toute rouge et toute courroucée [1] que partait cette voix de flûte.

Et le paysan s'arrêta désarmé, par ces exclamations de Mamzelle Louise Cazade, par ces petits cris qui semblaient roses et qui, dans son ouïe habituée au beuglement [2] des bœufs, faisaient une étrange sensation de paroles sucrées et quasiment [3] à la vanille.

IV.

Un soir de printemps. Le pin-parasol offre à la brise les pousses neuves de ses ramures, pousses si tendres, si menues, qu'on dirait de petits doigtelets [4] verts, essayant d'attraper au vol les rayons de soleil. Et la brise sans doute, se sent fort chatouillée par tous ces doigts végétaux, car elle chansonne, au haut du pin, un air joyeux comme un ronron de chatte,[5] un air spécial que le vent ne chante jamais dans les autres arbres et dont sont pleines encore les oreilles des Landais [6] exilés dans les villes.

Or, sous le pin, voici qu'une forme de femme, ramasse, au soleil couché, quelques brindilles [7] sèches, furtivement, pour allumer le feu sans doute.

En bon propriétaire, Luc alla s'enquérir.

La femme trembla toute quand elle le vit arriver.

—Je... je vous demande pardon, balbutia-t-elle. C'était pour... Je vais vous remettre.

C'était la fille du charpentier, cette demoiselle Louise. Elle croyait ne pas être vue sans doute. Et alors elle s'était permis, le feu ne pouvant jamais prendre chez elle. "Voilà, Monsieur!" ajouta-t-elle, toute rouge encore, en offrant le contenu de son tablier.[8]

Luc sentit quelque chose d'étrange se passer dans sa poi-

trine. Les yeux de cette demoiselle luisaient comme deux étoiles levantes.[1]

— Oh ! gardez donc ! dit-il généreusement. Et si vous en voulez encore, tenez, tenez !...

Il se courba, lui aussi, il se courba, et, laborieusement, il ramassa des brindilles, beaucoup de brindilles, qu'il alla déposer en soufflant comme un fauve, dans le tablier de la voisine.

— Tenez, mademoiselle, tenez !

Mais il tressaillit soudain. Un doigt, un doigt d'elle l'avait touché, — oh ! par mégarde ! — là, sur la paume de sa main. Et alors, tandis que le pin narquois,[2] qui avait ménagé cette rencontre, fredonnait [3] dans la nuit un vague air goguenard,[4] Luc s'enfuit sans rien dire, comme s'il avait été touché par un fer rouge.

V.

Naturellement, quelques jours après, l'arbre malin les vit se rencontrer sous lui, moins sauvages et plus convenables. Même un soir où le soleil mourant faisait rougir [5] la cime du vieux pin comme sous un baiser astral, Luc, qui était un gars solide, en somme, osa dire à Mlle Louise, qui était fort jolie après tout :

— Je vous aime, mademoiselle.

Et cela en français, avec un accent épouvantable,[6] mais avec une telle conviction !

Bref, par-devant le charpentier, l'oreille basse et le béret [7] dans les mains, Luc formula un dimanche matin, — le pin chantait un vague *Magnificat*, — une demande en mariage dans les règles.

— Comment donc ! Mais j'en suis très heureux, mon brave ! répondit le voisin réconcilié, qui connaissait du reste la fortune de Luc.

Puis, tout bas, a l'oreille, avec un clignement d'yeux, — c'était une gageure,[1] sans doute :

— Mais, tu sais, à une condition : tu vas me laisser couper ce grand nigaud de pin !

VI.

Luc refusa. Le charpentier s'entêta à exiger cette condition absurde. Luc tint bon.[2] Et pourtant, il l'aimait bien, cette demoiselle Louise. Mais laisser abattre le pin, le vrai père de leur amour ! jamais !

— Certes, une lâcheté[3] envers un homme, pensait-il, ça n'a pas d'importance. Mais envers un arbre !...

Il avait des idées à lui.

Et, pendant huit jours, il fit fête au pin et il entoura son pied grandiose d'une crinoline nouvelle, pour que les charretiers en passant ne l'éraflassent[4] point.

O bon pin ! Un ancêtre[5] l'avait planté, il y a des centaines d'années. Et le père du père de Luc l'avait vu, l'avait soigné, l'avait protégé avec tendresse, comme lui-même l'avait regardé aussi, avec orgueil, élever plus haut que les arbres des autres maisons sa tête ambitieuse et souveraine. Et ensuite, depuis quelques ans, un essaim d'abeilles[6] avait élu domicile dans une cavité de son tronc vénérable. Et l'arbre honoré des abeilles est un arbre sacré. Non, jamais !

D'ailleurs, Luc savait à quoi s'en tenir.[7] Il redoutait le pin. Il avait encore des idées originales à ce propos. Ne connaissait-il pas la légende ? Une fois, un aïeul, un Laborde, avait voulu l'abattre ce pin.[8] Il lui avait porté des coups de cognée, sur une racine renflée et large comme un gros orteil. Et, aussitôt, un bœuf, devenu subitement furieux, s'était rué[9] sur cet ancêtre. Et celui-ci avait eu hâte de grimper sur l'arbre, pour n'être pas assommé. Oui, il savait se venger, le

pin. Et, certes, il écraserait la maison dans sa chute, si jamais quelque damné Laborde s'avisait de porter sur lui une main sacrilège.

VII.

— Ha ! il est impayable ! [1] ricana le charpentier, lorsque Luc vint lui confier toutes ces superstitions.

Et il ajouta, dédaigneux :

— Mais, mon cher, à aucune condition, maintenant, je ne voudrais vous donner ma fille. Vous êtes par trop nigaud !

VIII.

Luc sentit claquer ses mâchoires.[2] Il s'en retourna. Et un jour, il vit un jeune homme rival [3] entrer, le béret bas, lui aussi, chez le père de Louise.

— Dieu vivant ! il va demander sa main ! s'écria Luc.

Et il regarda le Pin avec des yeux farouches.

Louise parfois, le soir, quand le vent balbutiait des choses tendres, là-haut, dans le branchage menu de l'arbre parasol, Louise, pensive et pâle, regardait ineffablement vers Luc.

Non ! Luc ne regardait que le Pin patriarcal, et il rentrait chez lui en grelottant,[4] comme si la neige lui était tombée dans le cœur.

Il ne dormait plus. Il maigrissait.[5] Les terres mal cultivées ne donnaient que des moissons mesquines.[6]

Le jeune homme rival allait toujours chez le charpentier. Un jour, Luc se dit :

— Si c'était vrai, pourtant, que je ne sois qu'un nigaud !

Il maigrit encore. Il devint brutal. Il disait des paroles rudes aux bœufs. Quand la voix de Louise arrivait à son oreille, il tressautait [7] comme s'il avait entendu tonner le canon.

Une nuit, en veillant, il entendit pleurer Louise dans le verger. Une autre fois, — oh ! très bien, — il y entendit le bruit d'un baiser.

— Ah ! l'autre jeune homme qui sort !

Luc bondit. Il avait les yeux hors de la tête. Il soufflait comme un mistral.[1]

— Voilà ! dit-il en courant chez le charpentier ; coupez-le, si vous voulez ! je vous le donne !

Et il s'affaissa sur une chaise.

IX.

Il n'était pas trop tard. Et Louise pleura de joie. Oui, elle serait madame Luc Laborde. Luc aussi pleura.

Le Pin ? On l'abattit quelques jours après. Ce fut le charpentier Cazade qui dirigea la besogne. Quatre grandes cordes furent attachées au sommet de l'arbre, et deux hommes, les bras nus, le col déboutonné, le souffle tempêtueux, l'attaquèrent horriblement, en acharnant[2] sur lui leurs larges cognées de fer, lancées en cadence.

Luc trembla. Il se tint à cent pas de l'arbre. Et il regarda l'assassinat monstrueux. Il sauta à chaque coup de hache, comme si l'on frappait dans sa chair. L'arbre se tenait toujours droit. Il frissonnait à peine. Et les morceaux de bois qui jaillissaient de ses flancs ouverts, partaient jaunes, partaient saignants, en répandant sur ses meurtriers leur vivifiante odeur résineuse.

Une heure, deux heures, trois heures, les cognées mordirent.[3] L'arbre résistait toujours. Luc, à le voir,[4] suait à grosses gouttes. Oui, il avait vu mourir son père et son grand-père, et un de ses oncles, jamais il n'avait ressenti angoisse semblable.

Tout à coup, l'arbre se plaignit.[1] Ce fut une clameur confuse d'abord et brève, et presque insaisissable. Mais, progressivement, elle s'allongea, se renforça, devint lugubre, fit frissonner d'épouvante. Oh ! l'arbre qui criait ! Luc se boucha les oreilles.[2] Il criait, et, à chaque coup, toute sa masse avait un sursaut funèbre, comme un halètement[3] de mourant. Il criait, il râlait, il penchait déjà.

— Fuyez, fuyez ! clama Luc. Il va nous broyer tous !

Et il courut, courut instinctivement, ayant peur que l'arbre dans sa chute n'allongeât ses branches forcenées comme des pattes élastiques, et n'écrasât dans une étreinte suprême,[4] tous les pygmées[5] qui le trahissaient, qui l'attaquaient, qui le tuaient. Il courut...

Une longue plainte tout à coup, une plainte dans laquelle on crut entendre l'arrachement d'une âme végétale. Et Luc, terrifié, vit, là-bas, le Pin vaincu fléchir sur sa base, fléchir, et, gigantesquement,[6] en faisant un grand vent de ses branches éperdues, s'abattre, vertigineux, avec un fracas d'ossatures brisées.[7]

— Eh bien, naïf ! lança le charpentier dans un gros rire, tu vois bien qu'il ne s'est pas vengé !

Et Luc constata avec stupéfaction que la maison et les habitants vivaient encore.

X.

Et le jour de la noce, — le Pin gisait, les branches rousses le tronc inerte, — aucune catastrophe ne survint non plus.

Et, un an plus tard, quand Luc se trouva père d'une belle poupée rose, dont les regards ingénus semblaient lui faire éclore des étoiles dans le cœur, le cadavre du Pin, — qui séchait dans le chantier[8] du beau-père, — n'intervint pas davantage.

Mais trois ans après, — de puissantes scies avaient découpé le vieil arbre en bonnes poutrelles embaumées,[1] — un bruit étrange courut soudain.[2]

Un Espagnol avait apporté le choléra dans le pays. Il y avait déjà trois victimes dans le village.

Luc sentit une sueur d'effroi dans ses cheveux. Où est-il, l'arbre de protection, l'arbre qui chassait, de ses ramées miséricordieuses, les miasmes malfaisants du ciel?

Un autre cholérique tout près de la maison! Luc frissonna.

— Mon Dieu, balbutia-t-il, gardez-nous du Pin!

Une inspiration; il courut chez son beau-père.[3]

Donnez-m'en quelques planches, je veux m'en faire un lit; il nous protégera!

— Je n'en ai plus! répondit le charpentier. Tiens, vois ce qui me reste.

Luc vit quelques morceaux de bois blanc, avec lesquels Cazade fabriquait une espèce de boîte longue.

— Et vous en faites?... demanda Luc très pâle.

— Tu vois bien: un cercueil.[4]

Luc poussa un grand cri.

XI.

Vingt-quatre heures après, on mettait le dernier Laborde dans cette boîte.

— Le choléra, dit le médecin.

Mais on n'en a rien cru, là-bas, dans le pays cher que les Pyrénées bordent au sud, comme une barrière de marbre bleu.

JEAN RAMEAU.

VIII.

LA MAISON-BLEUE.

VOICI l'histoire, telle que mon oncle Jean, que nous venons de perdre, me l'a si souvent racontée :

— Tu sais, me disait-il, que mes affaires m'appelaient toujours aux quatre coins de France.[1] J'avais remarqué, dans un de mes voyages, près d'une petite gare[2] perdue aux environs de Dijon,[3] et qu'on appelle Blaisy-Bas, une maisonnette d'aspect assez bizarre, et de couleur plus bizarre encore.

Elle était bleue, d'un bleu pâle, encore pâli par les pluies et par les neiges, et qui, peu à peu, avait fini par se fondre dans la grisaille[4] du toit et des persiennes.

La première fois que je la remarquai, — il y a bien quarante ans de cela, — c'était à un arrêt du train express. Dans le petit jardin de devant,[5] une fillette jouait à la poupée, une enfant de dix ans environ toute blonde et rose, avec une fraîche petite robe de printemps, un ruban bleu dans les cheveux, jolie, jolie !... Je n'étais pas content, ce matin-là ; les affaires n'avaient pas marché,[6] et je rentrais à Paris, triste, préoccupé... Cette vision rapide, dans ce jardinet, me reposa. Etait-ce la belle journée, le charme de cette petite fille, et ce beau paysage que j'avais sous les yeux ? Je me disais : "Doit-on être heureux de vivre ici !'[7]... Pas de chagrin, pas d'ennuis ! " et j'enviais la fillette, son insouciance et sa gaieté d'enfant.

Mais le train se remettait en marche ; au même instant d'ailleurs une des fenêtres de la maison s'était ouverte :

— Laurine !... avait crié une voix...

Et la petite fille était rentrée... Laurine ! ce nom me parut joli, et, une heure après, dans le désœuvrement[1] de la route, j'y pensais encore, et je revoyais l'enfant, la poupée, le jardin, la Maison-Bleue... Puis tout cela se brouilla, s'effaça et se perdit dans ma tête, d'autant plus que de longtemps je n'eus pas affaire de ce côté-là. Je faisais plutôt le Nord de la France ou l'Est, tantôt Lille,[2] tantôt Nancy,[3] et, tu comprends, j'avais bien d'autres sujets en tête. Une dizaine d'années se passèrent ainsi, puis, un beau jour, je repartis pour Marseille,[4] et, au retour, mes vieux souvenirs m'étant revenus, je pris l'express du soir pour passer à Blaisy-Bas dans la matinée[5]... Elle était toujours là, la Maison-Bleue, d'un bleu bien fané,[6] à présent, et, autant qu'il me sembla, un peu moins soignée, moins bien entretenue... Mais dans le jardin, une grande jeune fille était assise, toute blonde, un ruban rose dans les cheveux... C'était Laurine ; je la reconnus[7] tout de suite ; près d'elle, un beau jeune homme très prévenant,[8] très empressé, son fiancé sans doute, et autour d'eux, ce même calme souriant, cette paix du cœur.

J'étais positivement tout heureux, tout ému moi-même, et quand de nouveau, le train s'ébranla, je me mis à la portière,[9] et, agitant la main, saluant de la tête :

— Au revoir, mademoiselle Laurine ! ... m'écriai-je ...

La jeune fille me regarda, tout étonnée ; puis le jeune homme. Ils partirent d'un éclat de rire,[10] et je les vis, toujours à ma portière, qui me saluaient aussi, qui agitaient leurs mouchoirs ... J'étais ravi !

Des années encore, puis des années se passèrent. J'étais presque toujours sur la ligne de Marseille, mais pressé, très

affairé ; à chaque voyage, j'étais forcé, pour gagner une heure ou deux, de prendre le rapide qui passe la nuit, sans s'arrêter, devant Blaisy-Bas. Un jour, enfin, moins pressé, je repris l'express du soir, celui qui s'arrête le matin à Blaisy-Bas. Combien d'années s'étaient passées depuis la petite scène du jardin, le jour où j'avais vu Laurine avec son fiancé ? Douze ans, quinze peut-être ; je ne savais plus …

Quand le train, cette fois, s'arrêta devant la petite gare, il n'y avait, dans le jardin, qu'un petit garçon tout ébouriffé [1] qui jouait avec un gros chien, étendu sur l'herbe … Est-ce que je ne verrais pas Laurine ? … J'en étais déjà tout triste, quand le petit garçon se mit à crier :

— Maman ! … maman ! … le chemin de fer ! …

Alors une dame sortit de la maison … C'était elle, évidemment ! un peu grossie, moins blonde, mais, tout de suite, néanmoins, je la reconnus, et, en la regardant, tout attendri, discrètement, je portai la main à mon chapeau [2] … Elle répondit à mon salut, un peu surprise … Elle était bien toujours la même, aimable et simple comme sa propre vie … En repartant, pour marquer encore mon passage d'un petit souvenir, je jetai à l'enfant, dans le jardin, une orange qui courut sur le gazon, poursuivie par le gros chien …

Ce fut alors, l'époque la plus aventureuse de ma vie. C'est peu de temps après que je fis mon grand voyage de Turquie, si mouvementé, si plein de péripéties,[3] qu'aujourd'hui encore, après tant d'années, il me semble parler d'un rêve. En ai-je traversé des hauts et des bas [4] avant de faire ma petite fortune ! C'est là-bas, tu le sais, que j'ai fait naufrage dans la Mer Noire … Tu dois imaginer, si avec l'existence que je menais alors, j'avais plus jamais pensé à Blaisy-Bas, ni à la Maison-Bleue … Eh bien ! sur ce navire qui sombrait, à cette heure sinistre [5] où je n'étais séparé de la mort que par une

planche, c'est encore ce souvenir qui me traversa la pensée, net et précis, comme au premier jour ... Je me disais : "Mon pauvre Jean, voilà qui t'apprendra à courir le monde ;[1] si tu avais voulu vivre tranquille, toi aussi, comme ton amie Laurine, dans quelque Maison-Bleue, sous le soleil de Bourgogne, ces choses-là ne t'arriveraient pas ! "

J'en réchappai cependant, et je vous ai souvent raconté comment ; tu sais bien, ce brick hollandais qui passa après deux jours, quand j'étais à bout de forces, presque un miracle, quoi ! ... Au bout de quinze ou vingt ans, — à mon âge, vois-tu, on perd les dates exactes, — je rentrai en France, et, après quelques jours passés à Marseille, je pris, pour la dernière fois, par exemple, le train de Paris. Je n'ai jamais été bien ambitieux, et le peu d'argent que je rapportais [2] suffisait à mes vieux jours ; c'était donc mon dernier voyage, la fin de toutes mes aventures.

A onze heures du matin, nous arrivâmes à Blaisy-Bas. Peux-tu me croire? mon cœur battait à se rompre,[3] et je l'avoue, je n'étais pas aussi ému, quelques heures après, en retrouvant ma propre famille ...

Près de la gare, la Maison-Bleue se profilait toujours au soleil ... Par un choc en retour [4] assez singulier, je pensais tout de suite, en la voyant, à mon naufrage dans la Mer Noire ... Elle devait être ainsi, ce jour-là, toujours aussi indifférente et calme, tandis que là-bas, à mon heure dernière, je pensais à elle ... Mais le train venait de s'arrêter juste en face, et je voyais, dans le jardin, sous la tonnelle,[5] entourée d'enfants, de petits enfants, une femme âgée, pas encore tout à fait une vieille sous ses bandeaux argentés,[6] avec son long bonnet.

C'était Laurine ! ... Personne ne l'aurait reconnue, mais moi ! ... Pas une minute, je ne m'y trompais, et, dans un

éclair, je la revis tout enfant, jouant à la poupée, puis jeune fille, puis femme, et maintenant grand'mère, toujours différente et se ressemblant toujours ! [1]

J'éprouvais, cette fois, comme un amer regret de m'éloigner. Je songeais que je ne repasserais plus par ici, et je voulais m'arrêter un peu, parler au moins une fois à cette vieille amie de quarante ans que je ne connaissais pas ... Le hasard me servit à souhait : [2] un léger accident était survenu à la machine ; on nous prévint [3] que nous en avions pour une heure, au moins, à attendre ... Cela me décida.

Je m'avançai, presque en tremblant, vers la grille. Je te dis, jamais je n'ai été aussi ému. Je n'étais pas un timide, cependant, et je venais d'en voir de rudes,[4] en Turquie ! ... Enfin ! ... je sonnai. Le jardinier vint m'ouvrir ; je lui dis que je voulais parler à la dame âgée, là-bas, sous la tonnelle... Il me fit entrer, alla prévenir la dame et elle arriva ...

La minute d'après, Laurine était près de moi et je ne savais plus que lui dire. C'est elle qui rompit le silence :

— Qu'est-ce qui me vaut, monsieur, l'honneur de votre visite ? [5]

Timidement, je demandai :

— Vous ne me reconnaissez pas ? ...

— Mais, non, monsieur ...

— Ah ! bien moi, je vous reconnais bien, allez ! ... Pensez donc ! ... Il y a si longtemps que je vous connais ! ... Je vous ai vue tout enfant jouer à la poupée dans ce jardin ; je suis le monsieur, vous savez bien, qui vous ai dit bonjour de la portière, quand vous étiez fiancée, et puis, un peu plus tard, bien plus tard, qui ai jeté l'orange au petit ...

La bonne dame me regardait tout effarée ; [6] elle avait d'abord reculé de quelques pas, me prenant sans doute pour

un fou, puis, rassurée ensuite par ma bonne figure de vieux, elle m'avait répondu tout doucement :

— Vous faites certainement erreur, monsieur ; il y a tout au plus [1] un an que ma famille et moi nous sommes installés à la Maison-Bleue.

Je restai saisi :

— Vous ... n'êtes ... pas ... Lau ... ri ... ne?

— Laurine? ... Je ne sais ce que vous voulez dire,[2] monsieur ; nous n'avons ici personne de ce nom-là ! ...

Il me semblait que je rêvais. Comme elle allait s'éloigner :

— Pardonnez-moi, madame, lui dis-je ... Encore une question ... Qui donc habitait ici avant vous? ...

— Avant nous? ... Un vieux monsieur, garçon ... Il y est resté dix ans ...

Et saluant cérémonieusement, elle me reconduisit jusqu'à la grille, et la referma. Je me trouvai tout ahuri,[3] dans les petites ruelles [4] de Blaisy-Bas, le cœur serré [5] comme après un malheur ... Je voulais savoir pourtant, m'informer ... Bien sûr, il y avait là quelque incroyable malentendu, un hasard étrange.

Je questionnai le chef de gare. Il ne savait rien, étant nouveau dans le pays, mais il m'adressa à un vieux bonhomme,[6] le plus ancien du village, qui demeurait, justement près de la gare, en face de la Maison-Bleue.

Il ramassa ses souvenirs :

— Laurine... voyons, Laurine... Je ne me souviens pas...

— Mais la dame que j'ai vue là, m'écriai-je, dans le jardin, il y a une quinzaine d'années, un peu forte, les cheveux blonds châtains, avec un petit enfant et un gros chien...

— Ah ! fit-il, avec un gros chien, attendez donc, avec un gros chien... Mais oui, c'était la femme du contrôleur,[7] une Mâconnaise,[8] Mme Gilamet. Mais elle ne s'appelait pas

Laurine. Je m'en souviens bien, j'étais tout le temps chez eux. Elle s'appelait Françoise.

J'étais anéanti [1]...

— Mais, voyons, monsieur, rappelez-vous bien... Et plus loin encore, une dizaine d'années auparavant, une jeune fille, blonde aussi, grande, avec un ruban bleu dans les cheveux qui était là, avec un jeune homme brun, son fiancé sûrement...

Le vieux cherchait, cherchait... A la fin, il appela sa femme, petite vieille aux yeux vifs, à l'allure dégourdie,[2] qui semblait avoir bonne mémoire. On la mit au courant [3]...

— Hé ! c'était Mlle Stéphanie, la fille de l'entrepreneur [4]... une grande fille avec un ruban... Certainement que c'était elle !... Elle a épousé un marchand de Dijon, la pauvre ! et ils se sont séparés. Elle est là-haut, à Sombernon, chez ses parents, bien malheureuse...

Je sentais ma tête s'en aller [5]... Et l'heure pressait, et le train allait partir [6]...

— Mais Laurine !... m'écriai-je ; mais Laurine !... Je l'ai vue, pourtant, toute petite, j'ai entendu son nom... Il me semble que je la vois encore, jouant à la poupée dans le jardin.

— Hé ! monsieur, fit encore la vieille, il fallait donc le dire tout de suite [7]... Vous parlez d'une femme, et puis d'une jeune fille... une petite fille, à la bonne heure !... Oui, oui, je me rappelle... On a encore toute sa tête,[8] fit-elle avec orgueil... Laurine, c'est bien cela... mais comme il y a longtemps, mon bon monsieur, vous parlez au moins de quarante ans ! [9]... Une petite blondinette, la fille du pharmacien... C'étaient des parents à nous... Nous l'avons perdue, hélas ! comme elle finissait ses dix ans,[10] la pauvre petite, en telle année, au mois de mai !...

A dix ans, en telle année, au mois de mai ! Juste l'année,

juste le mois où, pour la première fois, j'avais remarqué la Maison-Bleue, quelques jours à peine après mon passage... Et moi qui, durant plus de quarante ans, l'avais suivie dans la vie !...

A cet endroit de son récit, toujours mon oncle Jean devenait tout triste... Il passait, à deux ou trois reprises, la main sur son front, et, lentement, il me disait :

— Vois-tu, mon garçon, elle n'a l'air de rien, mon histoire [1]... C'est pourtant là toute l'existence !... Pour vivre heureux avec nos chimères, il ne faut jamais les approfondir, il ne faut pas trop ouvrir les yeux, ni trop descendre au fond des choses !...

EMMANUEL ARÈNE.

IX.

FLEUR-DE-PÊCHER.

J'ÉTAIS à Damas[1] depuis deux mois, et je commençais à trouver les journées longues.

J'accueillis donc avec un véritable enthousiasme la proposition d'une promenade hors des murs, que me fit entre deux cigarettes de Latakié,[2] le comte Jean Imérieff, un des plus aimables compagnons de voyage que le ciel m'ait permis de rencontrer sur *ma* route, ou plutôt sur *mes* routes.

— Et où allons-nous, mon cher comte?

— Pas très loin d'ici, à une demi-lieue de la ville, à la source du Derviche, sous les platanes de Saint-Paul.[3]

— Va pour Saint-Paul et pour le Derviche, pour les platanes et pour la source !...mais qu'irons-nous faire là?

— Voir un cheval.

— J'en ai tant vu, depuis six mois !

— Pas comme celui que je vous montrerai ! Ce cheval, ou plutôt cette jument, est aussi célèbre aujourd'hui en Orient que celle qui porta jadis Mahomet et le Coran. Elle appartient à l'histoire, et elle appartiendra bientôt à la légende. Son maître est un de ces chefs de bandes insoumis, qui règnent sur les frontières de l'empire ottoman, qui pillent les caravanes, rançonnent les voyageurs, vivent de maraude, et méritent, depuis leur plus tendre enfance, la justice sommaire que ferait d'eux le cimeterre du bourreau

turc. Mais sa jument n'en est pas moins belle, et elle passe pour la plus intrépide *buveuse d'air* qu'il y ait dans tout l'Yrak. Vous savez que l'Yrak est la région située entre Bagdad et Bassora,[1] sur les rives de l'Euphrate,[2] qu'elle abonde en pâturages, et qu'elle est la patrie des premiers chevaux du monde.

La réputation de cette merveilleuse créature est venue jusqu'ici, et le prince Kurieff, qui est assez bien en cour près du maître, brûle du désir[3] de la ramener en Russie, pour nos haras. Il y a déjà fort longtemps que les négociations ont été entamées à ce sujet. Elles n'avaient pas abouti, jusqu'à ce jour ; mais un petit juif rusé, entremetteur de toutes sortes d'affaires,[4] qui serait capable de vendre Constantinople au czar et Pétersbourg au sultan, est venu ce matin annoncer au prince que le marché était conclu. La jument est à lui pour quatre-vingt mille francs,[5] payables en or, et la livraison doit avoir lieu demain matin. Donnant, donnant ! On payera rubis sur l'ongle ;[6] pas d'argent, pas de cheval !

Le prince a naturellement accepté, bien qu'à vrai dire ce prix puisse[7] paraître un peu exagéré ; mais vous savez qu'en Orient, au rebours de ce qui a lieu chez nous, les juments se vendent beaucoup plus cher que les chevaux. Mais le cheik[8] Ismaïl, par un caprice que l'on pardonnerait à peine à une jolie femme, a exigé au dernier moment que toutes les pièces qu'on lui donnera soient à l'effigie de Sélim-le-Magnifique,[9] celui de tous les sultans qui passe pour avoir fabriqué la plus belle monnaie d'or. Comme les Turcs ne se livrent point aussi souvent que les nations civilisées à ces altérations de leurs types, que l'on déguise plus ou moins habilement sous le titre de *refonte des monnaies*,[10] la chose a pu être difficile, mais elle n'était pas impossible, et elle est

faite aujourd'hui ! Seulement cette prétention nouvelle a mis deux ou trois banquiers sur les dents.[1] Enfin la somme a été parfaite hier même, chez le prince. On a aussitôt envoyé un courrier à la recherche d'Ismaïl — c'est le propriétaire de la jument, — et il viendra demain livrer et toucher.[2] Seulement, vous comprenez que la chose ne laisse point que d'avoir fait quelque bruit dans le monde. Damas[3] est aussi *petite ville*[4] que Pétersbourg, Vienne et Paris. Tout se sait ici : Ismaïl est un personnage dont il a été très souvent question à Damas ; on n'a point appris sans quelque émotion qu'il devait honorer la petite fête de sa présence ; tout le monde[5] voudra le voir ; il y aura foule sous les platanes. Il ne viendra point sans une suite nombreuse ; car le personnage est assez vain de sa nature. De Damas, on ira là, comme en partie de plaisir. Ce sera la rencontre du désert et de la ville. L'originalité des costumes, la diversité des types, la fameuse jument en question, tout contribuera à faire de cette réunion quelque chose de véritablement exceptionnel, et que, pour mon compte, je crois de nature à intéresser un voyageur. Voulez-vous encore être de la partie ?

— Plus que jamais !

— Le rendez-vous est fixé devant la porte du prince, à quelques pas de la mosquée de Saint-Jacques, à neuf heures du matin. Je vous présenterai à mon boyard,[6] et vous serez du cortège officiel. A demain !

Je vous laisse à penser si je fus exact au rendez-vous. En moins de cinq minutes, toute la petite colonie européenne se trouva réunie devant la maison du prince. J'ai rarement vu une plus belle réunion de chevaux d'Orient. Peut-être les harnachements étaient-ils un peu disparates ; il y avait là des selles du Caire, reconnaissables à leurs hauts trousse-

quins;[1] des selles françaises carrées et larges: des selles anglaises, grandes à peine comme les deux mains. A la guerre comme à la guerre ![2]

A neuf heures précises, après avoir adressé au prince nos plus vives félicitations, pour un marché si habilement conclu, nous nous mîmes[3] en marche.

La route qui conduit de Damas à la source du Derviche était déjà encombrée d'une foule de curieux. Tout le monde voulait voir une jument que l'on payait si cher. Les Turcs, dont quelques-uns possédaient eux-mêmes de fort beaux chevaux, s'étaient bien gardés, en pareil jour, de les laisser à l'écurie,[4] et le fils du gouverneur paradait sur un étalon du *Nedji*,[5] noir comme l'ébène, avec une seule petite étoile au front, qui, certes, eût fait retourner plus d'une tête sur la rive droite de notre *Lac* parisien. Les riches banquiers, alourdis par les travaux sédentaires du bureau, surchargeaient de leur ventre obèse de petits ânes noirs, qui les portaient en gémissant, et de grandes et longues voitures basses, attelées de quatre bœufs, comme les chars qui portaient dans Paris les rois fainéants,[6] voituraient des troupes de femmes, entourées des longs plis de leurs *féredjés*[7] jaunes, bleus, orange ou vert pâle, et dont on n'apercevait que le front blanc et les yeux qui brillaient comme des diamants noirs, à travers les trous du yasmak.[8]

Au bout d'une demi-heure, nous arrivâmes au lieu du rendez-vous.

Il eût été vraiment difficile de le mieux choisir. La source du Derviche s'échappait en bouillonnant du creux d'un petit rocher couvert de lentisques,[9] de caroubiers[10] et de cactus. Les platanes qui portent le nom de Saint-Paul, en souvenir de la chute du grand homme, qui tomba persécuteur pour se relever apôtre, sont d'admirables arbres, vingt fois cente-

naires, étendant au loin leurs bras robustes et pouvant abriter tout un peuple sous leur large feuillage.

Déjà les cafetiers, les marchands de sorbets[1] et de limonade, les jeunes garçons qui vendent aux femmes et aux enfants des pâtisseries, des fruits et des confitures, venaient de s'établir à l'ombre avec leurs boutiques[2] bien garnies et leurs petites échoppes.[3] Partout régnait cette animation émue qui accompagne dans les foules l'attente d'un événement sortant quelque peu de l'ordinaire.

Un peu en avant des platanes, on avait dressé pour le prince une petite tente, dont les draperies relevées laissaient voir au milieu une table recouverte d'un tapis, sur laquelle l'intendant allait compter les quatre-vingt mille francs, que deux *moujicks*,[4] en costume national, gardaient à vue, en posant la main sur le couvercle d'une petite cassette noire qui contenait les pièces d'or.

Le rendez-vous était fixé pour dix heures. A dix heures moins quelques minutes, nous aperçûmes un nuage de poussière s'élevant du côté de l'Orient.

Cette poussière marchait et venait à nous.

A cent cinquante ou deux cents pas de notre petit campement, la troupe, dont les pieds la soulevaient, fit halte tout à coup et bientôt nous pûmes distinguer les cavaliers d'Ismaïl, montés sur des chevaux de race qui, en apercevant les nôtres, secouèrent leurs têtes fines, et firent entendre des hennissements sonores comme les accents du clairon. Les hommes qui les montaient étaient vêtus de longs manteaux en poils de chameau, à *raies*[5] alternativement blanches et fauves, et coiffés du turban blanc, autour duquel une corde rattachait une sorte de voile aux vives couleurs, qui, après avoir caché à demi leur visage, flottait sur leurs épaules. Ils tenaient à la main de longues lances ornées d'une houppe

de soie, et un grand fusil cerclé d'argent, à la poignée[1] incrustée de nacre, battait sur leurs reins. Un homme monté sur un étalon à la robe gris truité,[2] qu'il maniait avec une adresse et une élégance incomparables, se détacha du groupe et vint à nous.

A l'exception de son turban qui était vert, il était tout vêtu de blanc. Son teint fortement basané[3] s'éclairait, en quelque sorte, du feu de deux yeux d'un noir d'enfer. Il ne portait, lui, ni lance, ni fusil; mais seulement, à sa ceinture, un petit poignard dont le fourreau était constellé de cabochons,[4] de rubis et d'émeraudes. Tout en lui annonçait le chef: le geste, la tenue et le regard.

En arrivant près de nous, Ismaïl, car c'était bien lui, mit lestement pied à terre,[5] fit sauter les rênes par-dessus la tête de son cheval, et les passa autour de sa jambe hors-montoire,[6] en murmurant à son oreille quelques mots que je n'entendis point.

Le cheval, à partir de ce moment, se tint immobile et muet, comme si la baguette d'un enchanteur l'eût changé en marbre tout à coup.[7]

Ismaïl promena sur nous son regard sombre, et attendit.

Le juif, qui lui avait servi d'intermédiaire dans la négociation qui touchait maintenant à sa fin, vint aussitôt prendre ses ordres. Il parlait également bien l'arabe et l'italien, et c'était lui qui devait servir d'interprète au Cheik et au prince.

Ismaïl lui dit quelques mots:

— Prince, fit aussitôt le juif, Ismaïl dit que sa jument est prête, et il demande si la somme promise est prête aussi.

Le prince n'eut pas besoin de prononcer une parole. Il se contenta de regarder ses *moujicks*. Ceux-ci ouvrirent la

cassette et commencèrent à compter leur or, dont les piles rutilantes[1] s'alignèrent bientôt sur la table.

Ismaïl, de son côté, s'était tourné vers ses hommes, et, au même instant, deux petits *mouckres*, — c'est le nom que l'on donne aux grooms orientaux, — s'approchèrent en conduisant par la bride, que chacun tenait d'une main, à trois pouces du mors,[2] une des plus ravissantes créatures à quatre pieds qu'eût jamais animée le souffle de la vie. Quand elle fut assez près de nous, pour qu'il nous fût possible d'apprécier toutes ses perfections, un murmure s'échappa de toutes les poitrines, les plus fanatiques applaudirent, et le prince, si maître qu'il fût de lui-même, en qualité d'ancien diplomate,[3] ne se défendit point d'un léger frémissement qui agita les muscles d'un visage impassible d'ordinaire.

— Voici *Fleur-de-Pêcher !* dit Ismaïl, en fixant sur le prince ses yeux noirs et perçants.

Ce nom poétique devait venir tout de suite à la pensée de quiconque contemplait le bel animal qui le portait. Sa robe fine, presque transparente, soyeuse[4] et douce comme le satin, blanche, et comme teintée de rose par-dessous, avait, en effet, la nuance suave, veloutée[5] et charmante de la jolie fleur à laquelle elle empruntait son nom. Cette couleur, à la fois indécise et exquise, semblait inviter la main en même temps qu'elle caressait le regard. Avant même d'avoir examiné les détails de la forme, on était, en quelque sorte, séduit par cette magie de la couleur.

Tous les amis du prince s'approchèrent, pour mieux admirer sa nouvelle conquête. Je fis comme eux.

Fleur-de-Pêcher avait une tête incomparablement belle : belle de lignes et d'expression. Son front était large et carré, et le développement du crâne entraînait cette brièveté relative du chef,[6] que l'on estime si fort dans les chevaux de

noble race. Le chanfrein,[1] légèrement concave, donnait une expression fière et superbe à ses narines, qui palpitaient et frémissaient avec une mobilité singulière. Ses lèvres paraissaient minces, et même un peu rétrécies, par comparaison avec les parties supérieures de la tête, et il n'était pas besoin d'avoir la main bien large pour emprisonner ses naseaux.[2] L'œil grand ouvert, largement fendu, était saillant et brillant: il rayonnait d'intelligence et d'audace. Une légère bande noire entourait, comme d'un cadre régulièrement dessiné,[3] le bord libre de ses paupières, ce qui donnait à son regard une douceur de gazelle. La tête tout entière était comme enlacée[4] dans le réseau des veines gonflées et larges, faisant saillie. Le col long, naturellement arqué, se rattachait au corps par une jointure irréprochable. La structure de l'épaule semblait une merveille. Le garrot[5] très élevé, l'omoplate inclinée révélaient la souplesse et la puissance des leviers qui donnent le mouvement et assuraient tout à la fois sa légèreté, son aisance et sa grâce. La jambe était fine et le pâturon[6] d'une obliquité qui frappait les connaisseurs, avec des tendons qui se détachaient nettement. La poitrine était vaste et profonde, le flanc court, la côte longue et arrondie, l'arrière-main[7] très ample. En un mot tout ce corps étoffé et compact semblait fait pour atteindre la double perfection que l'on peut demander à l'organisme du cheval: la force et la vitesse.

Les deux petits *mouckres* qui, sans doute, avaient reçu leurs instructions par avance, firent, à travers les groupes, une promenade au pas, pour donner à chacun le temps de voir et d'admirer.

Fleur-de-Pêcher était bonne princesse et se laissait regarder; mais, de temps en temps, un frisson passait sur sa peau délicate, et elle se secouait avec de petits mouvements

brusques qui ramenaient sa crinière ondoyante sur sa tête, qu'elle couvrait ainsi comme un flot de soie argentée.[1] Elle n'était point harnachée à la manière arabe ; elle n'avait sur ses reins puissants droits comme une table, qu'un petit tapis de velours rouge, mais elle portait toujours sa large bride, et, sur son poitrail,[2] une pierre verte, avec une inscription tirée du Coran et destinée à la préserver du mauvais œil[3] et de tous les maléfices[4] que les méchants esprits peuvent jeter aux chevaux.

Au-dessus de cette amulette,[5] un petit sac de cuir renfermait, inscrite sur parchemin, avec signatures des témoins, la généalogie de cette jument digne du prophète.[6]

Pendant que *Fleur-de-Pêcher* faisait ainsi sa promenade triomphale, le *roi du désert*,[7] lentement, froidement, comptait son or. Il y en eut pour assez longtemps, car il faisait les choses en conscience,[8] comme un homme qui entend ne pas être trompé. Nous autres, cependant, nous félicitions le prince ; les Turcs passaient doucement la main sur le col satiné de la jument ; quelques femmes lui envoyaient des baisers.

Les *mouckres*, quand ils eurent achevé leur promenade circulaire, vinrent reprendre la place où ils s'étaient arrêtés tout d'abord, à l'entrée de la petite tente. Ismaïl avait mis dans un pan de son vêtement[9] les pièces d'or, qui sonnaient à chacun de ses mouvements. Le palefrenier[10] du prince Kurieff, auquel son maître avait fait un signe de l'œil, s'était approché de la jument et se préparait à la prendre des mains des deux Arabes.

Le cheik, sans parler, fit un signe de la main, et, revenant vers son ancienne favorite, dont la tête intelligente et fine pouvait laisser croire qu'elle comprenait tout ce qui se passait autour d'elle, il la baisa doucement sur les deux yeux, et lui montrant la grosse somme qui faisait craquer les coutures

de son *machlah*,[1] et lui faisant sentir l'or, s'adressant à elle comme si elle eût pu l'entendre, d'une voix que l'émotion semblait gagner, et avec un regard qui s'attendrissait :

— Savais-tu, lui dit-il, que tu valais tout cela?

Fleur-de-Pêcher répondit par un hennissement presque imperceptible, et fixa sur son maître un regard qu'auraient pu, tant il était tendre, lui envier des yeux de femmes.[2]

— Eh ! bien, ajouta-t-il, pour moi tu vaux plus encore, ma Fleur, et je te garde.

Et, tout en parlant ainsi, avec un geste d'une incomparable grandeur, comme on n'en retrouve que chez ces peuples qui vivent encore près de la nature, et, pour ainsi parler, dans son sein, il rejeta l'or qui roula par terre, s'élança sur les reins de la jument et *Fleur-de-Pêcher* disparut avec lui dans un nuage de poussière, s'envolant vers les sables de Palmyre.[3]

LOUIS ÉNAULT.

X.

TORTILLON.

— VOILÀ Tortillon ! Voilà Tortillon ! répétèrent tout à coup des voix effarées [1] dans le village.

A ces cris, vingt paysannes [2] de tout âge se montrèrent, agitées, sur les seuils, puis on entendit le rappel des enfants :

— Bernard ! Claudine ! Allons, rentrez et vite !

— Prosper ! Eugène ! Tout de suite ici. — Et toi, Joseph, mauvais drôle, veux-tu venir ! — Attends, Rosalie, si j'y vais !

D'autres voix lançaient dix noms à toute volée : [3] Lucienne ! Coralie ! Pierre ! Charlotte ! Célestin ! Les pères ne disaient mot, mais ils tiraient copieusement les oreilles et plus d'un gamin braillait [4]...

Evidemment, il y avait quelque chose pour que le bourg,[5] tout à l'heure endormi, secouât aussi brusquement sa torpeur naturelle.

Tout à coup, en effet, on vit paraître au détour de la route, vers les premières maisons, un être funambulesque [6] et monstrueux. Ce n'était d'abord qu'un tas de loques multicolores qui se mouvait par saccades désespérées. Sous ce fouillis, on devinait des organes et des membres mal reliés entre eux. Les deux jambes, minces comme baguettes, choquaient par leur inégalité. Déjeté, le tronc s'inclinait à gauche, laissant à découvert une hanche qui s'aiguisait en promontoire,[7] tandis

que de l'autre côte surplombait[1] une épaule outrageusement chargée de gibbosités abruptes.[2]

Par un effort naturel, la tête, cherchant l'équilibre, se dressait sur la verticale de la hanche. Pas de ventre. Une autre bosse pour poitrine. Deux bras infinis, comme des tentacules,[3] avec lesquels le phénomène eût pu ramasser une aumône sans se baisser. Un bâton dans l'une des mains soutenait l'édifice. L'ensemble tourmenté, noueux, tordu, plein de creux et de saillies, donnait l'impression d'un tire-bouchon à pattes.[4]

Pour couronner le tout, une tête oblongue, semée par régions de cheveux rares et durs. La bouche allant d'une oreille à l'autre, souriait involontairement et sans cesse, de façon irritante à la longue.[5] Sous ce lugubre et éternel rictus[6] de clown, fuyait un menton épouvanté et, au-dessus, un nez en pied de marmite,[7] s'écrasant sur des joues mollasses, ajoutait, s'il se peut, au ridicule de cette créature lamentable.

— Voilà Tortillon ! voilà Tortillon ! répétaient à l'autre bout du hameau[8] les échos à demi éteints de la frayeur villageoise.

Car c'était un effroi terrible que répandait Tortillon en passant péniblement sur le chemin. D'abord on la disait sorcière. Comment en douter, d'ailleurs ? Ne fallait-il pas la protection du diable pour trouver le moyen de vivre avec un corps ainsi fait ? Plus d'un soutenait avoir vu un pied fourchu sous ses guenilles.[9] Celui-ci affirmait que chaque nuit, du vendredi au samedi, on la rencontrait marchant par grandes enjambées à quatre ou cinq mètres au-dessus du sol, avec un balai[10] pour vélocipède.

Enfin, ce qui ne parraissait faire aucun doute, à dix lieues à l'entour, c'est qu'elle volait des enfants pour les tuer et pour se servir de leur sang dans ses incantations et maléfices.

Et l'on citait des noms. La fille de Jeanne Gaudru avait

ainsi été enlevée ; et le petit garçon d'Annette Soulas...disparu aussi un matin que Tortillon était passée. Les gens qui ne croient à rien avaient bien le front de dire[1] qu'Annette Soulas et Jeanne Gaudru pouvaient avoir, elles-mêmes, mis à mal[2] leurs propres enfants. Mais il suffisait de suivre Tortillon pour se convaincre qu'elle recherchait les petits garçons et les petites filles avec une redoutable ténacité.

II.

Comme pour corroborer ce dire, un galopin[3] malpropre et charmant se montra dans la troisième maison. Poussé par le désir impérieux de voir Tortillon, puisqu'on le lui défendait, le polisson, une tartine[4] aux dents, glissait sa tête curieuse par la porte entrebâillée.[5]

La loqueteuse[6] s'arrêta brusquement. Il fallait que la vue du marmot fût bien douce pour cette misère, car une flamme s'alluma sous sa paupière, une flamme divine. L'œil ordinairement à demi clos se révéla profond, limpide, féminin et plein de caresses. Le monstre était bien une femme.

Mais soudain une voix se fit entendre :

— Passe ton chemin, Tortillon, passe ton chemin ou prends garde !

Le petit empochait une taloche[7] et disparaissait en même temps. Poussant un soupir, la mendiante se cala,[8] balança ses bosses d'avant en arrière, souleva la trique[9] qui lui servait d'appui, se tordit des talons à la nuque et lança une jambe en avant. Elle venait de faire un pas. Un second effort, un second pas. Ses yeux se baissèrent ; elle retomba dans sa hideur atroce.

Mai commençait. Le ciel était tout azur, la terre tout parfum. Jamais printemps n'avait étalé plus d'élégances et

plus de promesses. Partout des bourgeons qui craquaient. On sentait la vie passer, ardente, dans l'espace.

Fleurs, oiseaux, insectes bruissaient,[1] voletaient de tous côtés. La chaleur devenait intense et joyeuse. Les douze coups de midi s'égrenèrent paresseusement[2] au clocher du village.

Tortillon continuait péniblement sa marche. Elle arriva, exténuée, à la porte du presbytère.[3] Le curé, une fois par semaine, lui donnait une pièce blanche,[4] un pain et quelques restes.[5]

Comme elle allait sonner, la porte s'ouvrit. Marianne, la servante, sortait, tenant une fillette de six ans par la main. Evidemment poussée par quelque force intérieure, la misérable étendit les bras vers l'enfant et son œil admirable s'alluma de nouveau.

— Eh, bien ! Tortillon, qu'est-ce que c'est ? cria Marianne en reculant avec effroi pendant que la gamine se cachait.

Encore une fois, la gueuse[6] s'éteignit pour ainsi dire. Son pain, ses dix sous et les reliefs ordinaires, elle les prit sans empressement. Puis elle s'en alla, plus difficilement encore, comme si elle eût fléchi sous le fardeau de quelque douleur sans nom.

III.

Vingt pas plus loin, se dressait le portail,[7] presque monumental, d'une villa rarement habitée. La muraille de clôture faisait tout à coup un demi-cercle rentrant avec des bancs en pierre de chaque côté de la grille. On pouvait s'asseoir là sans être vu de la route.

Tortillon allait dépasser cette entrée quand elle tressaillit. Une enfant était là jouant avec des fleurs étalées sur le banc

et faisant un bouquet de ses petites mains adroites déjà. Jamais ange plus beau ! De grands yeux d'un bleu sombre, un sourire fin en une bouche rose, des épaules nues, blanches, grasses à faire rêver. Et, par-dessus tout, une cascade de cheveux blonds,[1] de cheveux à n'en plus finir[2] qui lui tombaient sur le front, sur la nuque, vers la poitrine.

La pauvresse étouffa un cri dans sa gorge. Puis elle resta immobile, figée dans son admiration, pétrifiée. Lorsque la petite la verrait, elle s'échapperait comme un oiseau, c'était clair, n'importe. L'œil de Tortillon, tout grand, plein de lumière, chargé d'effluves,[3] s'appesantit sur le visage divin de l'enfant. Celle-ci jouait toujours sans regarder. Un désir immense, irrésistible, furieux, se manifesta chez la mendiante.

Enfin, elle n'y tint plus.[4] Promenant autour d'elle un regard défiant et jaloux, elle constata que la route restait déserte. Rien ni personne qui pût la troubler. Ce qu'il y eut de joie sous son front ![5]

Mais voici que juste, en ce moment, la fillette l'aperçut, poussa un cri et voulut[6] se sauver en appelant au secours. La malheureuse alors, lâchant son bâton,[7] tomba désespérément à genoux. Puis elle eut un regard si douloureux, si suppliant et si séraphique à la fois que, surprise et conquise, la petite faiseuse de bouquets soupçonna quelque chose d'inconnu et resta.

Tortillon, éperdue,[8] adressa au ciel un hommage muet de reconnaissance et, se plongeant dans une extase sans borne, elle sembla vivre de la vue de l'enfant.

Malheureusement, il n'est pas d'ivresse qui ne demande à être complétée par une ivresse plus grande. La petite fille regardait la bossue de temps à autre.[9] Celle-ci se traîna sur les mains pour se rapprocher. Il y avait une telle douceur dans le regard de la mendiante que ses yeux lui faisaient

maintenant une beauté derrière laquelle disparaissaient toutes ses laideurs et qui rassurait l'enfant.

— Comment vous appelez-vous? demanda Tortillon.

— Lucette Garnier.

La pauvresse parut hésiter, puis prendre un grand parti.[1]

— Eh bien, Lucette, voulez-vous me faire la charité?

— Oui, pardi! mais, je n'ai pas de sous.

Une larme coula sur la joue de Tortillon.

— Ce n'est pas de cette charité que j'ai besoin.

Lucette ne comprenant pas qu'on pût faire l'aumône autrement qu'avec des sous, garda le silence. Tortillon se rapprocha et, adoucissant sa voix autant que ses yeux, elle reprit:

— Voulez-vous m'embrasser?

Son ton craintif, l'effort qu'elle fit pour oser dire cela auraient attendri un sauvage. Néanmoins la petite fille recula, pleine de terreur. Des sanglots éclatèrent dans la gorge de la mendiante.[2] Interdite, Lucette ne savait guère si elle n'allait pas pleurer aussi. Tortillon s'en aperçut, fit un effort et parvint à se contenir.

— Je ne sais pas comment vous dire ça, et pourtant ... il faut que je le dise.[3] Lucette, il n'y a rien au monde qui soit plus beau que les enfants, que vous ... Aujourd'hui, avec ce soleil, ils sont divins. Lucette, je donnerais ma vie pour que vous m'embrassiez. Ah! il y a longtemps que cette pensée m'est venue. Vous ne comprenez peut-être pas ... Personne, jamais, ne m'a donné un baiser, personne. Je me suis figuré[4] que je tomberais de joie si je voyais, tendus vers moi, les deux bras d'un enfant, si je recevais un baiser de sa petite bouche. Je ne suis pas vieille, je suis affreuse, voilà tout, et j'ai un cœur. Si on m'apprenait comment on devient mère. Avoir un enfant! je deviendrais folle.

Lucette, ébahie, regardait Tortillon sans se rendre compte

de ce qu'elle entendait, mais une émotion singulière la troublait, et, dans ses yeux, se lisait déjà une grande pitié.

— Je ne voudrais pas mourir sans avoir embrassé un enfant, Lucette, reprit la déshéritée[1] avec une étrange chaleur. Ce doit être une sensation unique, délicieuse, quelque chose comme le paradis. C'est pour cela que je cours après les petits. Les sots racontent que c'est pour les tuer, parce que je suis sorcière ! Les tuer ! sorcière ! Ah ! si j'étais sorcière, je voudrais[2] que les bois, que les chemins, que le monde fût rempli d'enfants. Si j'étais sorcière, Lucette, rien que pour te remercier de m'avoir écoutée, je te ferais reine. Embrasse-moi, je t'en supplie, embrasse-moi. Ne me regarde pas ... mais embrasse-moi ...

Elle tendait les bras vers l'enfant. Dans ses yeux célestes il y avait tant de supplications, que Lucette, vaincue, s'approcha d'elle. Quel contraste entre cette figure d'enfant et cette face abominable. Cependant la petite avança son frais visage et lui effleura le front de ses lèvres.[3]

Tortillon alors, toute frissonnante, enveloppa Lucette de ses grands bras et, la poitrine prête à éclater, la couvrit à son tour de baisers.

Au même instant, la pauvresse entendit siffler l'air autour d'elle, entrevit un éclair, reçut un choc effroyable et tomba la tête sanglante sur le sol, pendant que le père de Lucette prenait sa fille et l'emportait en lui essuyant le front, comme s'il eût voulu effacer une souillure.

IV.

Quelques heures plus tard, sur la route encore tiède, tandis que là-bas, tout au bout de la plaine infinie, le soleil descendait lentement dans un océan d'or, Tortillon, le front

ouvert,[1] l'œil tuméfié,[2] du sang aux mains et à la face, s'en allait, tournant le dos au village.

Que s'était-il passé ?

Le père de Lucette avait ameuté le pays[3] entier. On s'était rué sur la malheureuse. Sans le curé, on l'eût écharpée.[4]

Mais elle ne se souvenait de rien. Sa douleur, elle ne la sentait pas. La seule chose qui restât dans sa mémoire, c'était la caresse de ces lèvres d'enfant. Un tel souvenir mettait une fraîcheur à sa blessure. Ce baiser semblait vóltiger[5] autour d'elle, et chanter mille douces musiques à son oreille ravie.

Elle s'en allait, en proie à son extase et à sa fièvre, radieuse. Quand le soleil fut couché, Tortillon s'arrêta, s'étendit dans un champ,[6] sur le bord du chemin, regarda les étoiles, devina Dieu, songea au baiser de Lucette et mourut, idéalement heureuse.

CAMILLE DEBANS.

XI.

LES COMPAGNONS D'HÔPITAL.

C'ÉTAIT vers 1854, pendant la guerre de Crimée.[1] Les soldats français, blessés aux divers assauts donnés à la forteresse de Sébastopol,[2] étaient, dès que leur état le permettait, transportés des ambulances où ils étaient mal, à Constantinople [3] pour être soignés à l'hôpital, où ils étaient bien.

Parmi les nombreux blessés réunis dans cet hôpital, il y en avait deux qui avaient été atteints par la même décharge de mitraille.[4] L'un, sergent-major dans la ligne,[5] avait eu deux doigts de la main droite emportés, l'autre, simple artilleur, avait eu la main droite emportée tout entière et une contusion très grave à la jambe gauche.

Les soldats, tout héroïques et braves qu'ils soient, sont impersonnels, comme l'étaient autrefois les moines dans les couvents. Ils se tutoient,[6] fraternisent, et souvent ils ignorent leurs noms. Aussi, quand ces deux blessés causaient, ils s'appelaient l'un "sergent," l'autre "artilleur." Ils causaient souvent dans le dortoir de l'hôpital. C'était leur seule distraction. Ils parlaient de la France, des parents et des amis qu'ils y avaient laissés, et faisaient de vœux [7] pour qu'une guérison prochaine leur permît d'aller les rejoindre. Quelque triste que fût leur état, ils étaient gais et ne doutaient pas de la victoire définitive que devaient remporter leurs compagnons restés en Crimée.

La blessure du sergent-major se cicatrisait[1] très vite, mais celles de l'artilleur, plus graves et plus profondes, ne faisaient pas de progrès.

Un matin, on vint prévenir le sergent-major qu'il faisait partie des blessés qu'un transport[2] français allait prendre pour les ramener en France. Le moment était arrivé où ces deux amis allaient être séparés. En apprenant cette nouvelle, l'artilleur, bien qu'il fût brave comme son sabre et énergique comme un démon, se mit à pleurer, et, au milieu de ses sanglots, il dit à son camarade :

— Tu es heureux, toi, tu es guéri, tu vas partir et revoir les tiens, tandis que moi je reste, et je suis sûr, malgré qu'on me le cache, que je laisserai ici ma peau.[3] Ce n'est pas un malheur, car je ne pourrai plus travailler, n'ayant plus de main droite, puis affligé en outre d'une jambe[4] qui ne pourra plus me soutenir.

Et, en disant ces mots, ses sanglots redoublaient.

— Tu étais, reprit-il, en embrassant le sergent-major, mon compagnon, ma garde-malade,[5] toi parti, me voilà seul et abandonné, et, si je meurs, tu ne seras point là pour me fermer les yeux et dire pour moi une petite prière.

Le sergent, partageant son émotion, essaya de le consoler, et de lui persuader qu'un jour il le retrouverait à Paris occupant un de ces emplois qui sont réservés de droit aux soldats mutilés à la guerre.

Ils en étaient là de leur attendrissement,[6] lorsqu'un infirmier[7] vint avertir le sergent de s'habiller et le prévenir que, dans une heure, il serait embarqué à destination de Marseille.

Alors l'artilleur, bien que brisé par ses blessures, se souleva dans son lit, et serrant le sergent-major avec son bras gauche le couvrit de baisers et l'inonda de ses larmes. Il le pria de ne pas refuser ce qu'il allait lui proposer.

— J'ai, lui dit-il, dans la poche de mon pantalon, une bourse qui contient quinze francs. Ici, je n'ai besoin de rien ; tu vas prendre ces quinze francs avec lesquels, en route, tu pourras te donner quelques petites douceurs.[1] Prends cet argent, je le veux, et surtout ne t'avise pas de refuser, car tu me ferais une très grande peine. Je te les offre de bon cœur, bien que te les donnant de la main gauche,[2] puisque je ne possède plus l'autre, et si, comme tu me le disais, je dois un jour occuper en France un de ces emplois reservés aux soldats estropiés, eh bien ! tu me les rendras.

En cet instant, l'infirmier revint dire au sergent qu'il fallait partir et rejoindre le bâtiment sur lequel il devait s'embarquer.

Les deux soldats s'embrassèrent encore en pleurant, tandis que l'artilleur, de sa main gauche, insinuait ses quinze francs dans la poche du sergent.[3] Celui qui s'en allait était aussi triste et aussi navré que celui qui restait cloué sur son lit d'hôpital.[4]

Le sergent était content d'être à peu près guéri, puis de revenir en France, mais l'idée d'avoir laissé seul à l'hôpital son compagnon d'infortune lui gâtait sa joie. Sa tristesse augmenta encore, lorsqu'il constata qu'il ignorait le nom de celui qui s'était dépouillé pour lui,[5] comme de son côté son généreux camarade devait probablement ignorer le sien. C'était là une erreur et un oubli qui seraient sûrement cause plus tard qu'il ne pourrait jamais se libérer[6] envers son charitable prêteur.

Complètement rétabli, le sergent-major revint à son régiment où un avancement rapide l'attendait. Il fit la campagne d'Italie et se couvrit de gloire à Magenta, à Palestro

et à Solférino.[1] Il fut cité à l'ordre du jour[2] pour avoir pris deux drapeaux sur le champ de bataille. Il devint sous-lieutenant, puis lieutenant et obtint aussi la croix de la Légion d'honneur.[3] Mais ni les honneurs ni la gloire ne lui firent oublier son compagnon d'hôpital. C'est en vain qu'il l'avait demandé à tous les échos d'alentour.

Lorsque ses camarades du régiment le félicitèrent, la coupe à la main, pour arroser ses épaulettes,[4] il se montra très gai, mais cependant une pensée triste se mêlait à sa joie. Il pensait à l'artilleur et aurait bien voulu qu'il fût de la fête.

Le sergent devenu capitaine a pris sa retraite. Comme il était très intelligent et très actif, il s'est établi et a créé une bonne maison[5] dans laquelle il a su réaliser une assez belle fortune. Il s'est marié, et, la veille de la cérémonie, il est allé verser[6] pour les pauvres cinq cents francs au curé de sa paroisse, pour soulager sa conscience[7] et ne plus sentir peser sur elle cette dette de quinze francs dont il ne pouvait s'acquitter.

Et ce capitaine fait un très bon usage de sa fortune. Son plus vif désir est d'en faire profiter ses amis, qu'il réunit très souvent à sa table. Au dessert, quand on porte les santés,[8] il n'oublie jamais son artilleur de l'hôpital, et fait sans cesse des vœux pour que le hasard le lui fasse retrouver.

Voilà plus de trente ans qu'il attend, et, comme sœur Anne,[9] il n'a jamais rien vu venir.

Un soir de décembre, alors que la neige et la tempête font rage,[10] que les contrevents des maisons battent, que les tuyaux de cheminées jonchent les rues,[11] le capitaine, sa journée terminée, s'en allait chez lui où une femme souriante et un dîner succulent l'attendaient. Au coin d'une rue, sous un rever-

bère,[1] il fut abordé par un pauvre infirme, grelottant de froid et de faim, qui lui demanda l'aumône. Pour toute réponse, le capitaine se jeta sur le mendiant et l'embrassa avec effusion.

C'était l'artilleur de l'hôpital de Constantinople !

Il l'emmena chez lui, le mit à la place d'honneur et lui fit boire du vin de derrière les fagots,[2] puis il lui dit :

— Tu ne me quitteras plus, je te donne tes invalides dans ma maison,[3] et tu nous raconteras tes malheurs, car je ne suppose pas que tu aies jamais été heureux.

Puis, tirant sa bourse, le capitaine prit quinze francs qu'il remit à l'artilleur en lui disant :

— Prends ceci, les bons comptes font les bons amis ;[4] plus tard, nous fixerons la somme de ta complète oisiveté, car tu ne travailleras plus, tu as assez souffert !

GUSTAVE CLAUDIN

XII.

LE VIEUX SONNEUR.[1]

CONTE DE PÂQUES.

IL fait nuit.

La lune, immobile au-dessus des noires dentelures de la forêt profonde,[2] épand une clarté incertaine. Et le hameau qui se tasse, là-bas, sur le bord de la rivière, presque perdu sous les sapins, baigne dans cette obscurité particulière aux nuits de printemps, alors que, sous la lune embrumée,[3] des vapeurs montent qui fondent les ombres allongées[4] des forêts et couvrent de leurs transparences phosphorescentes les champs et les clairières.

Tout est tranquille, et, dans la tristesse de ce silence, le village dort.

Les huttes délabrées découpent leurs silhouettes[5] en masse noirâtre, trouée par endroit du reflet tremblant des lumières. Par moments, on entend des portes grincer sur leurs gonds, ou bien c'est un chien qui aboie ; puis, tout retombe dans le silence.

Maintenant, des ombres, qui semblent se détacher de la masse bruissante de la forêt, dansent le long du chemin. Tantôt des passants, tantôt un cavalier et tantôt une voiture qui roule sourdement et dont l'essieu crie.

Ce sont les paysans des hameaux forestiers[6] qui se hâtent vers l'église, en cette nuit de Pâques.[7]

Le vieux clocher, haut et sombre, qui dresse droit sa flèche vers le ciel, s'élève sur un monticule,[1] au centre même du village ; par la trouée des murs, on aperçoit le vif rayonnement des cierges.[2]

Sur les degrés tournants qui mènent à la plate-forme des pas lourds retentissent : c'est le vieux sonneur Mikaël qui monte, et dont la lanterne apparaît tout là-haut, comme une pâle étoile.

L'ascension est pénible ; le vieux s'essouffle[3] à gravir les marches. Ses pieds ne vont plus, et c'est à peine s'il voit clair.[4] Il est si usé, le vieux Mikaël ! ... si usé ! Ah ! il est temps, il est rudement temps,[5] pense-t-il, de partir pour le champ de repos ; mais Dieu ne veut pas, Dieu n'envoie pas la mort !

Pourtant il a perdu ses fils et ses petits-fils ;[6] il a vu la terre reprendre des vieux et des jeunes, et il est toujours debout, lui ! Aussi les années deviennent lourdes !

Que de fois il est venu dans ce clocher, sonner la fête du printemps !

Que de fois ! — Il ne sait plus au juste, et voilà que Dieu veut que ce soit encore lui qui carillonne.[7]

Le vieux s'approche de la balustrade et s'accoude,[8] pensif. En bas, tout autour de l'église, il aperçoit vaguement le cimetière du village, hérissé de croix vermoulues,[9] qui, les bras étendus, ont l'air de monter la garde auprès des morts. Des bouquets de bouleaux encore dépouillés de leurs feuilles se penchent au-dessus des tombes, et des effluves montent vers le vieux sonneur, peu à peu engourdi dans l'attristante quiétude du sommeil éternel.[10]

Dans une année, où sera-t-il ?

A cette même place, sous ce même bourdon,[11] pour ré-

veiller d'une volée sonore la nuit dormante? Ou bien sera-t-il étendu là-bas, dans un des coins sombres du cimetière? Dieu le sait... Quant à lui, il est prêt, la mort peut venir! Et, les yeux perdus dans le ciel où resplendissent des millions d'étoiles, le vieux Mikaël fait le signe de la croix.

— Michel, Michel!

C'est une voix qui, d'en bas, l'appelle; une voix chevrotante et fêlée.[1] Le vieux diacre[2] du village lève la tête; il essaye de voir la plate-forme du clocher, les mains arrondies au-dessus de ses yeux clignotants,[3] dont les paupières chassieuses pleurent des larmes.

— Me voici, que veux-tu? répond le sonneur, à demi-penché hors de la balustrade. Tu ne me vois pas?

— Non, je ne te vois pas... Ne crois-tu pas qu'il est temps de commencer?

Mikaël regarde les étoiles. Les mille feux du bon Dieu scintillent dans l'azur; voilà la grande Ourse[4] là-haut. Le sonneur reste un moment pensif:

— Non, pas encore, attends un peu.

Il n'a pas besoin de montre. Les astres lui diront quand l'heure sera venue.

Le ciel et la terre, le nuage blanc qui balaie l'azur, la forêt sombre qu'il entend bruire imperceptiblement et, jusqu'à la petite rivière clapotante[5] qui coule dans les ténèbres lui parlent une langue qu'il connaît, car il y a comme une parenté entre lui et les choses. Ce n'est pas en vain que toute sa vie a tenu dans ce clocher!

Maintenant, voilà que le passé lointain se dresse devant lui; il se rappelle le jour où, pour la première fois, il monta avec son père sur cette plate-forme...

Et il se revoit tout petit, le regard clair, sa blonde chevelure flottant au vent. Mais il lui semble que ce vent-là n'était pas celui qui soulève l'aveuglante poussière des chemins.[1] Non, c'était comme un souffle d'en haut, qui n'effleurait que les cimes ![2]

La voilà, sa vision d'enfant : des hommes, qui paraissent des nains,[3] passent loin du clocher, les huttes semblent rapetissées,[4] et la forêt recule dans un lointain sans bornes, tandis que la clairière qui l'enchâsse[5] s'arrondit démesurément !

— Pourtant, elle est là devant moi tout entière, dit le vieillard avec un sourire, en enveloppant l'étroit espace d'un seul coup d'œil.

Et c'est bien là toute sa vie : enfant, il n'en voyait pas la fin, et cependant elle tient tout entière, du premier jour au dernier, dans cette clairière, comme dans le creux de la main.

Oui, toute sa vie est là ! Il y a eu de rudes étapes[6] à franchir ; mais, le long de la route, il n'eut pas une défaillance ! Il est à présent arrivé au terme. Que la terre ne tarde pas à lui donner maternellement le repos !

Cependant, il est l'heure. Ayant jeté un dernier regard vers les étoiles, Mikaël se leva, ôta son chapeau, fit le signe de la croix et rassembla les cordes dans ses mains...

Un instant après, les cloches entraient en branle.[7] Ce fut un coup d'abord, puis un deuxième, puis un troisième, puis un quatrième ... et les coups, répétés, se succédèrent. Ce fut une volée chantante,[8] aux notes graves et sonores, dont les vibrations prolongées emplissaient la nuit.

Puis les cloches se turent.[1]

Autrefois, quand le service commençait, Mikaël descendait du clocher et s'agenouillait près de la porte, pour entendre les chants, et pour prier avec les fidèles. Mais à présent, il ne quitte plus la plate-forme. C'est une grande fatigue que de descendre ! et puis, aujourd'hui, il se sent dans les membres comme une lassitude.[2]

Il s'assied sur son banc, l'oreille pleine des vibrations mourantes des cloches, et il s'absorbe en de vagues pensées.

A quoi songe-t-il?

Le sait-il lui-même?

La plate-forme est faiblement éclairée par la lumière vacillante de la lanterne. Au-dessus de sa tête, le bronze prolonge son frémissement ;[3] de l'église, montent des chants affaiblis, et le vent du soir agite les cordes des cloches.

Le vieux laisse tomber sur sa poitrine sa tête blanche, pleine de rêve ; on chante les psaumes, pense-t-il ; et il se revoit dans l'église, de nouveau perdu dans sa vision du passé.

Des voix argentines[4] d'enfants retentissent à l'autel, où le vieux prêtre, le père Naume, maintenant mort, dit les prières d'une voix cassée,[5] et des centaines de têtes de paysans tantôt s'inclinent et tantôt se relèvent, comme les épis mûrs sous le vent. Les paysans font des signes de croix, et toutes ces figures lui sont bien connues... Ce sont, hélas ! des figures de morts...

Voilà le visage sévère du père, voici le frère aîné qui se tient prosterné à ses côtés... et lui-même, Mikaël, le voilà plein de force et de santé, avec la vague espérance des bonheurs et des joies de la vie... Ce bonheur, où est-il?

Et sa pensée, comme la dernière flamme d'un feu qui s'éteint, éclaire subitement les coins et les recoins[6] de sa vie passée. Un labeur exténuant, puis des douleurs et des

misères. Oui, où est-il donc, ce bonheur ! La rude destinée a ridé son jeune visage, courbé son dos puissant, appris à ses lèvres à murmurer la plainte.

Et toujours la vision se déroule :[1] Voici que parmi les femmes, à la gauche de l'autel, il aperçoit la sienne. C'était une bonne femme... Que le ciel la protège ! Elle a eu des peines, la pauvre, et beaucoup. Les privations et le travail, l'amertume de ses chagrins de femme l'eurent vite flétrie ; ses yeux se ternirent[2] et n'exprimèrent plus que la résignation, la peur éternelle des meurtrissures de la vie ![3]

Il ne leur restait plus qu'un fils, leur espérance et leur joie, et ce fils est mort ... Où est donc son bonheur, à elle !

C'est maintenant celui qui, riche et puissant, fut son ennemi, que le vieux Mikaël entrevoit, dans l'agenouillement[4] de la prière ; d'un geste rapide, il fait le signe de la croix, et il frappe du front la terre. Et le sonneur s'indigne, et son cœur se gonfle !

— Que Dieu nous juge, murmure-t-il en penchant sur sa poitrine sa tête blanche.

— Mikaël, hé ! Mikaël, est-ce que tu dors ? lui criait-on.

— Quoi ! répond le vieux, en se mettant brusquement sur pied. Est-il Dieu possible que je me sois endormi ?[5] Jamais je n'ai eu pareille honte !

Et, d'une main habituée, Mikaël saisit les cordes.

En bas, la foule des paysans grouille comme une fourmilière,[6] les bannières flottent dans l'étincellement de leurs broderies d'or ; c'est la procession qui fait le tour de l'église, et des voix joyeuses arrivent jusqu'au sonneur :

— " Jésus est ressuscité ! "

Et cette acclamation retentit violemment dans le cœur du

vieux bonhomme. Il lui semble que, dans les ténèbres, les cierges brillent d'une clarté plus vive, que la foule est plus bruyante, que les bannières flottent plus librement, et que le vent, réveillé, emporte dans les hauteurs et fond dans une même harmonie les chants des fidèles et les sons des cloches.

Jamais encore le vieux n'avait carillonné ainsi. On eût dit que tout son cœur avait passé dans le bronze.[1] Les cloches frémissantes jetant au ciel leurs volées, tantôt riaient, tantôt pleuraient.[2]

Et les étoiles paraissaient plus scintillantes et les variations du bronze retombaient vers la terre en longues caresses d'amour.

La basse dominait, chantant de sa voix souveraine et profonde :

"Jésus est ressuscité !"

En notes plus claires, les deux ténors répétaient joyeusement de leurs lèvres de cuivre :

"Jésus est ressuscité !"

Et les deux discants,[3] semblables à des voix d'enfants perdues dans un concert de voix mâles, se hâtaient, précipitaient leurs notes grêles,[4] reprenant à qui mieux mieux :[5]

"Jésus est ressuscité !"

Le vent qui battait le visage du sonneur en s'engouffrant dans le vieux clocher, ébranlé sur sa base, répétait lui aussi :

"Jésus est ressuscité !"

Alors Mikaël oublia sa vie pleine d'amertume et d'offenses. Il oublia qu'il était seul au monde, comme un vieux tronc brisé par la tempête. Il écouta ses cloches chanter et pleurer et il se crut entouré de ses fils et de ses petits-fils. Il

lui sembla que c'était leur voix ; la voix joyeuse des grands, la voix frêle des petits qui formaient ce concert et lui chantaient le bonheur et la joie que jamais il n'avait connus !

Et les bras raidis,[1] l'échine courbée,[2] il tire, tire les cordes, le vieux sonneur ! Des pleurs l'aveuglent et son cœur s'émeut, plein de battements à cette illusion !

Tout le monde en bas écoutait cet étrange carillon et l'on se disait que jamais, non jamais, le vieux Mikaël n'avait sonné ainsi.

Soudain, la grosse cloche balança dans une secousse incertaine, et se tut... les petites jetèrent des trilles[3] confus, puis, brusquement, s'arrêtèrent, comme pour écouter la plainte mourante du bourdon qui tremblait dans l'air...

Mikaël venait de s'affaisser sur son banc. Le long de ses joues, devenues d'une blancheur de cire, deux larmes, les dernières, coulaient lentement.

Ohé ! là-bas, trouvez-lui donc un remplaçant ! Le vieux sonneur ne sonnera plus !

ANONYME.

XIII.

LE CHANTEUR FLORENTIN.

CONTE DE NOËL.

I.

IL avait neigé toute la journée, mais la nuit froide avait dissipé les nuages, et les étoiles scintillaient dans un ciel clair au-dessus des toits pointus, coiffés de nids de cigognes, de la bonne vieille ville de Nuremberg.[1] C'était certes une belle nuit d'hiver, et, quoique l'heure du couvre-feu[2] fût passée, des lumières brillaient encore derrière les petits vitrages sertis de plomb,[3] et les cloches des églises sonnaient à toute volée. De toutes les maisons sortaient des gens encapuchonnés[4] qui cheminaient[5] gaiement, piétinant dans la neige sans paraître se soucier du froid : vieilles femmes s'appuyant sur un bâton, petits enfants pendus à la main de leur mère, riches bourgeoises à la démarche majestueuse, familles de marchands escortées d'apprentis et de serviteurs, grandes dames précédées d'un valet et suivies d'un page chargé de leurs livres d'heures,[6] écoliers en quête d'un bon tour à jouer. C'était un murmure de voix, un bruissement d'étoffes, un bruit de portes ouvertes et refermées, de rires et d'appels familiers, de pas étouffés dans la neige, que dominait par moments quelque refrain fredonné tout à coup. Quelques groupes étaient pourvus de falots qui faisaient l'effet de gros vers lui-

sants[1] en promenade et jetaient un rayon rougeâtre[2] sur la blancheur de la rue: précaution utile, car si les attaques n'étaient guère à craindre cette nuit-là, encore fallait-il voir à peu près où l'on mettait les pieds. La bonne ville de Nuremberg, vers l'an de grâce 1500, laissait quelque peu à désirer[3] sous le rapport du pavage.

La foule s'était écoulée et le tintement des cloches allait s'affaiblissant. Une petite fille, qui pouvait avoir sept ou huit ans, déboucha d'une ruelle voisine dans la grande rue redevenue silencieuse et sombre. Toute seule et si petite! Point effrayée, point inquiète pourtant; elle trottinait[4] à petits pas pour ne pas tomber, car la neige piétinée était devenue dure et glissante, et elle chantait d'une voix claire, que le froid faisait trembler, un vieux cantique qui parlait d'anges, de Bethléem et d'un petit enfant couché dans une crèche.[5]

Tout à coup elle s'arrêta et se baissa vivement en poussant un cri de frayeur et de chagrin. Elle s'agenouilla et chercha dans l'obscurité fouillant la neige avec ses deux mains. Elle chercha longtemps; puis de gros soupirs, qui se changèrent bientôt en sanglots, gonflèrent sa poitrine chétive. Elle pleura d'abord doucement, puis plus fort, à chaudes larmes,[6] en répétant à travers ses sanglots:

— Mon Dieu! ma pauvre maman! mon groschen![7] mon pauvre groschen! O mon cher petit Jésus! rendez-moi mon groschen!

Comme une réponse à sa prière, une harmonie étrange se fit entendre à quelques pas d'elle. La petite fille se redressa vivement, s'attendant presque à voir un ange, car cette musique ressemblait à ce qu'on lui avait dit des belles harpes d'or dont les anges jouent devant le trône de Dieu. Mais le personnage qu'elle vit debout devant la plus belle maison de la rue n'avait ni ailes blanches, ni harpe d'or, ni auréole de

lumière. C'était un jeune garçon de quatorze ou quinze ans, vêtu selon une mode qui n'était point celle du pays, avec des chausses de couleur sombre, un petit bonnet rouge sur ses épais cheveux noirs, et un manteau court jeté sur ses épaules. Il tenait un instrument de musique dont il pinçait les cordes,[1] et il regardait une fenêtre encore éclairée dans la maison. Cette maison appartenait à un riche bourgeois de la ville, et, dans une niche creusée au-dessus de la porte, une lampe brillait aux pieds d'une vierge en bois sculpté, parée d'une couronne d'or et de colliers précieux. C'était cette lampe qui éclairait le jeune musicien.

Quand il eut tiré quelques accords de sa mandoline, il chanta, et la petite fille, se rappelant le guide du jeune Tobie,[2] qui avait l'apparence d'un simple voyageur, se remit à penser que le chanteur pourrait bien être un ange. Il s'était arrêté justement devant la maison de dame Aloyse Wischen, qui se mourait d'une maladie de langueur :[3] une si bonne, si pieuse dame ! Le bon Dieu pouvait bien lui avoir envoyé un ange pour la consoler et lui parler du paradis où elle irait bientôt ! et c'était si beau, ce qu'il chantait ! et il chantait si bien ! Jamais la petite fille n'avait rien entendu de pareil. Elle ne comprenait pas les paroles : sans doute l'ange chantait dans la langue du paradis !

L'enfant se releva et, pleine d'espérance, elle courut se jeter aux pieds du jeune chanteur.

— Bon ange, je t'en prie, lui dit-elle, les mains jointes et les yeux levés vers lui, fais-moi retrouver mon groschen ! Je t'en supplie au nom du petit Jésus !

— Ton groschen? Que dis-tu, ma petite? lui demanda le chanteur avec un accent bizarre. Pourquoi m'appelles-tu ton bon ange? Je ne suis qu'un pauvre musicien d'Italie qui gagne sa vie à chanter.

— Bien vrai ? reprit l'enfant qui doutait encore.

— Bien vrai ! Ma journée est finie à l'heure qu'il est ;[1] mais, en passant par ici, j'ai vu une fenêtre éclairée dans une maison de riches, et j'ai pensé qu'en m'entendant on me ferait peut-être entrer, comme cela arrive souvent. Mais ils sont sourds et muets dans cette maison-là !

— Oh non ! mais la dame est malade et, sauf la servante qui la garde, toute la maisonnée doit être allée à l'église.

— Alors, rien à gagner, n'est-ce pas ? J'y allais, moi aussi, à l'église. Et toi, petite ?

A cette question, l'enfant, subitement ressaisie par son chagrin, se remit à pleurer.

— Allons, allons, lui dit le jeune garçon en lui caressant la tête d'une main, un peu de courage, mignonne ![2] Contemoi ce gros chagrin-là : si je puis te l'ôter,[3] je n'y manquerai pas. Du chagrin, on en a toujours assez ; je l'écarte de moi autant que je peux et je n'aime pas non plus le chagrin des autres.

Il riait, montrant ses dents blanches, et sa gaieté avait quelque chose de si encourageant que la petite fille se sentit réconfortée[4] sans savoir pourquoi.

— C'est mon groschen, mon pauvre groschen ... Ma mère me l'avait donné pour acheter notre souper, parce que c'est Noël : nous sommes pauvres et nous n'achetons pas souvent quelque chose de bon. Avec mon groschen j'aurais eu du boudin[5] et du gâteau aux pommes, et peut-être encore autre chose ; cela aurait fait du bien à ma pauvre maman, qui est toujours malade. Et j'ai laissé tomber ma pièce dans la neige : elle est perdue et nous n'aurons rien à manger !

— Où l'as-tu perdue ?

— Là, dit l'enfant en indiquant l'endroit où elle avait déjà cherché.

Le jeune garçon se baissa pour chercher aussi. Il fouilla un instant la neige en ayant soin de tourner le dos à la petite fille. Tout à coup il poussa un cri de triomphe.

— La voilà ! c'est bien cela ta pièce,[1] n'est-ce pas?

— Oui ! répondit l'enfant ravie, en prenant la pièce qu'il lui tendait. Puis, revenant à son idée première :

— Retrouver un groschen dans la neige, quand on l'a toute retournée et qu'on n'y voit pas, c'est impossible ! Il faut bien que vous soyez un ange ![2]

L'Italien rit de nouveau.

— Un ange de Florence,[3] qui s appelle Maso Napone : rappelle-toi ce nom-là, petite, si tu veux bien quelquefois le mettre dans ta prière. Adieu : va acheter ton souper.

— Pas à présent : il faut d'abord que j'aille[4] à la messe de minuit. Ma pauvre mère ne peut pas sortir, elle m'a dit de prier pour elle et pour moi.

— Moi aussi, je vais à la messe. Donne-moi ta main, nous irons ensemble. Comment t'appelles-tu?

— Christine Dachs, et on appelle maman dame Gudule. Elle est veuve, maman !

— Ah ! pauvre petite ! As-tu connu ton père?

— Oui ; il m'aimait beaucoup et il m'endormait le soir sur ses genoux, au coin de la cheminée. Quand j'y pense, il me semble que je sens encore ses bras autour de moi ; mais je ne me rappelle plus bien sa figure : il y a si longtemps ! Je crois qu'il gagnait de l'argent, car j'ai encore des joujoux de ce temps-là et ils sont très beaux. A présent, on ne m'achète plus de joujoux.

— Ta mère n'est pas riche?

— Oh non ! Elle fait de belles broderies pour les dames, et pour les seigneurs, et elle gagne notre vie.[5] Je commence à broder, moi aussi, mais je ne sais pas bien encore. Quand

je saurai,[1] nous serons deux à travailler, et elle pourra se reposer quand elle sera fatiguée. Elle vient encore d'être malade tout le mois; c'est pour cela que nous n'avons plus d'argent.

— Mais au moins tu as une mère, toi! tu n'es pas toute seule dans le monde... Moi, j'ai perdu ma mère quand je suis né et mon père il y a deux ans. Je n'avais pas d'argent, pas de maison, les créanciers avaient tout pris; je n'avais que ma mandoline et mes habits. J'ai quitté Florence et je m'en suis allé au hasard, chantant pour gagner ma vie, dormant dehors en été, et quelquefois même en hiver quand je n'avais pas pu payer mon gîte[2] et que personne n'avait eu pitié de moi. Je me suis souvent couché sans souper; mais on se fortifie à ce métier[3]-là, et je suis robuste, si je suis maigre. Et puis il y a de bons moments: les belles dames me font entrer et réunissent de nobles compagnies pour m'entendre. J'ai parfois passé deux ou trois semaines dans un château, bien nourri, bien traité, et je partais de là avec un beau pourpoint[4] neuf et mon escarcelle[5] pleine. Mais je n'en suis pas plus riche: il y a tant de moyens de la vider! Quand je chante dans la rue et que les pauvres gens s'arrêtent pour m'écouter, ils ne peuvent pas me donner, n'est-ce pas? Alors c'est moi qui leur donne!

La petite hocha la tête[6] en signe d'approbation; cela lui paraissait tout simple et elle en aurait bien fait autant.

Les deux enfants arrivèrent à l'église. Maso ôta respectueusement son bonnet, trempa le bout de ses doigts dans le bénitier[7] et offrit l'eau bénite à Christine. Puis ils allèrent s'agenouiller dans un coin des bas-côtés,[8] dans l'ombre d'un des grands piliers qui s'élançaient jusqu'à la haute voûte en ogive.[9] Au fond de la nef[10] l'autel apparaissait entouré de la lumière des cierges et des nuages de l'encens; les prêtres,

les diacres, les enfants de chœur célébraient l'office de Noël, se prosternant et se relevant tous ensemble, et l'on voyait voltiger les ailes blanches des surplis et scintiller l'or et les pierres précieuses des chapes[1] et des étoles.[2] L'orgue[3] remplissait les voûtes de sa voix puissante ; le chœur[4] entonna les paroles sacrées :

Rorate, cœli, desuper
Et nubes pluant Justum.[5]

Dans toute l'église le peuple s'unissait au cantique qui implore la venue du Fils de Dieu, et toutes ces voix, voix cassées de vieilles femmes, voix argentines d'enfants, voix suaves de jeunes filles, voix graves d'hommes faits, voix énergiques de jeunes gens, se fondaient en une harmonie puissante et douce. Maso ne pouvait rester muet dans ce concert et bientôt sa voix s'éleva par-dessus les autres, si pleine, si sonore, si pure, que tous ses voisins se retournèrent pour l'écouter.

Un homme de haute taille, enveloppé dans un grand manteau, quitta la place qu'il occupait pour venir l'entendre de plus près, et tout le temps que Maso chanta il ne le quitta pas des yeux :[6] yeux très vifs, en dépit de sa longue barbe blanche et de sa tête chauve.

Les deux enfants ne le voyaient pas. Christine admirait l'autel, les lumières, la musique, et elle priait de tout son cœur l'Enfant-Dieu pour sa mère. Maso, plus sensible encore à la poésie de la messe de minuit, s'exaltait par moments, et puis se laissait gagner par une émotion inaccoutumée. Lui, l'oiseau chanteur,[7] qui passait gaiement à travers le monde sans souci du lendemain, il se sentait devenir triste. "*Misero me !*[8] se disait-il, personne au monde ne m'aime ! personne ne s'intéresse à moi ! Je pourrais mourir tout à l'heure, personne ne me pleurerait !... Toujours seul ! Cette petite qui

m'a pris pour un ange ... quand elle va rentrer chez elle tout à l'heure, sa mère l'embrassera ... Moi, personne ne m'a embrassé depuis que mon père est mort ... Une mère, je ne sais pas ce que c'est ... Je donnerais je ne sais combien d'années de ma vie pour un baiser comme les mères savent en donner ... "

Sans qu'il s'en aperçût, des larmes montèrent à ses yeux et sa voix devint tremblante. Christine s'en aperçut, et elle leva la tête pour le regarder au visage. " Oh ! se dit-elle, il pleure ! Ce n'est donc pas un ange ? " Et elle se sentit le cœur plein d'une tendre pitié pour Maso.

— *Ite, missa est !*[1] chanta le prêtre à l'autel. Et Christine saisit la main de son compagnon pour sortir de l'église avec lui.

— Pourquoi pleures-tu ? lui demanda-t-elle sitôt qu'ils eurent franchi le porche.

— Je pensais, répondit Maso, que c'est bien triste d'être tout seul dans le monde et de n'avoir pas de mère pour vous embrasser le soir ... Dieu te garde la tienne, petite ! ... Non, ne t'attriste pas pour moi ; tiens, rien qu'à l'idée que tu me plains dans ton bon petit cœur, je n'ai déjà plus de chagrin ... Il faut acheter ton souper ; les boutiques sont par ici. Viens !

Sur la place, en effet, des échoppes s'étaient dressées, où l'on vendait des noix, des pommes, de la charcuterie[2] et diverses victuailles.[3] Maso entraîna Christine vers la plus brillante et, sans lui laisser dépenser son unique pièce de monnaie, il se fit faire un paquet de jambon, de fruits et de pâtisseries. Puis, s'apercevant que l'enfant grelottait sous l'âpre bise de la nuit,[4] il ôta son manteau de ses épaules et l'en enveloppa.

— Tu as froid, ma pauvre petite, lui dit-il ; réchauffe-toi ; moi, je ne sens pas la froidure. Je vais te conduire à ta porte.

— Merci ![1] dit-elle en levant vers lui des yeux reconnaissants ; mais laissez-moi acheter notre souper.

— Non, garde ta pièce pour une autre fois ; le souper de Noël, c'est Jésus qui te le donne.

Christine baissa la tête pour mieux réfléchir et marcha à côté de Maso. Il avait dit : " C'est Jésus qui te le donne ! " Il avait donc été envoyé par Jésus pour la consoler d'abord, pour lui donner du courage dans sa prière à l'église où il chantait si bien les louanges[2] de Dieu ; pour l'envelopper de ce manteau qui la réchauffait jusqu'au cœur, et puis pour lui acheter tant de belles choses qui n'avaient jamais paru sur sa pauvre table ... Il avait beau dire qu'il n'était pas un ange, Christine ne pouvait pas le croire ... S'il était un ange, c'était dommage :[3] les anges n'ont besoin de rien et Christine ne pourrait rien faire pour lui ... Mais s'il n'en était pas un? Alors elle pourrait peut-être lui faire plaisir, et, fût-il un ange, il lui saurait gré[4] de son intention ...

Elle le conduisit jusqu'à la ruelle où elle demeurait, et, s'arrêtant à sa porte :

— Veux-tu entrer avec moi? lui dit-elle timidement. Tu souperas avec nous, comme si tu étais mon frère, et, si cela te fait plaisir, ma mère t'embrassera. Entre, je t'en prie : ma mère sera si contente de te remercier !

Elle ouvrit la porte et Maso entra. Il n'avait pas envie de refuser, oh ! non ! et aux bénédictions[5] de la veuve il répondit, en s'agenouillant devant elle :

— Soyez bénie, vous aussi, pour avoir accueilli l'orphelin à votre foyer ;[6] c'est si triste d'être seul et abandonné pendant la nuit de Noël !

Ils soupèrent ensemble tous les trois, et Maso, réconforté par les bonnes paroles de dame Gudule et les tendres soins de la petite Christine, devint tout à fait communicatif.[7] Il

leur raconta son enfance opulente et pourtant triste, comme celle des enfants qui n'ont pas de mère et qui manquent parfois du nécessaire tout en ayant trop de superflu ; il leur parla de son père, un peu rude, mais bon, trop bon sans doute, puisque, pour obliger des amis, il s'était ruiné peu à peu et en était mort de chagrin ; il leur raconta sa vie errante et l'accueil que lui valaient ses chansons. Là, Christine l'interrompit.[1]

— O mère, dit-elle, si tu savais comme il chante ! Les anges, bien sûr, ne chantent pas mieux dans le ciel !

— Voulez-vous que je chante pour vous? dit Maso à la veuve. Et, sans attendre de réponse, il alla prendre sa mandoline et il en pinça les cordes d'une main légère. Puis il chanta et la mère et la fille l'écoutaient les mains jointes et les larmes aux yeux.[2]

Quand il s'arrêta, on entendit frapper à la porte. Christine prit la lampe et alla ouvrir. Ni elle ni sa mère ne craignaient les voleurs : il n'y avait rien à voler dans leur pauvre maison.

Celui qui frappait, c'était l'inconnu qui avait quitté sa plaee à l'église pour entendre Maso de plus près. Il reconnut aussitôt Christine et lui sourit.

— Mon enfant, lui dit-il, je voudrais parler à votre frère, que j'entendais encore chanter tout à l'heure.[3]

— Ce n'est pas mon frère, répondit la petite, toute surprise.

— Ah ! ... Mais n'importe ; il est là, n'est-ce pas, le jeune homme qui chantait à l'église à côté de vous? Dites-lui que maître Kriegwinckel voudrait lui parler.

Maître Kriegwinckel était un des musiciens les plus renommés du temps, non seulement dans la ville de Munich,[4] où il était maître de chapelle,[5] mais encore partout où l'on s'occupait de musique. Mais, s'il était connu des musiciens, il ne l'était pas de la petite Christine et le nom qu'il pronon-

çait ne lui disait rien du tout.[1] Pourtant elle pensa qu'il voulait sans doute faire des compliments à Maso, et elle le fit entrer.

Maître Kriegwinckel salua poliment dame Gudule, et, s'adressant au jeune Italien :

— Tu as une bien belle voix, jeune homme, une voix rare : je suis vieux et je ne me rappelle pas en avoir jamais[2] entendu une aussi belle. Tu comprends ce que tu chantes ; oui, tu aimes la musique et tu as tout ce qu'il faut pour devenir un grand artiste ; mais tu ne sais pas chanter.

— C'est qu'aussi je n'ai jamais appris, murmura Maso humilié.

— Je le vois bien ! Ce n'est pas ta faute et cela peut se réparer. Quel âge as-tu ?

— J'aurai quinze ans à la Chandeleur.[3]

— Bien, bien ! Or voici ce que je te propose ... Tu n'as pas de parents ?

— Je les ai perdus : je suis seul.

— Encore mieux ![4] Je me charge de toi : je t'emmène[5] avec moi à Munich, je t'apprends la musique et le chant, et dans trois ou quatre ans d'ici, tu verras ! Les rois et les princes t'écriront pour te prier de venir chanter à leur cour. Et moi j'aurai donné au monde un grand artiste de plus ... Cette petite ne connaît pas mon nom ; mais toi, tu le connais peut-être ? Je suis Kriegwinckel, le maître de chapelle de Munich.

Maso s'inclina. Dans sa vie errante, curieux de ce qui concernait la musique et toujours à l'affût[6] de chants nouveaux, il avait souvent entendu parler de maître Kriegwinckel et il chantait des airs de lui.

— Je serais trop heureux, maître, balbutia-t[7]-il ; mais il faut que je gagne ma vie ... Je n'ai rien ...

— Eh ! tu n'auras besoin de rien chez moi : je me charge de toi, comme si tu étais mon fils, entends-tu ? Et quant à ta vie, tu la gagneras bien mieux quand je t'aurai appris la musique ! C'est accepté, n'est-ce pas ? Ce n'est pas pour rien [1] que je t'ai écouté à l'église, que je t'ai suivi dans la rue, que je t'ai tant cherché dans la foule où j'avais perdu ta trace et que j'ai enfin entendu ta voix ici au moment où je désespérais de te retrouver ! Je quitte Nuremberg cette nuit : viens !

Maso prit son manteau et sa mandoline.

— Je vous suis, [2] maître ... A revoir, Christine : je reviendrai !

La petite fille se jeta dans ses bras.

— Je ne t'oublierai pas, murmura-t-elle à son oreille. J'ai cru d'abord que tu étais un ange parce que tu chantais comme eux et que tu as été bon comme un ange pour moi ; aussi je penserai à toi et je t'aimerai toute ma vie.

— Alors tiens ta promesse, demande à ta mère pour moi un baiser qui me porte bonheur. [3]

Christine l'amena près de dame Gudule.

— Mère, embrasse-le comme si c'était moi : il dit que cela lui portera bonheur.

La veuve l'entoura de ses bras et le serra contre sa poitrine en appelant sur lui toutes les bénédictions de Dieu. Puis Maso se releva et suivit maître Kriegwinckel. Christine les conduisit jusqu'à la porte. Là, le jeune garçon s'arrêta et, lui mettant dans la main son escarcelle :

— Tiens, lui dit-il, le maître a dit que je n'aurais plus besoin de rien. C'est ma journée [4] et elle a été bonne : cela t'aidera à guérir ta mère.

Il rejoignit en courant le maître de chapelle, et Christine resta debout sur le seuil, écoutant le bruit décroissant de leurs pas jusqu'à ce qu'il se perdît dans le silence de la nuit ...

II.

"Noël! Noël!" Les cloches sonnaient gaiement, et de toutes les maisons sortaient des fidèles qui se rendaient à la messe de minuit, échangeant des saluts et se souhaitant un joyeux Noël. Et personne ne recevait plus de saluts, personne n'avait à répondre à plus de voix amies qu'une femme d'âge mûr,[1] qui marchait appuyée sur le bras d'une belle jeune fille droite et svelte comme un roseau.[2] A la clarté du falot qu'elle tenait, on voyait briller ses yeux bleus, ses joues roses et ses cheveux d'or; et tous les passants, jeunes et vieux, lui jetaient un regard d'admiration. "Dieu bénisse cette florissante jeunesse!" disaient en saluant les échevins[3] et les prud'hommes.[4] "Dieu bénisse la mère et la fille pour leur grand cœur et leur charité!" disaient les pauvres et les infirmes. Les jeunes filles souriaient avec un signe de tête amical; les écoliers et les apprentis, et même les jeunes seigneurs à la barrette[5] de velours et au pourpoint[6] brodé d'or, s'inclinaient respectueusement comme s'ils eussent eu affaire à de grandes dames; et pourtant la mère et la fille n'étaient que de simples bourgeoises. Mais tout Nuremberg[6] les honorait pour leur courage et leur vertu. On savait que dame Gudule Dachs, restée veuve avec une petite fille à élever et les dettes de son mari à payer, s'était mise à l'œuvre bravement, et qu'elle était devenue la plus habile brodeuse de Nuremberg. Sa fille, en grandissant, l'avait encore surpassée pour le goût et la grâce des ornements qu'elle inventait; et maintenant les deux femmes ne devaient plus rien à personne, et pouvaient à peine suffire aux commandes des plus nobles dames de l'Allemagne. Aussi, comme[7] les pauvres connaissaient la porte de leur demeure! Elles pouvaient s'accorder la plus douce joie qu'il y ait au monde, la joie de

donner ; et la blonde Christine n'était jamais plus heureuse qu'au milieu des malades et des blessés qu'elle soulageait avec des onguents [1] dont sa mère possédait le secret. Cette année-là même, une peste [2] s'était abattue sur Nuremberg ; et l'on avait vu dame Gudule, accompagnée de Christine, soigner les malades et consoler les mourants, souvent abandonnés de leurs proches. On disait dans la ville que la belle jeune fille s'était vouée au Seigneur,[3] et qu'elle allait bientôt prendre le voile. Car, si elle ne voulait pas se faire nonne, pourquoi donc était-elle insensible aux tendres regards, aux soupirs et aux doux propos qui partout lui faisaient cortège ? [4] Il n'eût tenu qu'à elle [5] de devenir une riche bourgeoise, ou même d'être baronne ou comtesse : chacun savait cela !

La foule entra dans l'église, et l'orgue envoya jusqu'aux voûtes ses puissants accords. Dame Gudule, à genoux près de Christine, entendit la jeune fille qui murmurait à demi-voix : " Doux Seigneur Jésus, protégez-le et conduisez-le, et ramenez-le vers nous, pour que je puisse lui dire que j'ai tenu ma promesse de ne jamais l'oublier ! "

Dame Gudule sourit tristement ; elle avait l'expérience de la vie et savait qu'on perd la mémoire en courant le monde.[6] Tous les ans, quand Christine, en apprêtant le souper de Noël, lui disait : " Mère, s'il allait revenir cette nuit ! " elle essayait de lui faire comprendre que leur hôte d'un instant ne devait plus se souvenir d'elles. Christine secouait la tête [7] en répétant : " Il reviendra ! " Et la veuve commençait à s'inquiéter : Christine allait avoir seize ans !

Tout à coup, au moment où le prêtre, le calice à la main, s'avançait pour donner la communion aux fidèles, une voix s'éleva de l'orgue, une voix qui fit tressaillir dame Gudule et rayonner le doux visage de Christine. Elles faillirent toutes les deux s'écrier :

— C'est lui ! Et elles restèrent en extase à l'écouter.

Quel merveilleux chanteur ! Cette voix puissante, vibrante, passionnée, et pourtant douce comme si elle venait du ciel, Christine la reconnaissait, et son cœur palpitait comme un oiseau pris au piège,[1] qui tremble de peur et qui bat des ailes pour s'échapper.

— C'est lui ! c'est lui ! se répétait-elle, l'âme inondée d'une joie inconnue, et s'étonnant naïvement d'être si heureuse. Car enfin, elle l'attendait, elle savait bien qu'il viendrait un jour, elle comptait sur lui :[2] pourquoi donc ce retour, qui n'était pas une surprise, l'enlevait-il ainsi jusqu'au ciel ? ... Comme il chantait ! Tout à l'heure, sa voix pleurait avec les misérables qui aspiraient ardemment après le Rédempteur ; maintenant, ses accents joyeux célébraient la naissance du divin Enfant ... " Paix et joie à la terre ! *Gloria in excelsis Deo !* Levez-vous tous, ô vous qui gémissez[3] dans l'ombre et dans les douleurs, vous les faibles et les opprimés, les pauvres et les martyrs ! Un petit enfant nous est né ..."

Oh ! comme la voix devient menaçante et terrible ! " Tremblez, méchants, il est arrivé le jour des vengeances du Très-Haut ... " Et maintenant voici que la voix supplie, humble et dolente[4] comme le repentir ... " Au nom de Celui qui vient pour sauver le monde, miséricorde pour les pécheurs ![5]

La voix se raffermit ; elle chante l'action de grâces des pécheurs repentants, l'hosanna[6] des anges qui leur tendent les mains du haut du ciel, l'hymne de réconciliation suprême qui célèbre le règne de l'amour ... Et Christine, emportée sur les ailes de ce chant sublime, pleure et supplie, s'humilie, se relève, se réjouit et adore ; et, revenant à son idée d'enfant, elle se dit : " Oh ! ne faut-il pas qu'il soit réellement un ange ? Jamais un chant mortel n'a élevé mon cœur si près de Dieu ! "

Pourquoi cette pensée, au lieu de la réjouir, voile-t-elle de

mélancolie ses doux yeux bleus? Et pourquoi la modeste jeune fille, qui marche toujours près de sa mère, le front baissé, droite et paisible, sans regarder les passants et sans écouter leurs propos flatteurs, s'arrêta-t-elle cette fois sous le porche au sortir de l'église, et plongea-t-elle ses regards dans la profondeur sombre de l'escalier qui menait à l'orgue?

— Viens, mon enfant, il fait froid! lui dit dame Gudule. Et Christine la suivit en soupirant; mais en chemin elle regarda plusieurs fois autour d'elle, et même se retourna, s'attendant[1] toujours à voir apparaître tout à coup, au milieu de la foule qui l'entourait, le manteau, le bonnet rouge et la tête frisée du petit chanteur à la mandoline. Dame Gudule, au contraire, pressait le pas,[2] cherchant à l'entraîner, car elle était inquiète: comme ce rêve tenait au cœur[3] de Christine! Elle rendait à peine les saluts; et si quelque bourgeoise l'invitait courtoisement à venir avec sa jolie fille partager son souper de Noël, elle répondait avec distraction, sans s'arrêter:

— Non, merci; nous sommes pressées de rentrer au logis.

Rien dans la foule qui ressemblât au petit chanteur, mais Christine, en regardant autour d'elle, remarqua qu'un grand jeune homme, enveloppé d'un riche manteau et coiffé d'une barrette dont les dorures reluisaient à la clarté de la lune,[4] marchait à quelques pas d'elles, comme s'il les eût suivies. En temps ordinaire, elle aurait eu peur, mais cette nuit-là elle ne craignait rien: elle regardait de temps en temps si l'inconnu les suivait toujours, et le cœur lui battait...

Les deux femmes arrivèrent à leur porte et s'arrêtèrent pour l'ouvrir. Alors, en trois pas, le jeune homme les rejoignit,[5] et, s'inclinant respectueusement devant elles:

— Salut et joyeux Noël, dame Gudule! Salut et joyeux Noël, demoiselle Christine! Voulez-vous encore, cette nuit, accueillir à votre foyer le chanteur orphelin?

— O mère, s'écria Christine, je savais bien qu'il reviendrait !

Et dame Gudule dit à son tour :

— Soyez le bienvenu, comme au temps jadis ![1]

Pourtant elle l'accueillit presque malgré elle ; mais elle n'avait point oublié sa bonté d'autrefois, ni la bourse qu'il lui avait laissée, et qui lui avait permis, à elle, de reprendre des forces[2] avant de se remettre à son travail. Le repousser eût été de l'ingratitude ... et puis quelque chose de plus fort que sa volonté obligeait dame Gudule de lui ouvrir sa maison.

Ils entrèrent donc tous les trois, et Christine, son falot à la main, monta l'escalier, légère comme un oiseau, pour aller allumer les chandelles de cire et donner un air de gaieté au souper de Noël. Et Maso, souriant et ému, la suivit dans cette salle où il était entré une nuit, pauvre orphelin vagabond, et où la Fortune était venue le prendre par la main.

La salle n'avait pas changé ; il reconnut le vieux bahut[3] massif sur lequel il avait déposé sa mandoline et son manteau, et la table où il avait étalé[4] ses présents. Mais un bon feu réchauffait et réjouissait la chambre, et les chandelles, que Christine avait toutes allumées, ne trouvant nulle lumière trop belle pour la fête de son cœur, faisaient briller joyeusement les baies rouges et les feuilles luisantes du houx[5] qui couronnait la table d'un immense bouquet, épanoui dans un grand vase de cuivre aux flancs rebondis.[6] La veuve se hâta d'ouvrir ses armoires, et d'ajouter au repas servi d'avance des conserves de fruits vermeilles[7] et dorées, et des liqueurs suaves et cordiales[8] qu'elle et sa fille préparaient dans la belle saison pour les pauvres malades qu'elles allaient visiter et soigner.

Maso ôta son manteau, et dame Gudule s'émerveilla[9] de

voir quel beau cavalier ces huit années avaient fait du frêle adolescent d'autrefois. Lui, il regardait Christine, si jolie dans sa longue robe couleur d'azur qui dessinait sa taille gracieuse,[1] et il lui dit, quand elle se pencha vers lui pour remplir sa coupe :

— C'est vous maintenant qu'on pourrait prendre pour un ange !

Christine sourit, et ses yeux brillèrent de joie.

Maso raconta son histoire depuis huit ans.[2] Le vieux Kriegwinckel l'avait nourri, vêtu et instruit, et l'enfant s'était attaché à lui comme à un père. Maintenant il était mort, et Maso parcourait le monde[3] en chantant pour gagner sa vie, comme autrefois. Mais il voyageait dans un équipage de grand seigneur,[4] car les rois et les princes, comme son maître le lui avait prédit autrefois, lui écrivaient pour le prier de venir chanter à leur cour ; il était riche ... mais il ne pouvait pas être heureux, car il était seul.

— Dame Gudule, dit-il enfin, vous qui m'avez donné un baiser de mère, voulez-vous m'accepter pour votre fils ? Voulez-vous me permettre de demander à demoiselle Christine si elle se souvient de sa promesse ?

— Je me souviens ! murmura Christine, pendant qu'un sourire et un signe de sa mère encourageaient Maso.

— Vous m'aviez promis, reprit-il, de penser à moi et de m'aimer toute votre vie. Moi, j'ai toujours pensé à vous, et je vous aime, Christine : ma rose de Noël, voulez-vous être ma fiancée ? voulez-vous devenir ma femme ?

— Veux-tu ? lui dit sa mère en l'entourant de ses bras.

— Il est revenu, mère ! répondit Christine en levant vers dame Gudule ses yeux rayonnants.

Maso prit sa main, et passa à son doigt un bel anneau d'or enrichi de pierreries.[5]

— C'est une reine qui me l'a donné, dit-il, et je l'ai gardé pour vous en parer, vous, ma tendre et compatissante [1] amie, qui valez mieux à mes yeux que toutes les reines de la terre !

On n'a pas vu souvent à Nuremberg une aussi belle noce que celle de la douce Christine Dachs avec Maso Napone, le beau chanteur florentin.

J. COLOMB.

NOTES.

LE TENEUR DE LIVRES.

Pag. 1. — **1. teneur de livres,** *book-keeper.* **2. des demi-manches en lustrine,** gingham *half-sleeves* to protect the coat. *Lustrine; lustre* = shine; *lustrine,* a shiny fabric. **3. pauvre rond de cuir,** *leather cushion.* The man is here identified with the cushion on which he sits. **4. il pourrait,** *he might.* **5. démodée,** *old-fashioned, out of fashion.* Comp. with *à la mode. Ce chapeau est à la mode; cette robe est démodée.*

Pag. 2. — **1. des commis flânent,** *some clerks are sauntering.* Comp. with *flâneur, flânerie.* **2. d'autres font, en bâillant, des cocottes en papier,** *others make, yawning, paper chickens.* **3. il jette autour de lui un coup d'œil circulaire,** *he throws around a comprehensive glance.* **4. Le patron a froncé le sourcil,** *the master has frowned,*—he has wrinkled his eyebrow. *Le patron* = the employer, the "boss." Comp. the English word *patron* with the same French word. In the former language it means very often customer; in the latter it means owner, proprietor, and sometimes manager.

Pag. 3. — **1. Jacques se confond en remerciements et s'avance au guichet,** *Jacques bows profoundly in his thankfulness and walks toward the cashier's window.* Notice the word *guichet;* it is the word used for office windows, putting the public in communication with the people of the office. Comp. also with the Eng. *wicket.* Eng. *w* = hard French *g* or *gu,* viz. wage = *gage.* William = *Guillaume,* etc. **2. dans une vitrine,**

in a show-window. **3. tendant vers lui ses mains pleines de fossettes,** *outstretching toward him its dimpled hands.* **4. Je vais vous renseigner,** *I will inform you.* The verb *je vais* is here used as an auxiliary to indicate a very near future; ex. *je vais écrire une lettre,* I am going to write a letter.

Pag. 1. — 1. étiquette, *label;* verb *étiqueter.* Formerly a label was stuck on the gate of a court, indicating the things to be done in the ceremonial; hence, the meaning now given to the word *étiquette* in society. Comp. with Eng. *ticket.* **2. je n'ai jamais eu de chance,** *I never was lucky.* Comp. with the adjective *chanceux.* Notice also the expressions: *bonne chance!* good luck! good speed! and *pas de chance,* unlucky. This word comes from the Latin *cadentia.* **3. Elle se rend bien compte de notre situation,** *she fully realizes our situation.* The verb *to realize* is very well translated in French by *se rendre compte de.*

Pag. 5. — 1. je vous la cède à prix de revient, *I will let you have it at cost.* **2. Puis cela se trouve à merveille,** *this is quite a fortunate occurrence.* **3. je me fais vieille,** *I am growing old.* This expression is very familiar; *cet homme commence à se faire vieux.* **4. Le magasin s'emplissait de monde,** *the store was filling with people. Monde* is used where *people* and *body* are found in English: *tout le monde,* everybody; *il y avait beaucoup de monde au théâtre hier soir,* there were many people at the theatre last night; *peu de monde,* few people. **5. perlait une larme,** *a tear was glistening.*

013.028.

Pag. 7. — 1. voilà mes quatre-vingts centimes, *here are my eighty centimes,* = 16 cents. The franc is divided into 100 centimes; one cent (Fr. *sou*) is therefore worth 5 centimes. The word *sou* has no place among the official names of coins;

it is like penny in the United States, a survival of the old system where the livre (now franc) was divided into 20 sous. **2. à l'enseigne du Bon Bonbon,** *at the sign of the "Bon Bonbon."* **3. le chapelier,** *the hatter;* **le bonnetier,** *the hosier.* Comp. *chapellerie, chapeau;* and *bonneterie,* hosiery. **4. Pendant de longues années, M. Moulinier avait eu, à ce jeu, une chance de pendu,** *for many years M. Moulinier had, at this game, the devil's own good luck.* Lit. the luck of a hanged man. There is a superstition in France that it is lucky to have in your possession part of the rope that held a hanged man.

Pag. 8. — 1. la guigne, *ill luck.* This is a recently introduced form of the word *guignon;* used only in familiar colloquy. **2. pour cacher à son acariâtre moitié,** *to hide from his peevish wife the deficit in his pocket-book.* **3. jugeant bien de quelle pâte était fait le confiseur,** *judging well of what clay the confectioner was made.* **4. mais le suprême mouvement d'énergie nécessaire lui fit défaut,** *the supreme effort of needed energy had failed him.* **5. devant la vitrine d'un bureau de tabac,** *in front of the show-window of a tobacco-shop.* The word *bureau* is used here, owing to the fact that all tobacco shops belong to the government. **6. pains à cacheter,** *sealing wafers.*

Pag. 9. — 1. sans aucune remise, *without any postponement.* **2. sur une planchette de verre,** *on a small glass shelf.* **3. blagues,** *tobacco-pouches.* **4. bouts d'ambre,** *amber mouth-pieces.* This is an Arabic word introduced into France at the time of the Crusades; the Arabic form is *anbar.* Deriv. *ambrer.* **5. gagner à coup sûr,** *to win without fail.*

Pag. 10. — 1. avec vingt sous je puis centupler, *with one franc I can win a hundred-fold.* **2. après cette tempête sous un crâne,** *after that tempest in a brain.* This expression is used by V. Hugo as the title of a chapter of "Les Misérables," Sous un Crâne, lit. under a skull. **3. élimé,** *threadbare.* **4. qui peut me procurer le plaisir de vous voir?** *what gives me the pleasure of seeing you?* **5. le chef-lieu de la Seine-Inférieure.** France is divided into eighty-seven *départements,* and in each of them there is a city where the *préfet* resides; it

is called the *chef-lieu*, chief town. 6. **Un londrès, un trabucos**, these are the names of certain cigars in France.

Pag. 11. — 1. **Et avec ça?** *do you want anything else?* This is a form very commonly used by clerks in stores. 2. **dans un recoin de son portefeuille,** *in an out-of-the-way corner of his pocket-book*. 3. **cartel,** *clock*. Syn. *pendule, horloge;* the last one means a tower or belfry clock. *Cartel* is not often used. 4. **se dressa sur son séant,** *sat up in bed*. 4. **d'un air rogue,** *harshly*.

Pag. 12. — 1. **tendit le front,** *held up her forehead*. 2. **afin de lui donner le change en cas de réveil inopiné,** *in order to deceive her in case of unexpected awaking*. 3. **Il ne pouvait arriver à s'endormir, poursuivi par un chiffre fatidique qui dansait devant ses yeux grands ouverts,** *he could not go to sleep, as he was haunted by a magic number that was dancing before his eyes wide open*. 4. **grâce à une légère indisposition,** *thanks to a slight indisposition*. 5. **bâtons de sucre de pommes,** *sticks of candy flavored with apples*. 6. **dragées,** *almond candies*, are usually given by the godfather and the godmother to the parents of the new-born infant. 7. **bourrela légèrement de remords la conscience de M. Moulinier,** *touched slightly with remorse Mr. Moulinier's conscience*. 8. **Un autre désir lui trottait dans la cervelle,** *another desire was running in his head*.

Pag. 13. — 1. **Petit-Rouennais,** a small-sized newspaper published at Rouen. 2. **une voix enrouée,** *a hoarse voice*. *Je suis enroué et j'ai mal à la gorge*, I am hoarse and have a sore throat. 3. **Et le cœur battant à se rompre,** *his heart beating as if it would burst*. 4. **craignant de perdre connaissance,** *fearing to lose consciousness*. 5. **parquet,** *floor*.

Pag. 14. — 1. **j'enlève le bec de cane de la serrure,** *I will take off the knob of the door-lock*. *Bec de cane* literally means a duck's beak; very likely the expression comes from the fact that the first knobs had this shape. 2. **chapeau haut de forme,** *high (silk) hat*. 3. **M. Moulinier redevenu maître de lui,** *having regained control of himself*. 4. **falloir,** *to be necessary*,

also *must*. **5. Il aurait certainement tout d'abord à subir une scène épouvantable,** *he would certainly have at first to undergo a frightful scene*. **6 bonne aubaine** *very fortunate circumstance,* meant formerly an unexpected inheritance. *Aubain* means an unnaturalized foreigner, and *aubaine* the right of inheriting from such a man. **7. volets,** *shutters*. This word comes from the French *voler* (Lat. *volare*), to fly, to move in the air, and means in fact the wing of a window.

Pag. 15. — 1. M. Moulinier aperçut la sémillante Clorinde, *Mr. Moulinier saw the lively Clorinde*. **2. les cheveux embroussaillés,** *her uncombed hair had a bushy appearance*. **3. assez contrarié,** *very much displeased*. **4. Vous ne manqueriez pas de me faire un petit cadeau,** *you would not fail to make me a little present*. **5. grognonna,** *growled*. **6. Voici mon billet; vous toucherez vous-même le montant du lot,** *here is my ticket; you yourself shall receive the amount of the prize*.

Pag. 16. — 1. Puis, M. Moulinier, s'applaudissant de la malice qu'il venait d'inventer, *then Mr. Moulinier, congratulating himself upon the trick he had just invented*. As the verb *aller* sometimes means an immediate future, so *venir de* is sometimes used to indicate an immediate past. **2. si Mme Moulinier venait à descendre,** *if she should happen to come down*. Note the difference between *venir de* and *venir à*. **3. stupide, l'œil hagard,** *speechless, with wild eyes*. **4. M. Moulinier laissa tomber le journal,** *M. Moulinier dropped the newspaper*.

Pag. 17. — 1. Jamais de la vie, *never in the world*. A very commonly used expression to deny strongly. **2. Ah! vous payez des bracelets de cinq cents francs à des péronnelles,** *ah! you present five hundred franc bracelets to jades like that!* **3. Madame! fit Clorinde en se regimbant,** *Madam! replied Clorinde indignantly*. *Regimber* is a rather trivial expression, but means a good deal. Speaking of horses, we sometimes use it to translate *to kick*. **4. Une attaque d'apoplexie venait de**

la foudroyer, *a stroke of apoplexy had just caused her death.* For the use of the verb *venir de* see note 1, pag. 16.

Pag. 18.—1. Puis, se ravisant, *then, changing his mind;* comp. with *avis, aviser, malavisé.*

CENDRINE.

Pag. 19.—1. C'est Cendrine, la cueilleuse, *it is Cendrine, the gatherer; cueilleuse,* fem. of *cueilleur,* from *cueillir.* Comp. *cueillir* with *to cull;* Fr. deriv. *recueillir, recueillement, accueillir, accueil,* etc. **2. C'est si voyant,** *it is so showy:* ex. *cette robe est trop voyante; les chapeaux rouges sont trop voyants.* **3. Ça se devine,** *it is easy to guess.* **4. Avec ses jolis cheveux cendrés,** *with her pretty flaxen hair.*

Pag. 20.—1. marâtre, *step-mother. Marâtre* is the real word for step-mother, but it has also the bad meaning of unnatural mother, one who does not love her children. *Belle-mère* has also the same signification; but the meaning attached to *belle-mère* is indifferent, while the one attached to *marâtre* is always bad. **2. Il porte une tête monstrueusement grosse sur un corps rachitique de bossu,** *he carries a monstrously large head on the rickety body of a hunchback.* **3. Ses bras et ses jambes sont noués,** *his arms and legs are shrunken;* lit. *knotted.* **4. dès que** [=*aussitôt que*] **je suis à sa portée,** *as soon as I am within his reach.* Comp. with the following expressions: *à portée de fusil,* within musket-shot; *à portée de la voix,* within call; *à portée de la vue,* within sight; *hors de portée,* beyond reach, or, out of reach. **5. et ce bleu aussi,** *and this black and blue spot also.*

Pag. 21.—1. A la dérobée, *stealthily. S'en aller à la dérobée,* to sneak away; *descendre à la dérobée,* to steal down. **2. j'ai débarbouillé la frimousse de Madeleine.** *I washed Madeleine's little face. Frimousse* is a very familiar word that

is applied to women and children. *Débarbouiller* is used by and in reference to children in preference to *laver*. *Barbouiller* = to smear. **3. j'ai été chassée et poursuivie à coups de balai,** *I was chased and beaten with the broom.*

Pag. 22. — 1. L'usine de son père ne chôme jamais, *his father's manufactory is never idle. Chômer* (= to be idle), which was formerly spelt *chommer;* it comes from the Celtic (Breton, *choum*). **2. la mare,** *pond, pool.* The Latin word for sea is *mare,* but as early as the seventh century it meant *fresh water* as well as salt water, hence the word *mare.* **3. Je te cacherai dans mes eaux rouillées,** *I will hide you in my rusty-colored waters.* Comp. with *rouillure, dérouiller, enrouiller.* **4. et j'étendrai sur toi un manteau de lentilles vertes,** *and I will spread over you a mantle of green duck-weed. Lentille* literally means *lentil,* a vegetable. Chick-weed is called *lentille,* owing to the shape of the leaf.

Pag. 23. — 1. Le nénuphar, also spelt *nénufar,* in English *water-lily,* was *neufar* in the sixteenth century, and comes from the Persian-Arabic combination *nîloufar* or *nînoufar* (*nil,* dark blue, and water-flower of the genus *Nymphaïa*). **2. Tout m'accable,** *everything conspires against me;* lit. *crushes me.*

Pag. 24. — 1. Tordu, bancal, repoussant, *distorted, bandy-legged, repulsive.* **2. toujours j'ai vu que le bien l'a emporté sur le mal,** *I have always seen good triumph over evil.*

Pag. 25. — 1. un papillon arrive à toute vitesse, *a butterfly arrives in rapid flight. Toute vitesse* means in fact *full speed, all possible speed:* ex. *ce train est lancé à toute vitesse,* that train is running at full speed. **2. Le fils Morissot, las d'attendre en vain a pris le bon parti,** *tired of waiting in vain has come to a good decision. Las* (syn. *fatigué*), from the Latin *lassus;* comp. with *lassitude, lasser, délasser.* **3. il faudra,** *it will be necessary.* Notice the subj. mood, *que je prenne.*

LES VIEUX.

Pag. 26.—**1. l'armoire à glace** = a wardrobe of which the entire door is formed of a plate-glass mirror. This is a piece of furniture to be found in nearly every house in France. **2. quand ils se mirent en ménage,** *when they began house-keeping*. Note the difference between *mettre* and *se mettre*. The last expression sometimes means *to set to:* ex. *il se mit à travailler*, he set to work. It has also many other significations: *se mettre à rire, à parler*, to begin to laugh, to speak; *se mettre à table*, to sit down to table; *se mettre bien, mal*, to dress well, badly; *cette dame se met bien*, this lady dresses well; *se mettre bien avec quelqu'un*, to get on good terms with somebody; *se mettre dedans*, to get oneself into difficulty. **3. car ce sont d'anciens travailleurs, aujourd'hui des rentiers,** *they were formerly working people, but have now acquired a small fortune*. *Rentier* is very often opposed to *propriétaire*, although both words have nearly the same meaning. *Rentier* signifies a person who, without being wealthy, is able to live comfortably on his income; the *rentier* very seldom owns real estate, he is a government fund-holder, while the *propriétaire* is a real-estate owner. **4, 5. ils ont beau devenir vieux, et les cheveux de la vieille ont beau grisonner . . . ,** *in spite of their growing old, and in spite of the fact that the old lady's hair is turning gray. . . .* Note *avoir beau*, to be useless, in vain.

Pag. 27.—**1. il fait son volontariat,** *he is undergoing his year of required service*. After the Franco-German war a bill was voted by the French Chambers (in 1872) requiring every Frenchman to serve five years in the active army; the bill, however, provided that young men having received a complete education should be liberated after one year's service if able to undergo an examination at that time. **2. et le colonel n'a accordé que quarante-huit heures de congé aux "quinze cents francs,"** *the colonel has granted but a 48 hours' furlough to the 1500 franc men*. This is an allusion to the requirement of the

above-stated law that every man availing himself of the opportunity given to serve but one year shall pay into the treasury 1,500 francs ($300). **3. Passer deux jours sur la dure banquette des pauvres gens et des soldats**, *spend two days on the hard seats of poor people and soldiers*. To understand this, one should know that there are three classes of coaches on French railroads, that the third class carriages are not upholstered, and that soldiers are not allowed to travel in first or second class coaches. **4. pastel fané**, *faded pastel*. As in English, the word *fané* is applicable to flowers. **5. leur cœur sera serré**, *their hearts will be torn with anguish*. *Serrer* means also to press, to shake, to be crowded: *serrer quelque chose avec les doigts*, to press a thing with the fingers; *serrer la main*, to shake hands; *nous sommes trop serrés à cette table*, we are too crowded at this table.

Pag. 28. — 1. évoquant les vieilles images, *calling back old remembrances*. **2. Tu lui avais appris en cachette**, *you had stealthily taught him*. See page 21, note 1. **3. Dans l'omnibus bondé, qui cahotait**, *in the overcrowded, jolting omnibus*. The piece of wood used to close a cask of wine is *bonde* (Eng. *bung*); *bondé* therefore means full up to the *bung*. This is a familiar but graphic expression. **4. On l'autorisait à choisir deux jouets, deux de ces bibelots où les camelots mettent plus d'industrie que de marchandise**, *he was allowed to choose two toys, — two of those small objects in which the makers put more skilfulness than material*. *Camelote* is applied to articles made of an inferior quality. The word *camelot*, therefore, means a man who makes objects of an inferior quality.

Pag. 29. — 1. c'est une manie dont elle ne se défera pas, *it is a delusion of which she cannot rid herself; se defaire*, to part with, to get rid of: *se défaire d'un cheval*, to part with a horse; *on se défait rarement de ses vieux préjugés*, one rarely gets rid of old prejudices. **2. au moindre pas qui fait craquer l'escalier**, *at the least step which makes the stairs creak*. **3. de loin en loin**, *from time to time*. Comp. with *de temps en temps*. **4. Ce matin, mère a fait prendre l'air à la chambre**

de son fils, *this morning mother gave the room of her son an airing.* **5. elle a fait elle-même son lit,** *she herself has made his bed.*

Pag. 30. — 1. Tu te fais des idées, *you imagine things*, to form an idea. Comp. with *se mettre dans l'idée*, to take into one's head. **2. dorloter,** *to nurse*, *to coax*. Comp. with *cajoler*. **3. la porte d'entrée qui bat à tous moments,** *the entrance door that slams at every moment.* *Battre* has many meanings; among them *to beat*, *to worst*, *to defeat*, also *to shuffle* when speaking of playing cards. **4. Cette angoisse, les deux vieux l'éprouvent, et sans que rien puisse en adoucir la cruauté,** *the two old people feel this anguish, without anything being able to soften its cruelty.* *Cruauté*, formerly *crualté*, and still more remotely *cruelté*. Comp. with the English *cruelty*. Adj. *cruel*, adv. *cruellement*. **5. Cinq heures vont sonner,** *it is about to strike five.* **6. Soudain, les deux vieux se redressent,** *all at once the two old people sit up.*

Pag 31. — 1. Puis ce cliquetis de fer contre la rampe, *also this clank of a sword against the banister.* **2. quand on a couché deux mois à la caserne,** *when one has slept for two months in the barracks.* *Caserne* is the word used for the soldiers' quarters; *quartier* has sometimes the same meaning. **3. Tu n'es pas trop maigre . . . Tu n'as pas trop mauvaise mine,** *you are not so thin; you look very well.* Comp. with the verb *maigrir*, to get thin.

Pag. 32. — 1. souhaiter la bienvenue, *to welcome some one.* *Etre le bienvenu*, to be welcome; *soyez le bienvenu!* welcome!

AVEUGLE!

Pag. 33. — 1. chaleurs de plomb, *very oppressive, very sultry heat.* We can perhaps find the origin of this expression in the fact that lead, being a very heavy metal, is used to indicate

figuratively the heaviness of the air. **2. à cingler la figure des passants,** *to lash the faces of the passers-by*. *Cingler* from the Latin *cingulare*. **3. et à moucheter de flaques grises le granit poudreux des trottoirs,** *and to speckle with gray puddles the dusty granite of the sidewalks*. **4. toute sa mise,** *all her attire*. Comp. *cette dame se met bien*, this lady dresses well.

Pag. 34.—1. venait de se blottir sous la porte-cochère, *had just sheltered himself under the carriage-entrance* or *covered drive-way*. The French verb *venir* when followed by an infinitive with *de* before is translated into English by the verb *to have*, the adv. *just*, and the past participle: ex. *le monsieur vient d'arriver*, this gentleman has just arrived. **2. il avait à peine pris garde à sa compagne de rencontre,** *he had hardly heeded his chance companion*. *Prendre garde*, means also *to beware, to take care;* the "beware of pickpockets" we see everywhere in London would be translated "prenez garde aux filous." *Prenez garde de tomber*, be careful not to fall. **3. Un flot de doléances,** *a flood of grief*. *Doléance* is a synonym for *plainte* and comes from *dolent*, which comes itself from the Latin *dolentem*, a suffering person. The word *condoléance* (Eng. *condolence*), used as in the formula *recevez mes compliments de condoléance*, has been formed by the addition of the prefix *con* (Lat. *cum*) meaning *with*. **4. commis de magasin,** *shopman*. *Commis* is in English *clerk*, but this word is modified in many different ways according to its meaning. Ex. *premier commis*, chief clerk; *commis voyageur*, commercial traveller; *commis chargé de la correspondance*, corresponding clerk. **5. habitués aux mille roueries parisiennes,** *familiar with the thousand dissipations of Parisian life*. **6. scepticisme gouailleur,** *ironic scepticism*. It is to be noted that the word *sceptic*, which sometimes in English means atheist, has very seldom this signification in French. A sceptic in French is an incredulous person, a person slow of belief. Voltaire was a sceptic, but he was not an atheist by any means.

Pag. 35.—1. je vous servirai de caniche, *I will serve as your poodle*. This is an allusion to the fact that in France blind

men are frequently guided by a poodle on the streets. **2. en s'appuyant sur lui avec un abandon qu'il trouvait délicieux** *leaning on his arm with a confidence he found delightful.* **3. elle arrivait tout récemment de province,** *she recently arrived from Province. Province* is all France except Paris, a man from the *province* is a *provincial*, but the meaning of the latter has undergone some change. Parisians often call *provincial* an awkward man, a man without breeding or polish. **4. grande maison de couture,** a place where ladies' garments are made by hand. There are many *maisons de couture* in Paris where hundreds of girls are employed, and in these houses are to be found the most stylish and expensive dresses and cloaks; only work to order is done there. **5. égayer,** *to cheer up.* Adj. *gai;* adv. *gaiment;* subs. *gaieté* or *gaîté.*

Pag. 36.—1. lui forgeait un conte bleu, *was telling him a falsehood.* The literal translation would be, *was making him a blue tale.* **2. se montrer Parisien fieffé,** *to show himself an arrant Parisian.* The word *fieffé* adds a great deal of strength to a quality, good or bad. A *fieffé menteur* is a confirmed liar; *un fieffé coquin* is an arrant rascal. **3. en opérant, pour prouver qu'il n'était pas dans les naïfs qu'on dupe, une diversion triviale,** *in making a trivial diversion to show he was not an easily deceived naïf. Triviale* here means a vulgar, common, bad-taste diversion. **4. ne faites pas la fière,** *do not be proud, high-flown.* **5. Voulez-vous la lâcher, vous,** *let her go, you!* **6. balafrait atrocement,** *frightfully scarred.* Comp. with *balafre,* a scar, *balafré,* covered with scars; syn. *cicatrice.*

Pag. 37.—1. prendre de ses nouvelles, *inquire for her.* Comp. with *recevoir des nouvelles de quelqu'un*, to hear from some one. **2. L'infortunée se demandait avec anxiété qui, pendant ce temps-là, subviendrait à ses besoins,** *the unfortunate girl asked herself anxiously who would support her during that time.* Inf. *subvenir* composed of *venir* and *sub*, to come under. The other verbs derived from *venir* are: *convenir, revenir, parvenir, intervenir*, etc., etc. **3. Pierre alla au-devant de sa pensée,** *Pierre anticipated her thoughts.* **4. Ne**

doutez pas, mademoiselle, que votre patron n'ait pitié de votre état, *do not doubt, mademoiselle, that your employer will pity your condition.* Notice *ait* in the subj. mood. It is always used after verbs and sentences expressing a doubt. **5. qu'elle était censée gagner,** *she was supposed to earn.* **6. Marthe ne recevait âme qui vive,** *Marthe was not visited by a single soul.*

Pag. 39. 1. cette réponse le rendit sombre et taciturne, *this answer made him melancholy and taciturn.* The verb *rendre* is nearly always used when the English *to make* is followed by an adjective. **2. je ne vous ai déjà été que trop à charge,** *I have already been too much of a burden to you.*

Pag. 40. 1. je ne vous ferai plus languir, *I will not keep you pining any longer.*

PRIX DE GYMNASTIQUE.

Pag. 41.—1. hâlé par le soleil, *sunburnt. Hâler* formerly meant *to dry*, and in fact the sun dries the skin and takes away its freshness and color. *Hâlois* is now used to indicate the place where hemp is dried before being spun. *Hâler* has a Flemish origin,—*hael,* dry. **2. rude d'écorce et de manières,** *of rough exterior and rude manners.* **3. Voilà un nigaud,** *this is a simpleton.* **4. Tout aussitôt, on organisa contre lui une série de brimades,** *immediately they organized against him a series of practical jokes. Brimade* is quite a new-comer in the French vocabulary. **5. et dont on riait à se tordre,** *and over which they doubled themselves with laughter.* **6. Elbeuf,** a French city (population about 25,000), situated in the *département de la Seine-Inférieure en Normandie*, about 115 miles from Paris, is celebrated for its numerous broadcloth mills. **7. pour nourrir chichement sa femme et son enfant,** *stingily to support his wife and child.* La Fontaine, in "Le Renard et la

Cigogne," says, speaking of the fox: "Le galant, pour toute besogne, avait un brouet clair; il vivait *chichement*." Syn. *pauvrement, misérablement*.

Pag. 42. — **1. Il se ramassa sur lui-même, comme un hérisson qui flaire le danger,** *he drew himself together like a hedgehog scenting danger.* **2. le passer à la savate,** *to toss him in a blanket.* **3. André se regimba,** *André resisted.* **4. c'était un gas vigoureux et bien planté,** *he was a vigorous and well-grown boy. Gas* is here used instead of *garçon*. We have also the form *gars* (pronounce *gā*); *gas* and *gars* are more used in the south of France than elsewhere; but only in familiar style. **5. il administra aux deux ou trois imprudents qui le serraient de trop près une épouvantable volée,** *he gave to the two or three imprudent boys who were too close to him a terrible volley.* Here the author means with the fists; but we also say, *une volée de coups de canne; une volée de coups de poing.* **6. certains marchands de soupe,** means here a low class of private schools where boys are sent who do not do any work in the regular schools and colleges.

Pag. 43. — **1. Il y était d'une habileté qui déconcertait ses professeurs eux-mêmes,** *he was so skilful that he surpassed the professors themselves.* **2. fort en thème.** In French colleges a *thème* is a translation from French into Latin or Greek, and a *version* is a translation from Latin or Greek into French; *fort en thème*, therefore, means a good translator of French into Latin or Greek. **3. la fleur du palmarès.** It is customary in France to give books to the best students: the school principal has a printed list of such scholars; this list is called *le palmarès*. We can, therefore, translate *la fleur du palmarès*, the flower of the honor list. **4. échouait,** *failed.* Speaking of ships, it means to run aground. **5. il avait son idée fixe, dont il ne démordait pas,** *he had a fixed idea, which he would not give up.* **6. les aridités du droit,** *the difficulties of the study of law. Droit* is here used as a synonym for *loi*. **7. une étude sombre et enfumée,** *a dark and smoky office.* In speaking of notaries', attorneys', or solicitors' offices, the

word *étude* is always employed. **8. fluxion de poitrine**, is the expression commonly used for *pneumonie*.

Pag. 44. — **1. armateur**, *ship-owner*, *ship-fitter*. **2. Le lauréat d'antan**, *the laureate of days gone by*. *Antan*, from the Latin *ante* = before, and *annus* = year. **3. Sainte-Adresse** is a steep cliff near Havre, on which stand two lofty light-houses. *Adresse* means skilfulness, and there is quite a legend about *Sainte-Adresse*. It is said that many years ago, during a heavy gale, a ship came near being wrecked on the reefs off the coast. The crew, terribly frightened, prayed to all the Saints in Paradise, when the captain, an old sailor, told them, "You had better pray to Sainte-Adresse." His men took courage, and through their efforts the ship was beached near the cliff now called by that name. **4. Matin et soir, souvent deux ou trois fois par jour, il dégringolait et escaladait ce chemin pittoresque**, *morning and evening, often two or three times a day, he ran up and down this picturesque path*. Notice *par jour*, in English *daily*.

Pag. 45. — **1. l'éducation que le collège avait ébauchée**, *the education begun in the college*. *Ébaucher* means literally *to sketch*. Deriv. *ébauche*, *ébauchoir*, an instrument employed by sculptors to rough-hew their work. **2. avait offert à André de l'intéresser dans sa maison**, *had offered to give André an interest in his business-house*. **3. il avait fini par se livrer**, *and finally he had surrendered*. **4. et par l'inviter à venir le voir**, *and invited him to call*. **5. un événement imprévu trancha brusquement la question**, *an unforeseen event suddenly solved the question*. **6. falaise**, *cliff;* formerly *faloize* and *falize*, from the old German *felisa*. **7. et allait atteindre le phare de la Hève**, *and he was about to reach the "la Hève"* light-house. "La Hève" is the name given to the light-house erected on the top of *Sainte-Adresse*.

Pag. 46. — **ils ont compté sans la grande marée**, *they had not counted upon the spring-tide*. **2. dont il amarra solidement l'extrémité à un pieu**, *the end of which he tied strongly to a pole*. *Amarrer* is the word used in speaking of ships; the

contrary is *démarrer*. **3. halez en douceur,** *pull up gently*. Comp. with the English *to haul*. *Haler* is nearly always used when speaking of boats. **4. il se glissa à plat ventre jusqu'au bord de la falaise,** *he crept flat on the ground to the edge of the cliff*.

Pag. 47.—1. à prendre pied sur le rocher, *to get a footing on the rock*. **2. pour qu'elle ne fût pas emportée par les vagues,** *in order that she should not be carried away by the waves*.

Pag. 48.—1. ne lâchez pas prise, *do not let go your hold*. **2. Pour ne pas être englouti, il se cramponnait à son sauveur de toutes les forces,** *not to be ingulfed he clung to his rescuer with all his might*. **3. Monval foula bientôt cet humble plancher des vaches,** *he soon trod on terra firma*. Cows, being poor swimmers, are afraid of water; hence this expression, *plancher des vaches*, meaning firm ground. **4. il atteignit le faîte,** *he reached the top*. *Faîte*, formerly *faiste*, from the Latin *fastigium*. **5. je vous tiens quittes,** *we are quits*.

LE PIN.

Pag. 50.—1. tutélaire: Syn. *protecteur*, fem. *protectrice;* from the Lat. *tutelaris*. Comp. with *tutelle* from *tutela*, and *tuteur* from *tutor*. **2. figuier,** Eng. *fig-tree;* the name of the fruit is *figue*, from the Provençal *figa*, which is the Lat. *fica*, fem. form of *ficus*. In French, the termination *ier* added to the name of the fruit gives the name of the tree. Ex. *poire*, *poirier; pomme*, *pommier; cerise*, *cerisier; abricot*, *abricotier; prune*, *prunier; framboise*, *framboisier*, etc. Note, however, that the tree which gives the quince (Fr. *coing*) is called *cognassier*. **3. la maisonnée.** The termination *ée* sometimes corresponds to the Eng. *ful*. Ex. *une cuillerée*, a spoonful; *une bouchée*, a mouthful. **4. grouillent.** It has now a scornful meaning, but formerly it only meant *to move*.

"Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longeur encore épouvantable,
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois."
Molière, "Le Misanthrope," Ac. ii. Sc. v.

5. **éploie**, syn. *déploie*, Eng. spreads out. 6. **ramures**, syn. *branchage*, from the Lat. *rama*, fem. form of *ramus*, branch. A *ramier* is a wild pigeon that rests on branches of trees. Note also the word *ramage* (in Provençal *ramatge*, from the Lat. *ramaticum*), *chant des oiseaux*. This word still means *branchage* when speaking of hunting, and *une étoffe à ramage* is a kind of cloth upon which flowers and foliage are printed. 7. **planent**: this verb is also used figuratively *planer*, to soar. Ex. *l'aigle plane au haut des airs*.

Pag. 51. — **1. a porté bonheur**, *has brought good luck*. **2. greniers**, a place where grain is stored. Comp. with *grainerie*, a store where grain is sold, and *grainetier*, a man who sells grain. 3. **brassées**, an armful, and also, by extension, a pretty large quantity; see page 50, note 1. 4. **Il parlait français**, *he spoke French*. This is an allusion to the fact that mountaineers and peasants in and near the *Pyrénées* do not speak French, they use a kind of *patois*, half French, half Spanish; hence the expression applied to a person who speaks poor French, *parler français comme un Basque espagnol*. 5. **et s'apprêta à remettre chez lui, à tour de bras**, *and got ready to send back to his own house by the force of his fists*. 6. **d'une façon si onctueuse**, *in such an unctuous manner;* from the Lat. *unctuosus;* comp. with *oindre* (Lat. *ungere*).

Pag. 52. — **1. courroucée** (Eng. *angry*, *wrathful*). Comp. with the noun *courroux* (Eng. *anger*, *wrath*). The old French had the word *corrot*, corresponding to the Italian *corrotto* and the Provençal *corroptz*. Both come from the Lat. *corruptum*, meaning *ruin*, *sadness*, later *indignation*, and finally *anger*. Syn. *colère:* note that this last word has been used by Shakspeare in the form *choler*, and with the signification of the modern expression *anger*. See "Julius Cæsar," Act iv. Sc. iii. **2. beu-**

glement. It is the French word for the Eng. *lowing*. Comp. with *le chien aboie; le chat miaule; le lion rugit; le loup hurle; le coq chante; la poule caquette; le dindon glousse; le renard glapit; la grenouille coasse; le corbeau croasse*, etc. **3. faisaient une étrange sensation de paroles sucrées et quasiment à la vanille,** *gave him a strange sensation of sweet words, as if flavored with vanilla*. This is a rather peculiar expression. **4. doigtelets.** This is a diminutive of *doigt*. (Eng. *finger*, Lat. *digitus*, Span. *dedo*). Comp. with other diminutives; as, *fillette*, *garçonnet*, *tablette*, *maisonette*, *rivièrette*, *manchette*, etc. **5. un ronron de chatte,** *the purring of a cat*. This is an onomatopœia to be noticed. **6. Landais.** A *Landais* is an inhabitant of the *département des Landes*. It is one of the less fertile and populated districts of France, and is nothing but heaths and marshes. **7. brindilles,** *small branches*. **8. tablier,** Eng. *apron*. The word *table* comes from the Lat. *tabula;* hence *tablier*, meaning at first a garment usually worn at table.

Pag. 53.—1. Les yeux de cette demoiselle luisaient comme deux étoiles levantes, *the eyes of that young lady shone like two rising stars*. **2. narquois,** syn. *moqueur*. **3. fredonnait,** sang in a low tone. **4. goguenard** has nearly the same meaning as *narquois*. It comes from the old French *gogue* (*plaisanterie*, *bonne humeur*), which gave us the word *goguette; être en goguette*, to be on a spree. **5. faisait rougir,** *reddened*. *Rougir*, to redden, to blush. **6. avec un accent épouvantable,** *with a wretched accent*. To understand this expression, see page 51, note 4. **7. béret,** a kind of flat cap worn by the Spaniards.

Pag. 54.—1. c'était une gageure, *it is a wager*, verb, *gager*. Comp. with *gage*, *gagerie*, *gageur*, *engager*, *dégager*. **2. Luc tint bon,** *Luke stuck to his idea*. **3. lâcheté** (Eng. *cowardice;* Ital. *laschità;* Ger. *die feigheit*). Comp. with *poltronnerie*, *couardise;* and the adjectives *lâche*, *poltron*, *couard*. **4. érafiassent**; to scratch, to bruise. **5. ancêtre,** Eng. *ancestor;* syn. *aïeul*, with two plurals, *aïeuls* and *aïeux*. **6. essaim**

d'abeilles, *a swarm of bees. Essaim* is often used to mean a large quantity. **7. Luc savait à quoi s'en tenir,** *Luke knew what to expect.* **8. abattre ce pin,** *to fell that tree. Pin* (Lat. *pinus*) was probably used to indicate all trees having pointed leaves. **9. s'était rué,** *had rushed.*

Pag. 55. — **1. il est impayable,** *he is inimitable.* This is a common expression, that means literally, "he cannot be paid high enough for what he said." **2. sentit claquer ses mâchoires,** *felt his jaws chatter.* Verb *mâcher.* **3. rival.** The etymology of this word is very interesting. It comes from the Lat. *ripa* (bank of a river), then *rivalis*, a person living on the river bank; persons so dwelling frequently engaged in quarrels, hence the modern signification. **4. grelottant,** *shivering.* **5. maigrissait,** *was getting thin.* Deriv. *maigre, maigreur, maigret, maigrelet.* **6. moissons mesquines**; fem. of the adj. *mesquin;* in Eng. *mean, poor, miserable.* **7. il tressautait,** *he was startled.*

Pag. 56. — **1. Il soufflait comme un mistral,** *he was breathing like a mistral.* It is the name of a strong wind blowing from a northwesterly direction that frequently strikes the coast of Provence. **2. en acharnant sur lui leurs larges cognées de fer, lancées en cadence,** *striking it with their large axes swung in cadence.* **3. les cognées mordirent,** *the axes bit.* Note the metaphor. **4. Luc, à le voir, suait à grosses gouttes,** *seeing that, Luke sweated great drops.*

Pag. 57. — **1. l'arbre se plaignit.** In this and in the following sentences, note the reflexive verb. **2. Luc se boucha les oreilles,** *Luke stopped his ears.* **3. halètement de mourant,** *heavy breathing of a dying man.* **4. étreinte suprême,** *powerful embrace.* **5. pygmées.** Eng. *pygmy, dwarf.* The Pygmies, a fabulous race of dwarfs on the Upper Nile, said to have been warred on and destroyed by cranes. (See Homer's Iliad, iii. 6.) **6. gigantesquement**; adv. of the adj. *gigantesque*, noun giant, Fr. *géant.* The "Gigantes" are represented by Homer simply as a savage tribe of giants near Trinacria; by later poets as beings of vast stature and strength, having serpents for feet;

sons of Tartarus and Earth, who attempted to storm heaven, but were slain by the lightnings of Jupiter. **7. avec un fracas d'ossatures briseés,** *with a noise of broken bones.* Comp. with *ossement* (masc.). **8. chantier**; one of the many significations of the Eng. *yard.* Ex. *un chantier de bois*, a lumber yard; *un chantier de pierres*, a stone yard, etc.

Pag. 58. — 1. poutrelles embaumées, *fragrant joists. Poutrelle* is a dimin. of *poutre.* This word originally meant *a colt;* later it meant a piece of wood to support a floor, and this meaning came through the use of a metaphor giving to pieces of wood the names of beasts of burden; for instance, *chevalet* (Eng. *easel*) comes from *cheval* (Eng. *horse*). **2. un bruit étrange courut soudain,** *a strange rumor was unexpectedly spread abroad.* **3. il courut chez son beau-père,** *he hurried to the house of his father-in-law.* Comp. with *belle-mère, beau-père, belle-sœur.* **4. un cercueil**: syn. *une bière;* in Eng. *coffin, bier.* This word comes from the Lat. *sarcophagus.*

LA MAISON-BLEUE.

Pag. 59. — 1. mes affaires m'appelaient toujours aux quatre coins de France, *my business always called me into the four corners of France. Coin* is often familiarly employed; ex. *s'asseoir au coin du feu*, to sit down by the fire. **2. gare,** *station, terminus.* Note that the word *dépôt* is never used in French for railroad stations. **3. Dijon,** a city of Burgundy, situated about 195 miles from Paris; it is renowned for its wines; its population is about 45,000. Dijon is the *chef-lieu du département de la Côte-d'-or.* Bossuet was born there in 1627; he died in Paris, 1704. **4. grisaille,** a very indefinite gray tint. **6. jardin de devant,** *front garden.* Comp. with *la porte de devant*, the front door. In speaking of houses, *derrière* is opposed to *devant; la porte de derrière*, the back door. **6. les**

affaires n'avaient pas marché, *business had been very dull.* **7. Doit-on être heureux de vivre ici!** *one must be happy to live here!* Note the interrogative form in an exclamation.

Pag. 60. — 1. désœuvrement de la route, *idleness of the journey.* Comp. with *désœuvré*, idler; *être désœuvré*, to have nothing to do. **2. Lille,** a city of Northern France, about 185 miles from Paris; population about 200,000. Lille is famous for its cotton and linen mills. It is the *chef-lieu du département du Nord.* **3. Nancy,** the *chef-lieu du département de la Meurthe*, situated about 205 miles from Paris, has a population of about 60,000. Its main industry is the manufacturing of lace and artificial flowers. **4. Marseille,** a seaport on the Mediterranean Sea and the most important in France, is the *chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône.* It is situated about 520 miles from Paris, and has a population of 360,000. From here there are steam communications to all parts of the world. Pierre Puget, the most celebrated of French sculptors, was born there in 1622; he died in Italy in 1694; his masterpiece is "Le Martyre de Saint-Sébastien." **5. matinée** has a broader meaning than *matin; pour passer à Blaisy-Bas dans la matinée* should be translated, *to pass through Blaisy-Bas some time in the morning. Matin* is a point, and *matinée* a space of time. **6. un bleu bien fané,** *a very much faded blue.* **7. je la reconnus,** *recognized her.* **8. un beau jeune homme très prévenant,** *a handsome and very prepossessing young man.* **9. je me mis à la portière,** *I looked out of the coach window. Portière* is always used to mean a steam-car or a carriage door. **10. Ils partirent d'un éclat de rire,** *they burst out laughing.*

Pag. 61. — 1. un petit garçon tout ébouriffé, *a small boy with unkempt hair.* **2. je portai la main à mon chapeau,** *I raised my hand to my hat.* **3. si plein de péripéties,** *so full of sudden changes.* **4. En ai-je traversé des hauts et des bas,** *I have been through many ups and downs.* **5. à cette heure sinistre,** *at this ominous hour.* We use *sinistre* in speaking of persons and objects.

Pag. 62. — 1. voilà qui t'apprendra à courir le monde,

this will teach you to travel the world over (sarcastic). **2. le peu d'argent que je rapportais,** *the little money I was bringing home.* Note that the verb *rapporter* is only applicable to inanimate objects. In English you say, *bring* your book, *bring* your horse, *bring* your friend ; in French we use the verb *amener* for people and animals, and we say *amenez votre ami, amenez votre cheval.* **3. mon cœur battait à se rompre.** See page 13, note 3. **4. Par un choc en retour assez singulier,** *by a reminiscence peculiar enough.* **5. sous la tonnelle,** *under a bower* (formed by the shrubbery). The word is a feminine form of *tonneau* (Eng. *cask*), as the trees forming a *tonnelle* are often cut to present this appearance. **6. avec ses bandeaux argentés,** *with bands of silvery hair.*

Pag. 63. — **1. toujours différente et se ressemblant toujours,** *always different and yet always like herself.* **2. Le hasard me servit à souhait,** *chance favored my wish.* **3. on nous prévint,** *they informed us.* **4. et je venais d'en voir de rudes, en Turquie,** *I had just been through some wild experiences in Turkey.* **5. Qu'est-ce qui me vaut, monsieur, l'honneur de votre visite.** See page 10, note 4. **6. me regardait tout effarée,** *she looked at me wildly. Effarée* means very much surprised.

Pag. 64. — **1. il y a tout au plus un an,** *it is but a year at the most.* **2. Je ne sais ce que vous voulez dire,** *I do not know what you mean. Vouloir dire,* to mean. **3. tout ahuri,** *astounded.* Comp. with *surpris, étonné.* **4. ruelle,** small street, sometimes an alley, but more usually a narrow street. **5. le cœur serré,** *my heart wrenched.* **6. un vieux bonhomme,** lit. *a good old man. Bonhomme* and *bonne femme* are frequently used when speaking of old people. **7. contrôleur,** a government official whose business is to see that taxes are properly assessed and collected. **8. une Mâconnaise,** a woman living in Mâcon. Mâcon is a city of Burgundy (see page 59, note 3), about 135 miles from Paris ; it is noted for its excellent wines.

Pag. 65. — **1. J'étais anéanti** (lit. *I was annihilated*). This is a figurative expression, meaning *I was astounded.* **2. à l'al-**

lure dégourdie, *with a brisk gait.* **3. On la mit au courant,** *we told her of the discussion.* **4. entrepreneur,** is from the verb *entreprendre*, to undertake. *Entrepreneur* has a special meaning; it means a builder, a contractor. **5. Je sentais ma tête s'en aller,** *I thought I was losing my wits.* **6. le train allait partir,** *the train was going to start.* **7. il fallait donc le dire tout de suite,** *you ought to have said so at once.* **8. On a encore toute sa tête,** *I have yet all my faculties.* **9. vous parlez au moins de quarante ans,** *you speak of at least forty years ago.* **10. Nous l'avons perdue, hélas! comme elle finissait ses dix ans,** *we lost her as she was completing her tenth year.*

Pag. 66. — **1. elle n'a l'air de rien, mon histoire . . . C'est pourtant là toute l'existence,** *my story seems to have no importance, yet there is in it the whole of life.*

FLEUR-DE-PECHER.

Pag. 67. — **1. Damas** (Eng. *Damascus*) is situated 136 miles north-northeast of Jerusalem. The city, which is called by the present natives Esh-Sham, has a population of about 150,000, 130,000 of them being Mohammedans and Druses, 15,000 Christians, and 5,000 Jews. Damascus is a very old place, being mentioned in the history of Abraham; it is two miles in length, and one mile in width. **2. cigarettes de Latakié,** *cigarettes made of Latakia tobacco.* Latakia, a town of Syria, is situated opposite the northeast point of the island of Cyprus; it has a population of about 7,000. **3. sous les platanes de Saint Paul,** *under the plane-trees of Saint Paul*, being thus called, owing to the fact that Saint Paul's conversion is said to have occurred on that spot.

Pag. 68. — **1. Bagdad et Bassora.** Bagdad, a city of Asiatic Turkey. The population was about 200,000 in 1873, but is now reduced to 100,000; being 15,000 Jews, 3,000 native Chris-

tians, and the remainder Mohammedans, Arabs, Turks, and Persians. It is a fortified place, and contains churches of all denominations. The city was built by the Kaliph Al-Mansour as his capital, and called Medina-el-Salem (= city of peace). It was conquered in 1258 by Hulaku, the grandson of Gengis Khan, and by Tamerlane in 1401, by the Persians and Turks successively in the fifteenth century, by the Persians again in 1623, and by the Turks finally in 1638. *Bassora* (Eng. *Bassorah*) is also a town of Asiatic Turkey. Old Bassorah, the ruins of which are eight miles southwest of the present town, was a very important city. One of the first Mohammedan learned schools was founded there in the seventh century, and the town was called Kubbet-el-Islam (= the cupola of Islam). It began to decline in the middle of the twelfth century. The present town dates from the seventeenth century. **2. sur les rives de l'Euphrate,** *on the banks of the Euphrates river.* The Euphrates is a river of Asiatic Turkey, which empties into the Persian Gulf after a course of about 1,500 miles. **3. brûle du désir,** *is inflamed with the desire.* **4. entremetteur de toutes sortes d'affaires,** *intermediate agent* (*medium*) *in any kind of business.* **5. quatre-vingt mille francs,** = $16,000. When the word *vingt* is followed by another number, it does not take *s* in the plural; if not; it does. Ex. *cet homme a quatre-vingts ans, cette femme a quatre-vingt quatre ans.* **6. donnant, donnant! On payera rubis sur l'ongle,** *he will pay to the last farthing.* **7. bien qu'à vrai dire ce prix puisse paraître un peu exagéré,** *although, to speak the truth, this price may seem a little too high.* Note the doubtful meaning of the sentence, calling for the subjunctive. **8. cheik** (Eng. *sheik*), the chief of an Arab tribe. **9. Sélim-Le-Magnifique** was an ally of Napoleon I., and died in 1808. **10. refonte des monnaies,** *the recoinage.*

Pag. 69. — 1. a mis deux ou trois banquiers sur les dents, *has tired out two or three bankers.* **2. et il viendra demain livrer et toucher,** *and he will come to-morrow to deliver the horse and receive the price.* **3. Damas.** See page 67, note 1. **4. petite ville.** In small towns people know each other's affairs

and indulge in gossip; the expression *petite ville* is applied to cities where such conduct is carried on. **5. tout le monde,** *everybody.* See page 5, note 4. **6. boyard** (Eng. *boyar*) is the name given to rich Russian noblemen.

Pag. 70. — 1. troussequins, the cantle of a saddle. **2. A la guerre comme à la guerre!** *One must suit one's self to the circumstances.* This is an allusion to the fact that in war people do not always have all they need, and must, in such cases, make the best of it. **3. nous nous mîmes en marche,** *we started off.* **4. à l'écurie,** Eng. *stable.* Note that the word *écurie* is always used when speaking of horses, while the word *étable* is employed for cows and oxen. **5. Nedji,** a province of northern Africa renowned for its fine horses. **6. les rois fainéants,** *the puppet kings,* — Clovis II. and his ten successors: the puppet kings of the Palace Mayors. Louis V. received the same designation. **7. féredjés,** an Arabian dress, commonly worn. **8. yasmak,** the veil or covering of a Moslem woman's face. **9. lentisques,** mastic tree (Lat. *lentiscus*). **10. caroubiers,** a tree growing in tropical countries of the leguminous family.

Pag. 71. — 1. sorbet (Eng. *sherbet*), an Eastern drink composed of water, lemon juice, sugar, a drop of rose-water, sometimes with perfumed cake dissolved in it, or other flavoring, to give it an agreeable taste and a pleasant odor. **2. boutiques** (Eng. *shop*). *Boutique* means a small store; we should not call "Le magasin du Louvre" a *boutique.* **3. échoppes** (Eng. *stall, covered stall*); allied to Eng. *shop.* **4. moujicks,** Russian peasants. **5. raies** (Eng. *stripes*); comp. with *lignes.*

Pag. 72. — 1. poignée, Eng. *handle,* also *hilt* in speaking of swords. *Poignée* means also a handful; comp. with *poignet,* wrist. **2. à la robe gris truité,** *with a gray coat, the color of a trout.* **3. son teint fortement basané,** *his complexion of a deep tawny hue.* **4. cabochons,** uncut polished precious stones. **5. mit lestement pied à terre,** *he alighted nimbly.* **6. et les passa autour de sa jambe hors-montoire,** *and tied them to its right leg.* **7. tout-à-coup,** *at once.* Comp. with *subitement, soudainement, sur-le-champ* (lit. on the spot), *instantanément.*

Pag. 73. — 1. commencèrent à compter leur or, dont les piles rutilantes s'alignèrent bientôt sur la table, *commenced to count their gold, the gleaming piles of which were soon arranged upon the table.* **2. s'approchèrent en conduisant par la bride, que chacun tenait d'une main, à trois pouces du mors,** *approached leading by the bridle, which each one held with one hand three inches from the bit.* **3. si maître qu'il fût de lui-même, en qualité d'ancien diplomate,** *although completely master of himself, owing to his training as a diplomat.* **4. Sa robe fine, presque transparente, soyeuse,** *her fine and silky coat, almost transparent.* **5. avait, en effet, la nuance suave, veloutée et charmante de la jolie fleur, à laquelle elle empruntait son nom,** *she had in fact the soft, velvety, and charming hue of the flower from which her name was derived.* **6. chef,** syn. *tête;* from the Latin *caput.*

Pag. 74. — 1. Le chanfrein, *the front of a horse's head.* **2. et il n'était pas besoin d'avoir la main bien large pour emprisonner ses naseaux.** *And it was not necessary to have a very large hand to grasp her nostrils.* **3. une légère bande noire entourait, comme d'un cadre régulièrement dessiné, le bord libre de ses paupières,** *a delicate black band surrounded as with a regular frame her eyelids.* **4. La tête tout entière était comme enlacée dans le réseau des veines gonflées et larges, faisant saillie,** *the whole head seemed enlaced by a network of large and swollen veins which stood out in bold relief.* **5. le garrot,** *withers;* comp. with *shoulders.* **6. le pâturon.** *pastern,* a part of the leg. **7. l'arrière-main,** *rump.*

Pag. 75. — 1. elle se secouait avec de petits mouvements brusques qui ramenaient sa crinière ondoyante sur sa tête, qu'elle couvrait ainsi, comme un flot de soie argentée, *she shook herself with slight nervous movements which threw her flowing mane about her head, covering it as with a wave of silvery silk.* **2. poitrail,** *breast;* comp. with *poitrine,* applied to persons. **3. la préserver du mauvais œil,** *to keep her from the evil eye.* **4. maléfices,** *witchcraft;* from the Lat. *male-*

ficium. **5. amulette** (Eng. *amulet*), a charm to ward off witchcraft. **6. cette jument digne du prophète,** *this mare worthy of the Prophet*. **7. le roi du désert,** *the king of the desert*, is here applied to Ismaïl, on account of his prominence among Arabian tribes. **8. Il y en eut pour assez longtemps, car il faisait les choses en conscience,** *that took some time, for he did all things conscientiously*. **9. un pan de son vêtement,** *a fold of his dress*. **10. Le palefrenier,** *hostler* or *groom*.

Pag. 76. — 1. qui faisait craquer les coutures de son machlah, *which strained the seams of his machlah* (an Arabian garment). **2. et fixa sur son maître un regard qu'auraient pu, tant il était tendre, lui envier des yeux de femmes,** *and fixed upon her master a look whose tenderness might have made a woman envious*. **3. Palmyre** (Eng. *Palmyra*), 120 miles northeast of Damascus, was founded by Solomon ; it is now a small place with many ruins, which are historically important.

TORTILLON.

Pag. 77. — 1. Voix effarées, *frightened voices ;* from the Lat. *efferare*. **2. vingt paysannes,** *twenty country women ;* comp. with *pays*, *paysan ;* pronounce carefully *y* as two *i*'s (French letter), independent of each other. *Pays* should be pronounced *pai-ee*. **3. D'autres voix lançaient dix noms à toute volée,** *ten other names were shouted loudly*. **4. Les pères ne disaient mot, mais ils tiraient copieusement les oreilles et plus d'un gamin braillait,** *the fathers said not a word, but pulled ears freely, and many a boy screamed*. **5. bourg,** Eng. *market-town*, *borough ;* from the Lat. *burgus*, which meant at first a small fortified place, later a gathering of houses. Deriv. *bourgeois*. Comp. with *hameau*, *village*, *ville*, *cité*. **6. un être funambulesque ;** *funambule*, a rope-dancer (from Lat. *funambulus*). As rope-dancers are often very queerly

attired, hence the expression *funambulesque*, applied to queer-looking persons. **7. une hanche qui s'aiguisait en promontoire,** *a hip which made a sharp prominence.*

Pag. 78.—1, 2. tandis que de l'autre côté surplombait une épaule outrageusement chargée de gibbosités abruptes, *while on the other side overhung a shoulder outrageously loaded with abrupt swellings.* **3. deux bras infinis, comme des tentacules,** *two long arms like two tentacles.* **4. L'ensemble tourmenté, noueux, tordu, plein de creux et de saillies, donnait l'impression d'un tire-bouchon à pattes,** *the whole warped, knotty, twisted, full of depressions and prominences, gave the impression of a corkscrew on legs.* **5. La bouche allant d'une oreille à l'autre, souriait involontairement et sans cesse, de façon irritante à la longue,** *the mouth stretched from ear to ear unconsciously and incessantly smiled in a manner which was irritating after a while.* **6. rictus,** *sardonic grin.* **7. un nez en pied de marmite,** *a widely distended nose*, an allusion to the shape of the legs of a certain kind of boiler common in France. **8. hameau,** Eng. *hamlet*, was formerly *hamel*, and has a Teutonic origin. **9. Plus d'un soutenait avoir vu un pied fourchu sous ses guenilles,** *more than one asserted that he had seen a cloven foot under her ragged skirts.* **10. avec un balai pour vélocipède,** *with a broom for a steed.*

Pag. 79.—1. avaient bien le front de dire, *had the boldness to say;* a very familiar expression; **front** is used like our word *cheek.* **2. pouvaient avoir, elles-mêmes, mis à mal leurs propres enfants,** *might themselves have done harm to their own children.* **3. galopin,** *a boy*, from the verb *galoper* (Eng. *to gallop*); an allusion to the fact that boys very often run on the streets. Comp. with *galop*, *galopade.* **4. une tartine aux dents,** *a slice of buttered bread between the teeth.* **5. porte entrebâillée,** *half-open door; bâiller*, to yawn, lit. *half-yawning door.* **6. La loqueteuse,** *the ragged girl.* **7. Le petit empochait une taloche,** *the little one received a blow;* lit. *pocketed a slap.* **8. la mendiante se cala,** *drew herself up.* **9. balança ses bosses d'avant en arrière, souleva la**

trique qui lui servait d'appui, se tordit des talons à la nuque et lança une jambe en avant, *swung her humps backward and forward, raised the stick which served her as a support, twisted herself from her heels to her neck and proceeded a step,* lit. *threw a leg forward.*

Pag. 80. — 1. Fleurs, oiseaux, insectes, bruissaient, *flowers, birds, insects, murmured.* **2. Les douze coups de midi s'égrenèrent paresseusement au clocher du village,** *the twelve strokes of mid-day struck lazily in the village steeple.* **3. presbytère,** *parsonage;* comp. with *presbyte, presbytre, presbytérien,* etc. **4. une pièce blanche,** *a silver piece.* **5. quelques restes,** *some fragments from the table.* **6. la gueuse,** *the beggar;* it sometimes has the mere meaning of pauper, —

Les gueux, les gueux,
Sont des gens heureux,
Ils s'aiment entr'eux,
Vivent les gueux !

— BÉRANGER.

7. portail (Eng. *door* or *portal*) is the word usually employed in speaking of churches and sometimes of stately houses.

Pag. 81. — 1. une cascade de cheveux blonds, *a cascade of blonde hair.* **2. de cheveux à n'en plus finir,** *very long hair.* **3. L'œil de Tortillon, tout grand, plein de lumière, chargé d'effluves, s'appesantit sur le visage divin de l'enfant,** *the eye of Tortillon, wide open, full of light, charged with magnetism, dwelt on the divine face of the child.* **4. Enfin, elle n'y tint plus,** *at last she could not restrain herself.* **5. Ce qu'il y eut de joie sous son front!** *what a joy appeared upon her forehead.* **6. la fillette l'aperçut, poussa un cri et voulut se sauver en appelant au secours,** *the little girl saw her, uttered a cry, tried to flee, calling for help.* **7. La malheureuse alors, lâchant son bâton, tomba désespérément à genoux,** *the unfortunate, dropping her stick, fell despairingly on her knees.* **8. Tortillon, éperdue, adressa au ciel un hommage muet de reconnaissance,** *Tortillon, overcome with joy, addressed to*

heaven a silent tribute of thankfulness. **9. La petite fille regardait la bossue de temps à autre,** *the little girl looked at the hunchback from time to time.*

Pag. 82. — 1. La pauvresse parut hésiter, puis prendre un grand parti, *the miserable seemed to hesitate, and then to form a resolution.* **2. Des sanglots éclatèrent dans la gorge de la mendiante,** *sobs burst from the mendicant's throat.* **3. Je ne sais pas comment vous dire ça, et pourtant . . . il faut que je le dise,** *I do not know how to tell you, and yet I must.* Notice the subj. after an impers. verb. **4. Je me suis figuré,** I *have imagined.*

Pag. 83. — 1. Je ne voudrais pas mourir sans avoir embrassé un enfant, Lucette, reprit la déshéritée avec une étrange chaleur, *I did not wish to die without having kissed a child, Lucette, continued the miserable woman with strange intensity.* **2. si j'étais sorcière, je voudrais que les bois, que les chemins, que le monde fût rempli d'enfants,** *if I were a witch, I should desire that woods, roads, and the whole world were filled with children.* **3. Cependant la petite avança son frais visage et lui effleura le front de ses lèvres,** *however, the little one put forward her sweet face, and touched slightly her forehead with her lips.*

Pag. 84. — 1. le front ouvert, *with her forehead cut.* **2. l'œil tuméfié,** *the eye inflamed.* **3. Le père de Lucette avait ameuté le pays entier,** *the father of Lucette had aroused the whole country.* **4. Sans le curé, on l'eût écharpée,** *without the parson she would have been torn to pieces.* **5. Ce baiser semblait voltiger autour d'elle, et chanter mille douces musiques à son oreille ravie,** *this kiss seemed to flutter around her and sing a thousand sweet songs in her enchanted ear.* **6. Quand le soleil fut couché, Tortillon s'arrêta, s'étendit dans un champ, sur le bord du chemin, regarda les étoiles, devina Dieu, songea au baiser de Lucette et mourut, idéalement heureuse,** *when the sun had set, Tortillon stopped, lay down in a field at the road side, looked at the stars, believed in God, thought of the kiss of Lucette, aud died ideally happy.*

LES COMPAGNONS D'HÔPITAL.

Pag. 85. — **1. pendant la guerre de Crimée.** *During the Crimean War* (1854–55). Crimea is a peninsula of European Russia connected with the continent by the isthmus of Perecop. The Crimean war was undertaken against Russia by France and England. The principal battles were fought near the river Alma (Sept. 20, 1854), and at Inkerman (Nov. 5, 1854). **2. Sébastopol,** the chief naval station of Russia on the Black Sea, is situated in the southwest of Crimea, about 935 miles from Moscow. In September, 1854, after having defeated the Russians in the battle of the Alma, the Anglo-French laid siege to the southern portion of the town, and the fortress was finally taken by assault on Sept. 8, 1855. **3. Constantinople,** the capital of Turkey and the Ottoman empire, is situated at the junction of the Bosphorus and the Sea of Marmora. It was founded by the Emperor Constantine in 330, hence its name. Its population is about 700,000. **4. qui avaient été atteints par la même décharge de mitraille,** *who had been wounded by the same discharge of canister-shot.* **5. sergent-major dans la ligne,** *sergeant-major in the infantry. Ligne* is very often used as a synonyme for infantry. **6. Ils se tutoient,** *they* "*thee*" *and* "*thou*" *each other;* the *tutoiement* is used in French between persons well acquainted, also in families; it is a very affectionate way of speaking. **7. et faisaient des vœux pour qu'une guérison prochaine leur permît d'aller les rejoindre,** *they wished that a speedy recovery should allow them to go and meet them again.*

Pag. 86. — **1. La blessure du sergent-major se cicatrisait très vite,** *the wound of the sergeant-major was healing very rapidly.* Note the reflexive form. **2. un transport français,** *a French transport-ship. Transport* is an unarmed vessel that is used in war time to carry troops. **3. je suis sûr, malgré qu'on me le cache, que je laisserai ici ma peau,** *I am sure, although they keep it from me, that I shall die here;* lit. *I shall*

leave my skin here; an expression only used in very familiar style. **4. affligé en outre d'une jambe,** *besides I am crippled in one leg.* **5. ma garde-malade,** *my nurse.* Note the feminine form, as the nursing of the sick is most of the time intrusted to women. **6. Ils en étaient là de leur attendrissement,** *they were at this point in the sadness of parting.* **7. lorsqu'un infirmier,** *when a male nurse;* fem. *infirmière;* comp. with *infirme*, *infirmerie*, *infirmité.*

Pag. 87. — 1. tu pourras te donner quelques petites douceurs, *you will be able to give yourself some luxuries.* **2. Je te les offre de bon cœur, bien que te les donnant de la main gauche,** *I offer them to you with all my heart, although giving them to you with my left hand.* The artillery-man makes here a witty and yet sorrowful allusion to the fact that he has lost his right hand, and the fact that the left hand is unlucky. **3. insinuait ses quinze francs dans la poche du sergent,** *slipped his fifteen francs into the sergeant's pocket. Insinuer* is seldom used in this sense. **4. Celui qui s'en allait était aussi triste et aussi navré que celui qui restait cloué sur son lit d'hôpital,** *the one who was going away was as sad and broken-hearted as the one that remained confined on his hospital bed; cloué* lit. *nailed.* **5. il ignorait le nom de celui qui s'était dépouillé pour lui,** *he was ignorant of the name of the one who had stripped himself for him.* **6. il ne pourrait jamais se libérer envers son charitable prêteur,** *he would never be able to repay his charitable benefactor.*

Pag. 88. — 1. Il fit la campagne d'Italie et se couvrit de gloire à Magenta, à Palestro et à Solférino, *he made the campaign of Italy, and covered himself with glory at Magenta, Palestro, and Solferino.* These are three places where the Austrians were defeated in 1859 by the combined forces of France and Italy. **2. Il fut cité à l'ordre du jour,** *he was honorably mentioned in the order of the day.* **3. et obtint aussi la croix de la Légion d'honneur,** *and gained also the cross of the legion of honor.* This order of merit was instituted by Napoleon I. in 1802. **4. Lorsque ses camarades du régi-**

ment le félicitèrent, la coupe à la main, pour arroser ses épaulettes, *when his comrades of the regiment congratulated him, cup in hand, to sprinkle his epaulettes* (with champagne). **5. Il s'est établi et a créé une bonne maison,** *he has set up in business and established a good trade.* **6. il est allé verser pour les pauvres cinq cents francs,** *he gave* 500 *francs to the poor.* **7. pour soulager sa conscience,** *to relieve his conscience. Soulager* is oftener used in a material sense. **8. Au dessert, quand on porte les santés,** *at dessert when healths are proposed.* **9. Voilà plus de trente ans qu'il attend, et, comme sœur Anne, il n'a jamais rien vu venir,** *he has been waiting for more than thirty years, and like "sister Ann" he has never seen anything coming.* This is an allusion to the "Bluebeard" fairy tale. **10. alors que la neige et la tempête font rage,** *when snow and tempest rage.* **11. que les tuyaux de cheminées jonchent les rues,** *when the chimney pots are strewn on the streets.*

Pag. 89.—1. sous un réverbère, *under a street lamp.* Before the invention of illuminating gas, streets were lighted with linseed-oil lamps, behind which a reflector was placed in order to obtain more light. The word "*réverbère,*" which really means reflector, has become synonymous with street lamp. **9. lui fit boire du vin de derrière les fagots.** *made him drink a very ola and delicious wine,* lit. *from behind the fagots.* **3. je te donne tes invalides dans ma maison,** *I will give you a retreat in my house.* The "*Hôtel des Invalides,*" a place where old soldiers find a pleasant and comfortable home, was founded by Louis XIV. in 1670. **4. les bons comptes font les bons amis,** *square accounts make square friends.*

his grandsons; note in French *grandpère* and *petit-fils, grand'-mère* and *petite fille;* great-grandson, *arrière petit-fils.* **7. Que de fois! il ne sait plus au juste, et voilà que Dieu veut que ce soit encore lui qui carillonne,** *how many times! he knows no more exactly and God wishes him to chime again.* **8. Le vieux s'approche de la balustrade et s'accoude, pensif,** *the old man approaches the balustrade and thoughtful leans on his elbows;* comp. *coude*, elbow, *couder*, to bend in the form of an elbow; *coudoyer*, to elbow; *s'accouder* (Span. *acodarse*), to lean on one's elbows. **9. hérissé de croix vermoulues,** *full of worm-eaten crosses; vermoulu*, lit. *worm-ground; ver*, worm, *moulu*, ground. **10. des effluves montent vers le vieux sonneur, peu à peu engourdi dans l'attristante quiétude du sommeil éternel,** *exhalations ascend towards the old bell-ringer, little by little benumbed in the sad quietness of eternal sleep.* **11. sous ce même bourdon,** *under this same bell. Bourdon*, a very large bell. There is at Notre-Dame, in Paris, a celebrated bell called *Le bourdon de Notre-Dame*, another well-known bell is to be found in the Kremlin at Moscow.

Pag. 92. — 1. une voix chevrotante et fêlée; *chevrotante* (*chèvre*, goat) like a goat's voice; *fêlée* (Eng. *cracked*) a voice that sounds like a cracked bell. **2. le vieux diacre,** *the old deacon;* deacon (Gr. διάκονος from διακονεῖν, *to wait upon*); this is the second of high orders in the Roman church. **3. les mains arrondies au-dessus de ses yeux clignotants,** *the hands rounded over his winking eyes.* **4. voilà la grande Ourse là-haut**; *la grande Ourse* (Ursa Major, — the Great Bear), a constellation usually called the Dipper. **5. la petite rivière clapotante,** *the little rattling river;* note the onomatopœia.

Pag. 93. — 1. Mais il lui semble que ce vent-là n'était pas celui qui soulève l'aveuglante poussière des chemins, *but it seems to him that this wind is not the one that blows up the blinding dust of the roads.* **2. Non, c'était comme un souffle d'en haut, qui n'effleurait que les cimes,** *it was like a blast from heaven only skimming over the summits.* **3. des hommes,**

qui paraissent des nains, *men that look like dwarfs;* comp. with *pygmy*, see pag. 57, note 5. **4. les huttes semblent rapetissées,** *the huts look dwindled.* **5. tandis que la clairière qui l'enchâsse s'arrondit démesurément,** *while the glade that encircles it grows immoderately large.* **6. Il y a eu de rudes étapes.** *Étape*, in military style, means *a day's march*. As soldiers go from town to town some *étapes* are short and some are long; the word is of course figuratively used here. **7. Un instant après, les cloches entraient en branle,** *a moment after, the bells began swinging.* **8. Ce fut une volée chantante,** *it was a singing peal.*

Pag. 94.—**1. Puis les cloches se turent,** *then the bells were silent.* Note the reflexive form. **2. et puis, aujourd'hui, il se sent dans les membres comme une lassitude,** *and, besides, to-day he feels in his limbs a kind of weariness.* **3. Au-dessus de sa tête, le bronze prolonge son frémissement,** *above his head the bronze* (= *the bells*) *prolongs its vibrations.* **4. des voix argentines d'enfants retentissent à l'autel,** *silvery voices of children are heard near the altar.* **5. dit les prières d'une voix cassée.** See pag. 92, note 1, and comp. *cassée* (lit. *broken, hoarse*) with *fêlée* and *chevrotante*. **6. Et sa pensée, comme la dernière flamme d'un feu qui s'éteint, éclaire subitement les coins et les recoins de sa vie passée,** *and his thought, like the last flame of a dying fire, suddenly lights up the innermost recesses of his past life.*

Pag. 95. **1. Et toujours la vision se déroule,** *and the vision is incessantly rolling by;* lit. *unfolding itself.* **2. ses yeux se ternirent,** *his eyes grew dim.* **3. la peur éternelle des meurtrissures de la vie,** *the eternal fear of the hardships of life; meurtrissure*, lit. *bruise*. **4. dans l'agenouillement de la prière,** *in kneeling down at prayer;* comp. with *genou, s'agenouiller*. **5. Est-il Dieu possible que je me sois endormi,** *is it possible that I should have gone to sleep.* Notice the word *Dieu* to be omitted in English. **6. En bas, la foule des paysans grouille comme une fourmilière,** *down below the crowd of peasants is stirring like a swarm of ants; fourmilière*

means also *ant-hill*; comp. with *fourmilier*, ant-eater; *fourmi*, ant; *fourmiller*, to swarm, to be full of.

Pag. 96. 1. On eût dit que tout son cœur avait passé dans le bronze, *one would have said that his whole soul had passed into the bronze* (= *bells*). **2. Les cloches frémissantes jetant au ciel leurs volées, tantôt riaient, tantôt pleuraient,** *the quivering bells, throwing towards heaven their peals, now laughed and now wept.* **3. Et les deux discants.** A discant is the highest pitched bell in a chime. **4. se hâtaient, précipitaient leurs notes grêles,** *hastened, crowding together their shrill notes; se hâtaient* here means that they (*les deux discants*) rang more rapidly than the others. **5. reprenant à qui mieux mieux,** *repeating in emulation of each other*, or *vying with each other.*

Pag. 97. — 1. les bras raidis, *the arms stiffened;* comp. with *raidir*, *raideur*, *raide;* all these words are also spelled *roi-*. **2. l'échine courbée**, *the spine bent down.* **3. les petites jetèrent des trilles confus,** *the small ones sent forth indistinct trills.*

LE CHANTEUR FLORENTIN.

Pag. 98. — 1. Nuremberg, a city of Bavaria, that has a population of about 85,000. **2. quoique l'heure du couvre-feu fût passée,** *although the hour of curfew had long since passed.* Note the subj. mood after *quoique.* In many German cities the curfew is rung every evening at about 10 o'clock; it is the hour when all stores and restaurants must be closed. **3. les petits vitrages sertis de plomb,** *the small window-panes encircled with lead.* **4. des gens encapuchonnés,** *cowled people;* that is to say, the head covered with a cowl. **5. qui cheminaient gaiement.** *Cheminer* means to walk slowly; it comes from *chemin* (Eng. *way*). Note also *acheminer*, and the reflexive form *s'acheminer.* **6. chargé de leurs livres d'heures,**

loaded with their primers; a primer is a religious book of the Roman Catholic religion.

Pag. 99. — 1. Quelques groupes étaient pourvus de falots qui faisaient l'effet de gros vers luisants, *a few groups were provided with lanterns that looked like glow-worms; faisaient l'effet de*, lit. made the effect of. **2. rayon rougeâtre,** *reddish ray; -âtre* = -ish : ex. *verdâtre*, greenish; *blanchâtre*, whitish; *jaunâtre*, yellowish, etc. **3. laissait quelque peu à désirer,** lit. *left somewhat to be desired;* that is to say, was very deficient. **4. elle trottinait à petits pas pour ne pas tomber,** *she ambled with short steps not to fall;* here *pour* = in order to. Comp. *trot, trotter, trotte-menu.* **5. un petit enfant couché dans une crèche,** *a small child lying down in a manger; crèche* means also an infant asylum. **6. Elle pleura d'abord doucement, puis plus fort, à chaudes larmes,** *she wept at first silently, then bitterly.* **7. mon groschen,** a German coin worth about two cents.

Pag. 100. — 1. Il tenait un instrument de musique dont il pinçait les cordes, *he held a musical instrument of which he picked the strings.* **2. se rappelant le guide du jeune Tobie,** *remembering young Tobias's guide,* — an allusion to a personage of a book of the Old Testament in the Roman Catholic canon. This book is regarded as apocryphal by Jews and Protestants. It contains the history of Tobias, a pious Jew of the tribe of Naphtali living in exile at Nineveh, and whose son was guided from home to their place of exile by the angel Raphael. **3. qui se mourait d'une maladie de langueur,** *who was dying of consumption.*

Pag. 101. — 1. Ma journée est finie à l'heure qu'il est, *my day's work is finished at the present hour.* Note the difference between *jour*, twenty-four hours, and *journée*, the time between sunrise and sunset; comp. also *matin, matinée.* **2. mignonne,** lit. *delicate and pretty;* but is often used as a term of endearment corresponding to the English word *darling.* **3. si je puis te l'ôter, je n'y manquerai pas,** *if I can remove it from you, I will not fail to do it.* **4. la petite fille se sentit récon-**

fortée, *the little girl felt consoled.* Note the reflexive form. **5. boudin,** a German and Flemish dish, made of onions mixed with pork-blood and fat.

Pag. 102. — 1. La voilà! c'est bien cela ta pièce, n'est-ce pas? *here it is! it is your coin, is it not?* **2. Il faut bien que vous soyez un ange,** *you must be an angel;* lit. *it is necessary that you should be an angel.* **3. Un ange de Florence,** *an angel from Florence.* Florence is an Italian city on the river Arno, situated about 145 miles from Rome; it was the capital of Italy before 1870. Dante, Petrarch, and Leo X. were born there; its population is about 150,000. **4. il faut d'abord que j'aille à la messe,** *I must first go to mass.* Note *il faut* followed by the subjunctive mood. **5. elle gagne notre vie,** *she earns our living;* to earn, to win, and to gain are often translated in French by *gagner.*

Pag. 103. — 1. Quand je saurai, *when I shall know.* Note the difference between *savoir* and *connaître;* the latter very often means to be acquainted with. **2. quand je n'avais pas pu payer mon gîte,** *when I was not able to pay for my lodging; gîte* is the word used in speaking of the resting-place of certain animals; it therefore means a very poor house. **3. mais on se fortifie à ce métier-là,** lit. *but one becomes strong in that trade; métier* means here hardships of such a life. **4. et je partais de là avec un beau pourpoint,** *and I departed from it with a beautiful doublet,* — a coat that covered the body from neck to waist. **5. escarcelle,** *a large purse,* usually suspended to a belt. **6. La petite hocha la tête en signe d'approbation,** *the little one tossed her head approvingly;* lit. *in sign of approval.* **7. trempa le bout de ses doigts dans le bénitier et offrit de l'eau bénite à Christine,** lit. *dipped the tip of his fingers in the holy-water basin and offered holy water to Christine.* It is a very common usage in Catholic countries to dip one's fingers in the holy-water basin, and then touch the finger tips of people around to wet their fingers with Holy water. **8. dans un des bas-côtés,** *in one of the aisles;* lit. *lower side.* **9. dans l'ombre d'un des grands piliers qui**

s'élançaient jusqu'à la haute voûte en ogive; *in the shadow of one of the large pillars that rose to the high ogive-shaped vault.* **10. Au fond de la nef,** *at the extremity of the nave; nef* from the Lat. *navem*, accus. of *navis*, ship. The shape of a nave explains the etymology of this word.

Pag. 104. — **1. chape** (Eng. *cope*), *a church vestment*, worn by Roman Catholic priests. **2. étole** (Eng. *stole*). See the preceding note. **3. L'orgue.** Note that *orgue* is masculine in the singular and feminine in the plural. **4. le chœur,** *the choir; chœur* has also the meaning of *chorus*.

5. Rorate, cœli, desuper
Et nubes pluant Justum.

These are the first lines of a hymn often sung in Roman Catholic churches during Advent. **6. il ne le quitta pas des yeux,** *he did not turn his eyes away from him.* **7. Lui, l'oiseau chanteur, qui passait,** *he the passing singing-bird.* **8. Misero me!** an Italian exclamation exactly corresponding to our familiar expression *poor me!*

Pag. 105. — **1. Ite, missa est,** Eng. *go, the mass is over;* it is the expression used in Roman Catholic churches to tell the congregation that the service is finished. **2. de la charcuterie,** Eng. *pork butcher's meat. Un charcutier* is a pork butcher; formerly *charcutier* only meant a dealer in cooked meat (*chair* + *cuite*). J. J. Rousseau still spelled it *chaircutier*, but now the word has taken the special meaning of pork butcher. **3. diverses victuailles,** *various provisions.* **4. l'âpre bise de la nuit,** *the sharp wind of the night; bise* usually means a north wind.

Pag. 106. — **1. Merci!** Note that the word *merci* is both masculine and feminine; meaning "thanks" it is masculine, but it is feminine in the phrase *être à la merci de quelqu'un.* **2. où il chantait si bien les louanges de Dieu**; lit. *where he sang so well the praises of God.* Note the plural form of *louanges*. **3. S'il était un ange, c'était dommage,** *if he were an angel, it would be a pity.* **4. Il lui saurait gré de son in-**

tention, *he would be thankful to her for her intention.* **5. et aux bénédictions de la veuve il répondit, en s'agenouillant devant elle,** *and to the blessings of the widow he replied by kneeling down before her.* **6. pour avoir accueilli l'orphelin à votre foyer,** *for having welcomed the orphan to your home; foyer* literally means hearth, but is often used with the signification of home. **7. Maso . . . devint tout à fait communicatif,** *Maso . . . became quite communicative.*

Pag. 107. — 1. Là, Christine l'interrompit, *thereupon Christine interrupted him.* Note the past definite *interrompit* used here on account of the exact moment of the interruption being designated. **2. les mains jointes et les larmes aux yeux,** *hands clasped and tears in their eyes.* **3. tout-à-l'heure,** *a while ago.* Note that this expression is used in connection both with future and past tenses. **4. Munich,** the capital of Bavaria, situated about 195 miles from Vienna, has a population of about 180,000. **5. maître de chapelle,** *choir leader.*

Pag. 108. — 1. le nom qu'il prononçait ne lui disait rien du tout, lit. *the name that he pronounced did not tell him anything;* that is to say, had no meaning for him; he knew not *Maître Kriegwinckel.* **2. je ne me rappelle pas en avoir jamais entendu une aussi belle,** *I do not remember having heard any one so beautiful.* **3. J'aurai quinze ans à la Chandeleur,** *I shall be fifteen years old on Candlemas day. La Chandeleur* is a feast of the Roman Catholic Church, commemorating the presentation of Jesus in the temple of Jerusalem; this feast is observed on February 2d. **4. encore mieux,** *still better.* Note carefully the difference existing between *meilleur*, an adjective, and *mieux*, an adverb. **5. je t'emmène,** *I take you away;* comp. with *amener*, to bring, in speaking of persons and animals, and note that *apporter* is used in speaking of inanimate objects. **6. à l'affût de chants nouveaux,** *on the watch for new songs.* **7. balbutia-t-il**; lit. means *to stutter* and *to lisp*, in speaking of children; it means here to speak confusedly; note the onomatopœia.

Pag. 109. — 1. Ce n'est pas pour rien que je t'ai écouté :

l'église, *it is not for nothing that I have listened to you in the church.* **2. je vous suis, maître,** lit. *I follow you, master,* viz. *I am ready to go with you.* **3. Alors tiens ta promesse, demande à ta mère pour moi un baiser qui me porte bonheur,** *then keep your word, and ask your mother for a kiss that will bring me good luck.* **4. c'est ma journée et elle a été bonne,** *it is my earnings of the day, and they have been very good.* About the word *journée,* see pag. 101, note 1.

Pag. 110.—1. une femme d âge mûr, lit. *a woman of a mature age.* **2. une belle jeune fille droite et svelte comme un roseau,** *a beautiful young girl, straight and slender as a reed.* **3. échevins,** Eng. *aldermen; échevin* was the word applied to municipal officers before the French revolution. **4. les prud'hommes** = *prudent homme,—good and true man.* It has now a different meaning. In nearly every French city there is a council of *prud'hommes,* composed of master tradesmen and workmen for the decision of disputes between employers and employees. **5. barrette de velours,** *a velvet cap.* It is worn now only by church dignitaries and priests. **6. pourpoint brodé d'or,** see pag. 103, note 4. **6. tout Nuremberg,** *everybody in Nuremberg.* **7. comme les pauvres connaissaient la porte de leur demeure,** *how well poor people knew the door of their residence.*

Pag. 111.—1. qu'elle soulageait avec des onguents, *whom she relieved with ointments.* **2. une peste s'était abattue sur Nuremberg,** *a scourge had stricken Nuremberg.* **3. la belle jeune fille s'était vouée au Seigneur,** *the beautiful young girl had devoted herself to the Lord.* **4. pourquoi donc était-elle insensible aux tendres regards, aux soupirs et aux doux propos qui partout lui faisaient cortège?** *why then was she insensible to the tender looks, sighs, and sweet words that attended her everywhere.* **5. il n'eût tenu qu'à elle,** *it only depended on her to,* etc. **6. on perd la mémoire en courant le monde,** *one loses one's memory in roving about the world.* **7. Christine secouait la tête en répétant,** *Christine shook her head repeating.*

Pag. 112. — 1. son cœur palpitait comme un oiseau pris au piège, *her heart throbbed like a bird caught in a snare.* **2. elle comptait sur lui,** *she relied on him ;* viz. *she trusted him.* **3. Levez-vous tous, ô vous qui gémissez dans l'ombre et dans les douleurs,** *rise all of you who groan in darkness and sufferings.* **4. dolente,** syn. *triste,* from the Lat. *dolentem.* **5. miséricorde pour les pécheurs,** *pity on the sinners.* Note carefully the *accent aigu* over *pécheur,* meaning sinner, and comp. with *pêcheur* (accent circumflex), meaning fisherman. **6. l'hosanna des anges,** *the hosanna of angels. Hosanna* is a Hebrew word, meaning "protect us, I pray."

Pag. 113. — 1. s'attendant toujours à voir apparaître tout à coup, *always expecting to see suddenly appear.* **2. pressait le pas, cherchant à l'entraîner,** *hastened her steps, trying to hurry her away.* **3. comme ce rêve tenait au cœur de Christine,** *how fast this dream held to the heart of Christine.* **4. à la clarté de la lune,** *in the moonlight.* **5. alors, en trois pas, le jeune homme les rejoignit,** *then in three steps the young man overtook them.*

Pag. 114. — 1. soyez le bienvenu, comme au temps jadis, *be welcome as of old. Jadis* comes from two Latin words, *jam diu* (*dies*), a long time since. **2. qui lui avait permis, à elle, de reprendre des forces avant de se remettre à son travail,** *that had permitted her to regain strength before setting to work again.* **3. il reconnut le vieux bahut,** *he recognized the old chest ; bahut* means here an old-fashioned sideboard. **4. où il avait étalé ses présents,** *where he had displayed his presents.* **5. faisaient briller joyeusement les baies rouges et les feuilles luisantes du houx,** *cheerfully lighted up the red berries and shining leaves of holly.* **6. un grand vase de cuivre aux flancs rebondis,** *a large copper vessel with rounded sides.* **7. des conserves de fruits vermeilles et dorées,** *purple and golden preserved fruits.* **8. des liqueurs suaves et cordiales,** *sweet and strengthening liquors.* **9. Dame Gudule s'émerveilla,** *Dame Gudule was amazed ;* note the reflexive form.

Pag. 115. — 1. sa longe robe couleur d'azur qui dessinait

sa taille gracieuse, *her long azure dress that set off her graceful figure.* **2. Maso raconta son histoire depuis huit ans,** *Maso related his story for the last eight years.* **3. Maso parcourait le monde**; see pag. 111, note 6. **4. il voyageait dans un équipage de grand seigneur,** *he travelled in the style of a great lord.* **5. passa à son doigt un bel anneau d'or enrichi de pierreries,** *he placed on her finger a beautiful gold ring, adorned with precious stones.* Note that *pierreries* has no singular form; it means several kinds of precious stones.

Pag. 116. — 1. ma tendre et compatissante amie, *my sweet and compassionate friend.* Comp. *compatissante* with *compatir* and *compassion.*

